

10.5 Éléments de logique

Hoger Instituut voor opvoedkunde VII-de Olympiadelaan 25, 2020 Antwerpen
Première année : éléments de la pensée (logique)

Contenu et notes d'étude : voir p. 108

Préface - Nous expliquons d'abord le titre du cours.

Éléments. Du grec ancien “stoicheia” (enk. : stoicheion), latin : elementa (enk. : elementum), signifiant “constituants” d'une totalité. Les “éléments” ont fusionné avec “archai”, lat. : principia (enk. : archè, principium), c'est-à-dire les prépositions dans un argument.

Dans un sens plus restreint, le terme “éléments” désigne les composants les plus simples, accessibles aux débutants. On parle donc d'un “cours élémentaire”.

2. -- Problème / solution. Les Grecs anciens, parmi les mathématiciens, procédaient de manière raisonnée et logique. À cette fin, ils ont divisé tout ce qui est, c'est-à-dire la réalité ou l'“être”, en deux traitements : l'énoncé et la solution.

a. -- La tâche.

Cela inclut la perception du donné (GG), c'est-à-dire de la réalité qui se montre, -- qui est immédiatement donnée (phénomène) et du demandé ou voulu, c'est-à-dire de la réalité qui ne se montre pas mais qui doit être montrée.

En bref : être capable de montrer et de démontrer.

D'ailleurs, le premier est l'objet de la phénoménologie (représentation des phénomènes) ; le second de la logique (théorie du raisonnement).

b.-- La solution.

Avec la faculté logique, celui qui rencontre la réalité (le donné), des questions se posent et parmi elles une question, qui nous intéresse ici, dans le cours de Logique, est : “Que peut-on déduire, conclure, de ceci (des GG) ? Telle est la question (demandé). C'est ce qui nous met sur la voie de la solution. Dans notre cas : la solution logique.

Logique (théorie de la pensée. Dianoëtica).

Si $2 + 2$, alors 4” -- “S'il pleut et que je marche sous la pluie, je suis mouillé. -- La logique, au sens traditionnel du terme, repose sur des “phrases si-alors”. Elle parle de la réalité (objet de l'ontologie) dans des phrases conditionnelles qui expriment un raisonnement.

En bref : l'ontologie en “phrases si, alors”. D'une réalité donnée (pré-sentence : si) on conclut à une réalité demandée (post-sentence : alors).

C'est l'essence même de la logique. De cela, ce cours donne les éléments qui rendent les phrases “si, alors” compréhensibles.

Un cours propédeutique.

La “pro.paideia” ou aussi “pro.paideuma” en grec ancien est un enseignement d’introduction (enseignement “élémentaire”). D’où le terme “propédeutique”.

Information et méthode.

L’“information” est une communication de la vérité sur ce qui est, sur l’être ou la réalité.

1.-- Informations.

Un dilettante “sait quelque chose sur tout” de manière frivole et superficielle. Il n’est pas non plus (hyper)spécialiste : le spécialiste sait tout sur quelque chose. Des connaissances approfondies !

Mais en tant que formation générale. À cet égard, il convient de se référer à un exemple célèbre : Université de Harvard (USA). Là-bas, on l’appelle “le principe de Harvard”, l’axiome de Harvard. Cette université forme des (hyper)spécialistes, et non des généralistes.

Et pourtant : il le fait en incluant l’enseignement général. Par exemple, pour éviter que les diplômés ne tombent dans ce que le “tendre anarchiste” Marshall MacLuhan (+1981) appelait “l’idiotie professionnelle” : après tout, on devient un idiot professionnel faute d’avoir une vision plus large qui transcende l’étroitesse de la spécialisation grâce à des informations solides sur des choses extérieures à sa propre profession.

La philosophie. Filo.sophia”, littéralement : familiarité avec la sagesse. Or, ‘sophia : lat. : sapientia, signifiait en fait généralement l’éducation générale. Ils ont dit que la philosophie - dans un sens certes plus large et culturel - signifiait “la vision large du monde et de la vie” que les Grecs anciens appelaient sophia. En ce sens, Harvard, qui met l’accent sur une vision beaucoup plus large que celle de l’idiot professionnel, est très traditionnellement grecque !

2.-- Méthode. Pas la mode. Car il s’agit là d’un comportement passager et surtout superficiel. Pas une idéologie. Parce qu’une telle chose est un ensemble de présuppositions (“préconceptions”) qui témoignent davantage de l’esprit constructif qui les met en place que de tout contact avec la réalité.

Ce cours, basé sur des informations solides, vise à enseigner une méthode, c’est-à-dire le traitement raisonné-responsable de l’être exposant (donné et demandé) de telle sorte que l’être à montrer (solution) soit exposé. La méthode est donc une logique qui est métacognition, c’est-à-dire une connaissance qui prend conscience de l’acquisition de la connaissance. La méthode est généralement définie comme la “logique appliquée”, où “logique” signifie “logique pure ou formelle, c’est-à-dire purement théorique”.

03.

Ontologie (théorie de la réalité).

On vient de le dire : raisonner, c'est - déduire d'une réalité ou d'un être (exprimé par des locutions prépositionnelles) une autre réalité (exprimée par des locutions postpositionnelles).

La question qui se pose alors est la suivante : " Qu'est-ce que l'ontologie ou la théorie du réel entend par " être " (" réalité ") ? ". Nous répondons maintenant à cette question.

Ambiguïté.

Les termes "être" et "existant" (dans la mesure où ce dernier est encore courant) sont ambigus dans le langage courant. Au moins dans une certaine mesure.

a. Comme substantif

Les termes "existant" et "être" (ce dernier signifiant alors la totalité de la réalité) sont assez peu ambigus.

b1. Comme un verbe ordinaire

"Être" signifie "être découvrable", "être testable", car il désigne l'existence ou l'existence réelle. Dans "Je pense (c'est-à-dire j'ai une conscience). Je suis donc", R. Descartes exprime alors le fait qu'il existe. De même dans "Tout ce qui est, est" ou dans "Dieu est".

b.2. Comme verbe auxiliaire

elle situe le reste de la phrase dans la réalité. En d'autres termes, en tant que verbe auxiliaire, "être" aide à représenter l'essence ou l'être de quelque chose qui est là. Cela est clair si l'on raccourcit la phrase donnée à "Cette fille est" (qui ne reflète que son existence ou son existence réelle. L'ajout de l'adjectif "beau" dans un proverbe transforme l'être en tant que verbe ordinaire en un verbe "copulatif" ou auxiliaire.

D'ailleurs, nous reviendrons plus tard en détail sur le couple de base "existence/essence".

Note.-- Certains penseurs - G. Frege (1848/1925), B. Russell (1872/1979), L. Couturat (1868/1914) et d'autres - estiment que les termes " être " et " être " sont si ambigus qu'ils sont inutilisables dans un langage précis, voire ordinaire.

Ainsi, *I.M. Bochenski, Philosophical Methods in Modern Science, Utr./ Antw., 1961, 61* : "Le mot "est" a au moins une douzaine de significations différentes. Il propose de les remplacer par des symboles artificiels mais non ambigus.

Pourtant, Bochensky utilise régulièrement le terme "est" dans son travail et il est très précis dans son utilisation ! Ce faisant, il montre que l'"être (le)" n'est pas ambigu mais identifiable. Nous y reviendrons plus tard.

04.

Définition de la “réalité” ou de l’“être”.

Le terme “onto.logie” est plutôt récent, puisque c’est le cartésien Joh. Clauberg (1622/1665) qui l’a introduit. Aristote appelait l’ontologie “philosophie première ou fondamentale” et Platon “dialectique” -- L’ontologie se compose de “onto-” (être) et de “logie” (élever). -- En néerlandais :

La théorie de la réalité.

La philosophie se distingue de toutes les autres sciences par son ontologie, car elle parle du réel en tant que réel. C’est-à-dire dans la mesure où elle est réelle. Alors que toutes les autres sciences visent une partie de la réalité.

Définition.

L’“être” ou la “réalité” est tout ce qui est quelque chose, c’est-à-dire absolument rien, c’est-à-dire le non-rien. Ce n’est qu’alors qu’il est identifiable (car ce n’est qu’alors qu’il a une identité ou une singularité). Comme vous pouvez le constater, l’“être” ne peut être défini que par référence à lui-même, de manière autonome. Car en dehors de tout ce qui est quelque chose (pas-rien), il n’y a ... absolument rien.

Existence / essence.

Une chose a une identité dans la mesure où elle répond à une double question.

1.-- A quel point est-ce réel ?

À cela, tout ce qui est quelque chose répond par l’affirmation qu’il est (là). C’est avec son existence, son existence.

2.-- Comment est-ce que c’est vraiment ?

À cela, quelque chose répond par l’affirmation de ce qu’elle est. C’est avec son essence, son être.

Ces deux aspects sont distincts mais non séparés.

Contenu conceptuel / portée conceptuelle.

Comme nous le verrons plus loin, un concept - exprimé dans un terme - est défini par **a.** son contenu et **b.** sa portée.

Dans le cas du concept de réalité, le contenu est “quelque chose, c’est-à-dire l’existence/essence”. Quelle étendue peut correspondre à cela si ce n’est tout ce qui n’est pas rien, c’est-à-dire tout l’être et la totalité de l’être (réalité totale) ? En d’autres termes, ce à quoi le contenu fait référence est global ou transcendantal. En dehors de l’être, il n’y a absolument rien (on dit aussi dans une figure de style : “ le néant absolu “ qui est ... le néant absolu ou absolu).

Note - Platon d’Athènes (-427/-347) appelait l’existence et l’essence d’une chose l’idée ou eidos de celle-ci. Lui aussi y distinguait déjà l’existence et l’essence.

05.

Syntaxe des caractères.

La sémiotique (théorie des signes) distingue la syntaxe (interconnexions), la sémantique (référence à autre chose) et la pragmatique (utilisation) des signes. Un signe est toujours d'abord **a.** quelque chose en soi, séparé du reste ; **b.** après quoi il est interprété comme se référant à autre chose et **c.** utilisé comme référence.

Ainsi, une carte est **a.** quelque chose en soi, **b.** qui se réfère à un paysage par le biais d'une connexion (ressemblance) et **c.** qui s'avère utile comme référence.

Ainsi, un panneau indicateur est **a.** quelque chose en soi, **b.** qui indique un paysage en vertu de sa connexion (cohérence) et **c. qui** est si utile.

Considérons maintenant la syntaxe des caractères en tant que telle, non sémantique et non pragmatique. Cependant, ces personnages sont traités de manière logique.

Traitement axiomatique-déductif.

Bibliographie : J.Anderson / H. Johnstone, Jr., *Natural Deduction (The Logical Basis of Axiom Systems)*, Belmont (Calif.), 1962, 6.-- Nous reproduisons.

1.-- Section axiomatique.

Les axiomes sont des prépositions. Il est parfois rédigé au petit bonheur la chance. Ils sont le "si" :

Ax. 1.- Si a et b sont inégaux, alors a (b ou b (s. (' signifie 'moins que')).

Ax. 2.-- Si a (b, alors a et b sont inégaux.

Ax. 3.-- Si a (b et b (c, alors a (c.

2.-- Partie déductive.

Les thèses sont des jugements dérivés. Dérivé ou déduit d'axiomes. C'est le "alors".

Thèse à démontrer : " a (a est impensable " (*note* : impossible, absurde, grotesque, c'est-à-dire absolument rien). En résolvant cette question, on reste strictement dans le système (ensemble cohérent) des axiomes énoncés.

Preuve. -- a. On remplace dans Ax. 2 b par a. b. Résultat : "Si a(a, alors a et a sont inégaux.

Note -- Il a été postulé sans le dire que l'axiome "a = a" est une loi absolue. Cette prémisse a donc été cassée en remplaçant b par a dans Ax. Si l'on fait cela, il s'ensuit logiquement ce qui est absurde.

Ontologique.

Les symboles a, b, c, -- (et = sont comme des ions de papier noirci en eux-mêmes (sur le plan syntaxique). Ainsi, ils sont des non-êtres. Ontologiquement, ce sont des réalités, même si ce ne sont pas des réalités quotidiennes.

06.

Utilisation du terme “réel(e)”.

Nous venons de voir qu'ontologiquement parlant les signes - les symboles des mathématiques ou de la logique mathématique - sont des réalités, c'est-à-dire des choses testables. Nous poursuivons en analysant la différence entre le langage non ontologique et le langage ontologique.

1... L'être qui devient..

On dit parfois : “ ‘Devenir’ n'est pas être “, - avec l'hypothèse tacite que “ être “ et “ qqch ; qui ‘est’ “ ne désignent que l'être et l'étant immuables - ce langage peut être valable dans un texte quelconque sur quelque chose, mais en ontologie il est radicalement invalide. Les termes “être” et “étant” désignent à la fois le devenir et la réalité immuable.

À *propos* : Parménide d'Élée (-540 / ...), un penseur présocratique, semble être tombé dans ce piège. D'où des siècles de discussions sur l'imbrication oui ou non, par exemple, des termes “éternel” et “être (le)”, lorsqu'il existe des réalités éternelles et non éternelles.

2. -- Réalités rêvées.

On dit parfois que “le rêve est irréel”. Cela signifie que le contenu du rêve ne correspond à aucune réalité extérieure au rêve.

Il s'agit là d'un langage courant ou même d'un langage psychoscientifique, mais d'un point de vue ontologique, c'est très clair : le contenu du rêve est “quelque chose”, pas rien, et donc un type d'être ou de réalité.

3.-- Réalités imaginaires.

“Les fantasmes sont irréels”, c'est ainsi que cela se présente dans un langage non-ontologique. Deux types.

3.1.-- Science-fiction.

La “fiction” ou “l'invention” est irréelle. C'est comme ça que ça se lit.

Or ce sont surtout les intellectuels - les plus scientifiques et les plus physiques - qui sont absorbés par de longs textes dont ils savent pertinemment qu'ils sont une longue syntaxe (séquence) de “choses” imaginaires (ontologiquement aussi des “réalités” car ce sont des non-nations).

3.2.-- Réalités utopiques.

De la “société idéale” de Platon aux produits de la pensée contemporaine des intellectuels futuristes ou futurologues, des “syntaxes” de sociétés imaginées - optimistes (utopiques) ou pessimistes (apocalyptiques) - sont en circulation.

Cependant, une fois qu'ils sont confrontés à ce qui est en dehors des utopies, ils sont eux-mêmes - ontologiquement - des non-nations et donc des “êtres”.

07.

La construction (structure) de la logique traditionnelle.

Ce cours traite des (principaux) éléments de la pensée traditionnelle :

1.1. Concept (terme),

1.2. Jugement (phrase, proposition),
les éléments qui sont “en profondeur”,

2. Raisonnement (dérivation, conclusion),

l'élément qui est central, -- qui vient “à la surface”. En d'autres termes, un raisonnement implique au moins trois jugements qui sont eux-mêmes des attributions de concepts à d'autres concepts.

Si, alors.

Le thème actuel de la logique transmise est la phrase conditionnelle qui, à partir de deux phrases prépositionnelles, selon le contenu des concepts et des jugements utilisés, se conclut par une phrase postpositionnelle.

Note : Il faut garder à l'esprit que la logique n'est pas une ontologie ou une théorie de la réalité en soi. Il ne s'agit pas, par exemple, d'une épistémologie, d'une science ou d'une théorie de la connaissance. La logique respecte strictement la structure “si-alors”.

Qu'une autre réalité y corresponde ou non en dehors des deux phrases prépositives, la logique le met entre parenthèses ('Einklammerung').

En d'autres termes, la logique n'est qu'une ontologie dans la mesure où elle utilise des phrases si-alors ; elle n'est qu'une épistémologie dans la mesure où elle articule des phrases si-alors. “S'il pleut des cordes au ciel et que je marche sous la pluie, je suis mouillé” se réfère évidemment à la phrase elle-même et non à ce qui lui correspondrait au ciel même.

Néanmoins, le raisonnement est valable.

Il s'agit de logique pure, et non de logique appliquée ou méthodologique. Même s'il est dit, en termes catégoriques, “Au ciel, il pleut des chats et des chiens”. Eh bien, je marche sous la pluie. Alors je vais me mouiller”, alors même dans un manuel de logique traditionnelle, une telle formulation n'est qu'hypothétique et donc une formulation catégorique à la place d'une formulation hypothétique.

Théorie des concepts, théorie du jugement, théorie du raisonnement

sont donc les trois grands éléments essentiels de la logique traditionnelle qui, dans certains milieux, est également appelée logique “classique”. Les choses exprimées en termes de concepts y sont transformées en jugements et situées dans un processus de raisonnement. Ainsi, si le raisonnement est l'objet direct de la logique, les concepts et les jugements restent l'objet indirect, qui est très déterminant car il décide de l'objet direct.

08.

Le bon sens et la logique.

Le cartésien G. Leibniz (1646/1716) disait que “les lois de la logique ne sont des règles de bon sens que dans la mesure où elles sont correctement exprimées”. En d’autres termes, il existe une base de logique dans tous les êtres humains.

Le bon sens.

Cl. Buffier (1661/1737), dans son *Traité des vérités premières* (1717), réagit contre R. Descartes (1596/1650 ; père de la philosophie moderne).

1. R. Descartes

et avec lui, l’ensemble de la philosophie moderne typique part de la vie consciente individuelle (monde intérieur) afin de “fonder” (donner une base solide à) la vie, la pensée (science, philosophie). Descartes appelle cette vision intérieure “le sens intime”. C’est pourquoi cette pensée moderne est qualifiée de “subjectiviste”. C’est aussi pour cela qu’elle est dite “autonome”, c’est-à-dire indépendante des autres. Le “sujet ou moi autonome” est central.

2. Buffier.

un jésuite, s’est rendu compte que cette vision étroite est unilatérale, car

a. elle ignore l’influence indéniable de l’environnement - le monde, appelé “monde extérieur” dans le langage cartésien - ;

b. elle passe à côté du sens commun, qui est inhérent à tous les êtres humains, sous une forme ou une autre. Le terme “commun” signifie ici “ce qui est commun à tous”.

Il est évident que Leibniz, lorsqu’il voit la logique présente dans le sens commun, entend immédiatement le sens commun. Il est tout aussi clair que chez de nombreuses personnes - pas toutes, car il s’agit d’une règle statistique - le bon sens est aussi le bon sens, ce qui explique que, bien qu’elles ne connaissent pas la lettre logique, elles travaillent tout de même de manière parfaitement logique :

a. ils ont une perception aiguë (le fait qu’ils saisissent phénoménologiquement) et

b. ils sont aussi pointus dans leur raisonnement à partir du donné (la demande).

Selon l’école écossaise ou Commonsensism (Th. Reid (1710/1736)), la continuation des idées de base de Buffier, le bon sens possède des intuitions de base logiques et mathématiques telles que “le tout est plus grand que la partie” ou aussi des intuitions ontologiques telles que “tout a une cause (à l’intérieur ou à l’extérieur du causé)”. De tels aperçus sont donnés par le bon sens et sont saisis intuitivement.

09.

Rhétorique du donné (phénomène) et du demandé (raisonnement).

Le raisonnement est toujours basé sur la perception. En d'autres termes, les prépositions à partir desquelles les postpositions sont dérivées sont les données qui doivent d'abord être correctement saisies et représentées dans une définition (représentation de créature).

Rhétorique (rhétorique).

On dit aussi "théorie de l'éloquence" ou "théorie de la compréhension". Le rhéteur ou - en latin - l'orateur tente, en décrivant ce qui est donné et surtout en raisonnant sur la base de ce qui est donné, de convaincre ses semblables (élèves, public, acheteurs, etc.) d'une proposition (opinion, publicité, slogan, etc.). Cela s'appelle la persuasion.

Structure cognitive.

Donné.-- La personne qui présente une proposition (message, information) ; le message lui-même ; le ou les destinataires auxquels le message est destiné.

Demandaé.-- Travailler de manière à ce que le message "entre", "passe", c'est-à-dire qu'il soit compris et aussi accepté.

La rhétorique fonctionne à la fois ad rem et ad hominem.

"Ad rem", c'est-à-dire indépendamment de toute autre chose, portant sur la question elle-même. "Ad hominem", c'est-à-dire prendre son prochain tel qu'il est réellement dans sa susceptibilité au message. Il s'agit, par exemple, de le prendre par ses préjugés, qui (en apparence ou en réalité) semblent évidents pour son prochain (il les prend comme des axiomes qui n'ont plus besoin d'être prouvés). Si on le veut : prendre son prochain par ses points faibles.

La tâche de persuasion.

Elle est double et similaire à celle du raisonnement pur, logiquement pur.

1.-- Décrivez ce qui apparaît.

C'est la base phénoménale ou phénoménologique.

La description de ce qui est directement donné ou connu peut prendre la forme d'une description ordinaire, mais aussi celle d'un récit, court ou détaillé, d'un rapport ou d'un traité. Tant que l'on représente ce qui est immédiatement apparent. Sans raisonnement.

Une preuve raisonnable.

Bibliographie : Rol. Barthes, *l'aventure sémiologique*, Paris, 1985, 85/165 (*l'ancienne rhétorique*).

Les Grecs anciens appelaient les arguments directement connus "pisteis a.technai", preuve sans raison.

10.

Ce qui est immédiatement évident ou connu, pour le destinataire du message, relève de deux domaines.

a. -- *Ce qui peut être montré immédiatement.*

C'est de l'ad rem. -- Votre public connaît, par exemple, les lois sur le sujet. En leur présence, quelqu'un témoigne.

Pensez au tribunal : un témoin oculaire décrit ce qu'il a vu ou même entendu. Ou pensez à un professeur de religion qui veut que les enfants aillent à l'église : lorsqu'ils visitent une église, les élèves voient une masse de croyants assistant à la messe.

b.-- *Ce dont on est immédiatement convaincu.*

C'est ad hominem...

Par exemple, le fait que les parents de certains enfants vont à la messe et en ont convaincu leurs enfants. Ces enfants ont déjà une idée préconçue : ils sont convaincus de la valeur vitale de la messe.

Ou encore : un garagiste sait que son client est très satisfait de la voiture précédente, une Chrysler, et lui dit : "Eh bien, monsieur, cette nouvelle voiture est exactement dans le même sens, à l'exception de quelques innovations intéressantes. Il répond à un parti pris.

2.-- *Montrer par le raisonnement ce qui n'est pas montré.*

Ce n'est plus de la phénoménologie. Il y a la logique : le raisonnement ! Certes, sur la base de ce qui se montre.

Pensez à un avocat au tribunal qui - textes de loi en main - dans un raisonnement strict prouve que son client a été faussement accusé et mérite donc d'être acquitté, parce que les témoins dans leur "histoire" (reproduction de leur version des faits) présentent des lacunes qui devraient prouver ou au moins insinuer la culpabilité de son client, par exemple.

Preuve de raisonnement.

Les rhétoriciens de l'Antiquité appelaient ces arguments "pisteis.en.technai", en latin : probationes, c'est-à-dire des preuves fondées sur le raisonnement et prouvant le connu indirect.

Note- Technè', Lat. : ars, est la compétence. A.technos est le modèle et en.technos est le contre-modèle (l'affirmation et la négation sont opposées l'une à l'autre comme modèle et contre-modèle). Pistis' : enk. (pluriel : pisteis) est la foi, la confiance, et dans un sens métonymique "ce qui inspire la foi ou la confiance", c'est-à-dire l'argument.

11.

Méthode phénoménologique.

La première chose que fait une personne logique est de percevoir le donné aussi précisément que possible. Sans cette observation, qui saisit le phénomène, le GG, aussi précisément que possible, quelque chose comme la phénoménologie est impensable, parce que c'est la "phénoméno.logie", la mise en évidence du phénomène.

Aristote sur les signes.

Le Stagirite - Aristote de Stageira (-384/-322) - voyait deux types de référence de quelque chose à quelque chose d'autre (= signes).

1.-- *Le signe sans équivoque.*

Tekmèrion'.

Donné. - Une femme montre tous les "signes" de la grossesse. Qu'observe-t-on immédiatement ? L'augmentation de la taille de l'abdomen.

Demandé. - A quoi cela se réfère-t-il ? Le fait indirect (qui n'est pas réellement donné) est que la fécondation a eu lieu... Logique : "Si elle est enceinte, alors (preuve de) la fécondation". Raisonnement sous-jacent : "Si l'effet (grossesse), alors la cause (conception)".

Phénoménologique.

Quelqu'un qui, en voyant la conséquence, l'objet immédiatement donné et donc phénoménologique, décide : "Encore une salope comme ça !" outrepassa le lien immédiatement donné et même le lien de causalité entre la conséquence visible et la cause invisible. Une telle personne se laisse aller à une interprétation sans fondement, mais ne reflète pas ce qui est immédiatement donné.

2.-- *Le signe ambigu.*

Sèmeion.-- GG.-- La même femme. A partir de l'observation directe ou du phénomène ou de la donnée, on peut conclure soit à une conception naturelle, soit à une conception artificielle. -- La grossesse fait référence à plus d'une cause, -- à un pluriel concernant la conception.

Phénoménologique.

Ce que l'on perçoit directement dans le cas d'une grossesse est "étroit" (pas beaucoup). L'analyse d'Aristote montre que - du moins aujourd'hui - on peut se prononcer sur la conception (connaissance indirecte) mais que quant à la véritable cause - inconduite (" Encore une salope ? "), conception artificielle ou naturelle - sans autre test, la cause, c'est-à-dire ce à quoi le phénomène renvoie comme signe, est indécidable et donc le jugement sur la cause doit être partiellement suspendu (" époque "). C'est la phénoménologie !

12.

Réduction phénoménologique (limitation).

Nous venons de voir que, lorsqu'il s'agit de la référence (sémantique) aux signes, le directement perceptible, c'est-à-dire celui auquel la phénoménologie prête attention, ou porte une attention exclusive, peut être très "étroit". Examinons maintenant cette question plus en détail.

Note - Parmi les phénoménologies (hégélienne, teilhardienne et husserlienne), la phénoménologie d'Edm. Husserl, (1859/1938) est la plus utile en logique. Car Husserl, à la suite de B. Bolzano (1781/1848) et de son maître, *Franz Brentano* (1838/1917 ; *Psychologie vom empirischen Standpunkt* (1874)), fondateur de l'école autrichienne, a fondé une forme particulière de simple représentation ou description de l'observé direct (le GM).

La réorientation phénoménologique.

La première règle principale est : le phénomène pur et seulement le phénomène pur mais tout le phénomène pur ! Dans la mesure où seul le donné pur est l'objet d'une observation attentive, la phénoménologie réduit le donné pur à lui-même. En d'autres termes, tout ce qui ne se manifeste pas immédiatement est "eingeklammert" (mis entre parenthèses) comme non pertinent. Sinon, les phénoménologues tombent dans l'"ignoratio elenchi" : l'ignorance de ce dont ils parlent. "Bene currunt sed extra viam" disait S. Augustin de Tagaste (354/430), le plus grand père de l'Eglise d'Occident) : "Ils marchent bien mais hors de la voie".

Une définition de la phénoménologie.

La phénoménologie consiste à décrire, c'est-à-dire à rendre le donné, l'immédiatement connu, l'immédiatement observé - seulement cela, mais entièrement cela - parce qu'en phénoménologie le recherché (DEMANDÉ), le donné, est à rendre dans la mesure où il est correct.

"2 + 2 = ?"

L'enseignant met ces signes au tableau. -- Il s'agit d'un problème mathématique (Donné et) qui exige une solution (SOLUTION) -- Il arrive souvent que les enfants ne perçoivent pas correctement et, par exemple, remplissent . à remplir avec "5" comme si on disait "2 + 3 = ..." ? a été écrit ? Faire attention à ce qui est donné est la toute première chose à faire pour résoudre cette déduction ("Si 2 + 2, alors 4").

Note - Lorsque le présentateur météo dit : "Il va probablement pleuvoir", combien de personnes ne comprennent pas que "il va pleuvoir" avec la modalité "probablement" omise ? Souvent, même les adultes témoignent qu'ils en sont encore à leurs balbutiements en matière de perception !

13.

Signification : comprendre le sens / interpréter le sens..

Certes, la phénoménologie et la logique prêtent attention aux objectifs donnés et demandés. Pourtant, au moins dans leurs formes naturelles, ils n'oublient pas qu'un donné est perçu par un sujet, un "quelqu'un".

Herméneutique.

1. Selon Ch.S.S. Peirce (1839/1914)

L'homme (et même tout ce qui est) est un interprète, un être qui interprète. Il note que certains interprètent la réalité bon gré mal gré, d'autres de manière volontaire (en acceptant l'autorité) et d'autres encore de manière préférentielle. Ce faisant, ils ne prêtent pas attention au donné, au tout donné, seulement au tout donné.

2. Pour Fr.D. Schleiermacher (1768/1834)

herméneutique" signifie l'interprétation des textes (textes bibliques, textes juridiques). Il étend l'interprétation à l'ensemble de la vie : la vie est interprétation. Ce que W. Dilthey (1833/1911) a étendu à ce qu'il a appelé les "Geisteswissenschaften" (1883 : *Einleitung in die Geisteswissenschaften*) (aujourd'hui appelées "sciences humaines").

Le sens.

Selon J. Kruithof, *De zingever (De zinever) (Introduction à l'étude de l'homme en tant qu'être signifiant, appréciant et agissant)*, Anvers, 1968, l'homme donne un "sens" aux choses sur le plan cognitif (signifier), axiologique (apprécier) et praxéologique (agir) : en ce qui concerne ce dernier point, quelqu'un peut, sans dire un mot, signifier un autre être humain par son action.

1. comprendre le sens

C'est l'identité de la saisie du donné. Ou, comme le disait Parménide, connaître l'être selon lui-même (et non selon nous).

Note--Lisez la dernière section sur la réduction du donné à lui-même.

2. interpréter le sens..

C'est répondre à l'identité saisie du donné. En réponse à diffère de en fonction de (l'identité).

Modèle appliqué.

Un directeur voit que son entreprise se dégrade. Or, pour diverses raisons (le plus souvent individuelles ou sociales), situées en dehors du fait donné, c'est-à-dire le déclin, il ne veut pas le voir et réagit donc au fait donné en plus du fait donné !

C'est ce qu'on appelle la "politique de l'autruche" (supprimer consciemment la réalité, ou la repousser inconsciemment). Platon l'appelait "para.frosunè", la pensée à côté de la réalité (GG), -- au pire degré "délire (pensée) !

14.

Sens (interprétation) : sain, névrosé, psychotique.

La perception est la première chose à faire si l'on veut procéder de manière logique... Parfois, cette perception est perturbée, mais de manière si imperceptible que nous nous arrêtons pour considérer des œuvres telles que A. Ellis/E. Sagarin, *Nymphomania (A Study of the Hypersexual Woman)*, Amsterdam, 1965, et Kay Redfield Jamison, *De l'exaltation à la dépression (Confession d'une psychiatre maniaco-dépressive)*, Paris, 1997 (// An Unquiet Mind (1995)).

1... Le bon sens.

Selon la théorie ABC d'Ellis/Sagarin, on réagit comme suit : A : on subit une déception ; B : on réagit de manière calme et mature ; C : "je peux y faire face tranquillement, mais non sans grande difficulté". En d'autres termes : A (stimulus), B (sujet), C (interprétation).

2.1.-- L'esprit névrotique.

A : Je me heurte à une frustration ; B : Je ne supporte pas la déception ; C : "Je n'arrive pas à m'en remettre".

Note - Là où le bon sens dit "ce n'est pas si grave", la personnalité névrotique réagit de manière excessive, sans se soucier du reste.

Note - Lorsqu'un logicien compare objectivement les deux réactions - "ce n'est pas si grave" et "c'est si grave" - il rencontre un paradoxe, voire une contradiction qui reste incompréhensible tant que l'on ne vérifie pas le sujet observateur (phénoménologique) et le sujet logique (raisonnement).

2.2.-- L'esprit psychotique.

Dans le cas de la schizophrénie, la psychose maniaco-dépressive est l'un des principaux cas de folie. Kay Jamison décrit son propre cas, o.c., 73, comme suit.

a. "Himmelhoch jauchzend" (phase maniaque).

C'est fantastique : les pensées et les sentiments sont rapides comme des étoiles filantes. On y entre, on les laisse partir. Parce qu'on en a déjà de meilleurs qui sont encore plus brillants. (...). La sensualité est partout : désir de séduire et d'être séduit....

b. "Zum Tode betrübt" (phase mélancolique).

Soudain, tout change. Les délires sont trop nombreux et vont trop vite. L'esprit devient d'une confusion oppressante (...). Tout va contre vous. On devient grincheux, malveillant -- effrayé, -- insupportable, -- complètement perdu dans les cavernes les plus lugubres de l'esprit (...).

Note - Dans la phase maniaque, par exemple, on est trop confiant dans ses dettes, et dans la phase dépressive, on sort à peine du lit. La perception et la pensée visent le donné !

15.

Phénoménologie et logique : passage de la cognition à la métacognition.

Nous définissons la “cognition”, au-delà de toute idéologie, comme la connaissance ou le traitement de l’information. Il est clair que la représentation et le raisonnement des phénomènes, une fois étudiés consciemment, nous font entrer dans un nouveau domaine de compréhension.

A cette fin, nous nous attardons sur ce que *Ch. Lahr, Cours de philosophie, I (Logique)*, Paris, 1933-27, 494s. dit de l’intentionnalité.

1. -- *La scolastique (philosophie médiévale : 800/1450).*

Les scolastiques appelaient l’attention, la vigilance, “intentio” - à traduire par “intentionnalité”.

Modèle appliqué.

1. Objet... Une fille.

2.1. Première intentionnalité ou orientation de la conscience : “Je fais attention à une fille” (elle attire mon attention). Par ce biais, j’apprends à la connaître : la cognition.

2.2. Deuxième attention ou intentionnalité : “Je fais attention à la fille. En faisant cela, j’apprends à me connaître : métacognition

C’est ce qu’on appelle en latin “intentio prima” et “intentio secunda”.

2.-- *L’école autrichienne.*

Franz Brentano (1838/1917) actualise le couple du milieu du siècle et le place au centre de sa psychologie (*Psychologie vom empirischen Standpunkt* (1874)). C’est ainsi que l’intentionnalité est entrée dans la phénoménologie (husserlienne).

En effet, la vie psychique typique dépend ou non de l’observation en tant qu’essence de la conscience. Ainsi, on peut caractériser la connaissance de la pensée comme le fait de prêter attention aux données. Ainsi, les intentions de notre esprit et de notre volonté peuvent être appelées “intentionnalité” au second degré. Après tout, en prêtant attention à ce qui se trouve en nous et autour de nous, nous sommes conscients de la réalité en nous et autour de nous.

Qui plus est, en prêtant attention à notre savoir et à notre pensée - ce que font la phénoménologie et la logique - nous prenons conscience de notre vie consciente. Nous prêtons attention à la réalité, et donc nous prêtons attention à notre attention.

Le verdict. Selon Aristote, juger, c’est “dire quelque chose de quelque chose”. Affirmer d’un sujet (original) un dire (modèle). Cependant, la définition d’Aristote ne mentionne pas que c’est toujours quelqu’un qui se prononce sur quelque chose !

Juger, c’est donc le fait que **a.** quelque chose **b.** quelqu’un, une personne consciemment attentive, **c.** prétend quelque chose. Nous avons vu dans le chapitre précédent que l’âme de cette personne est dépeinte dans (l’articulation de) l’arrêt qui est incompréhensible sans l’arrêt.

16.

Étapes sémantiques : objet.-- langage. Méta-langage.

La sémantique, partie de la sémiotique, note les signes dans la mesure où ils font référence à quelque chose d'autre.

Bibliographie : M. Bochenski, *Les méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./ Antw., 1961, 72v. (étapes sémantiques) .

1.-- Présémantique.

Objet. "Cette fille là-bas" n'est pas encore un langage sur cette fille présente, mais ce texte ne peut pas mentionner l'objet, sauf d'une manière linguistique. C'est le zéro sémantique car il n'y a pas encore de langage sur la fille présente. La fille est juste présente. Sans que personne n'y prête attention ou n'en parle.

2.1.-- Première étape sémantique.

Langage objet : le fait est maintenant exprimé dans un langage (système de signes). Par exemple, quelqu'un qui vient de remarquer la fille dit : "cette fille est là-bas".

Note - On constate que seule l'intentionnalité, mentionnée ci-dessus, crée le langage. Ce à quoi on ne fait pas attention, on n'en parle pas !

2.2.- Deuxième étape sémantique.

Le méta-langage. -- Il est connu dans le discours traditionnel comme le discours direct et latéral, c'est-à-dire l'articulation de l'articulation. Il s'agit d'une citation.

a.-- Le discours direct ("discours" = citation) : "Vous dites : "Cette fille est là".

b.-- Discours latéral : "Vous dites que cette fille est là".

Métaux. Ce sont des langues sur des langues.

(1).-- théories.

La théorie du discours logique, par exemple, est un méta-langage car elle parle du discours (logique).

(Confessions de menteurs. Il y a deux raisons à cela.

a.-- Restriction mentale ou intérieure (réserve).

Quelqu'un dit : "Anneke arrive" tout en sachant intérieurement que c'est faux. L'aveu qui équivaut à une réserve que l'on n'exprime pas est un langage intérieur sur le langage (" je sais que je mens " est " je dis de moi-même que ce que je dis est faux ").

b.-- Une confession explicite.

"Anneke arrive... Ce que je dis maintenant est faux.

Remarque : tant que la première affirmation (" Anneke arrive ") n'a pas été testée par rapport à la vérité réelle de l'énoncé linguistique, on parle de " non-sens sémantique " .

17.

La loi de l'identité.

Le terme "identité" ("singularité") signifie "la réalité dans la mesure où elle coïncide globalement avec elle-même" (identité totale). Platon appelle cela "l'idée" ! On dit aussi "l'être" ou "l'essence". Le terme "identitaire" signifie "ce qui est lié à l'identité - sous toutes ses formes (identité totale et partielle)".

L'axiome par excellence de la phénoménologie.

Nous avons vu que celui qui veut saisir quelque chose qui se montre, doit vouloir voir cette chose comme coïncidant avec elle-même (réduite à elle-même : réduction phénoménologique), doit vouloir la percevoir. Il faut vouloir le voir selon soi-même.

L'axiome d'identité.

"Appliqué comme prémisses (axiomes), c'est "tout ce qui est, est". Dans ce dernier cas, l'accent n'est pas tant mis sur l'être que sur tel ou tel être. Par exemple : "Ce matin est ensoleillé". Le terme "est" dans ce sens est une application de "Tout ce qui est, est" sous la forme "Tout ce qui est ainsi (matin ensoleillé) est ainsi (matin ensoleillé)".

Deux variantes.

Un même axiome ou une même loi peut varier.

1.-- Principe de contradiction.

Contradiction" ou "incohérence" signifie "exclusion mutuelle". -- "Une chose ne peut pas être (ainsi) et ne pas être (ainsi) en même temps".

Note -- Il est très clair ici que l'identité dont parle l'axiome est l'identité totale. En cas d'identité partielle (analogie), la loi ne s'applique pas.

Loi sur les tiers exclus.

"Une chose n'est qu'elle-même" (est totalement identique à elle-même) inclut - outre le principe d'incohérence - l'exclusion d'une troisième possibilité : "Une chose est soit (ainsi), soit non (ainsi). Une troisième possibilité n'existe pas ; elle est même impossible".

Note : En logistique (logique mathématique) et en mathématiques, on appelle cela "A est A". Ce n'est pas une vaine tautologie (répéter la même chose), car le premier A est sujet (original, c'est-à-dire ce qui demande des informations) et le second A est prédicat (modèle, c'est-à-dire ce qui donne des informations sur le sujet).

Distinction.

Parce que tout ce qui est (ainsi) a une identité totale avec lui-même, tout ce qui est (ainsi) est distinguable ('discriminable') du reste de l'être (ainsi). Cette dichotomie (complémentarité) s'exprime dans le principe d'identité.

18.

La raison nécessaire et (de préférence) suffisante (condition de base).

Après la phénoménologie, la logique proprement dite ! Il se rattache à l'identité incomplètement connue du donné.

D'ailleurs, il y a tant de données dont l'identité totale nous échappe, que nous ne connaissons que partiellement. Cette lacune est comblée par la logique.

La phrase conditionnelle.

Modèle appliqué. -- Jantje entre dans la classe le lundi matin, confuse. Le professeur le voit : il n'est pas comme il devrait être. C'est le phénomène (GG).

Spontanément, elle raisonne : "Quelle est la raison (ici sous la forme de la cause) ?". C'est le logiquement recherché (GV).

Si pré phrase, alors post phrase

Dans la pré phrase, la raison (l'explication) - soupçonnée ou du moins purement hypothétique - est énoncée. Dans le post phrase, le phénomène observé (le donné) est exprimé comme une conséquence logique de la préface.

Annexe -- Si préface, alors post (accentuation ajoutée : expliqué, compris, justifié)".

Appliqué.

pré phrase -- Si Jantje est resté debout trop tard la nuit dernière avec ses parents dans un café,

post phrase... alors le fait qu'il soit "différent de la normale" est compréhensible (logiquement explicable).

Vous voyez, dans la phrase nazie, l'identité de Jean (sa manière complète d'être) est discutée mais sous un seul aspect, à savoir "Il n'est pas comme les autres". Cette partie de son identité ou de sa réalité (idée) est pleinement mise en valeur dans le postlude. La préface souligne la raison de la partie prévue de son identité.

Conclusion - La phrase, dans ses deux parties, parle, dans ce cas concret, de l'identité partielle de Johnny : d'abord sous la forme de la raison ; ensuite sous la forme de l'identité partielle elle-même.

En d'autres termes, l'identité totale de Jantje n'est pas abordée, si ce n'est "en profondeur", en tant qu'arrière-plan d'une partie de celle-ci, à savoir le fait qu'il soit différent des autres.

Note.-- Cette analyse identitaire semble à première vue être une recherche. Pourtant, on verra plus loin que le caractère indissociable du phénomène et de la raison du phénomène (donné et demandé) est déterminant dans la logique classique.

Le raisonnement, le sens conditionnel est central à l'ensemble de la logique en tant que logique. Tout comme l'identité (complète ou partielle) est centrale à la phénoménologie.

19.

La méthode de réécriture et sa portée métacognitive.

La forme de base de la logique est “Si VZ, alors NZ”. Cela peut être révélateur lorsque vous réécrivez des formulations données dans cette forme de base.

Modèle appliqué.

“Un bon berger garde ses moutons”. L’accent est mis sur “ bon “ parce que la raison, la condition, est cachée dans cet adjectif.-- La réécriture, en deux tours, le montre : **a.** “ Un berger qui est bon, garde ses brebis “ ; **b.** “ Un berger, s’il est bon, garde ses brebis “.

1.-- Modèle mathématique. Prenons le cas bien connu de “ $2 + 2 = 4$ ”. -- Seule la réécriture logique montre la structure si-alors et a une portée métacognitive : “ Si 2 et un autre 2, alors 4 “. Notez qu’une préposition générale (universelle) est omise (ce qu’on appelle le non-dit), c’est-à-dire “Les sommes distinctes S1, S2 ... Sn sont additionnées en une seule somme totale Ss”.

Au fait, c’est ce qu’on appelle “l’induction sommative”. Cette règle universelle régit l’application car S1 est, dans ce cas, 2 et S2 est également 2.

Conclusion. Si la règle générale et une application de la règle générale, alors une décision justifiée - logiquement valide.

Au fait, c’est un syllogisme.

2.-- Modèle quotidien. “S’il pleut, je me mouillerai en marchant dedans”.

En fait, cette phrase contient deux phrases conditionnelles qui sont exposées grâce à la réécriture : “s’il pleut et si je marche sous la pluie, je suis mouillé”.

Ces réécritures plus logiques montrent la différence entre le langage quotidien - qui est parfaitement logique mais non exprimé - et le langage logiquement clarifié.

La réécriture complète de la logique.

Encore une fois, il y a un non-dit.

C’est-à-dire : “ Dans tous les cas, s’il pleut, si on marche sous la pluie, on se mouille “. Il s’agit de la formulation d’une loi physique, c’est-à-dire d’une structure qui ne connaît aucune exception et résume immédiatement toutes les applications possibles.

Par conséquent, lorsque je dis “S’il pleut et que je marche sous la pluie, je serai mouillé”, j’applique cette loi à un cas précis, le mien.

La phrase de conclusion (syllogisme), qui exprime à la fois la règle et son application dans la préface, est donc logiquement complète. De sorte que - comme nous le verrons plus loin - un raisonnement complet se compose de trois phrases (deux prépositions et une postposition).

20.

Concept hégélien de “réalité(s)” ;

Hegel (1770/1831) est connu pour sa déclaration : “Tout ce qui est ‘Wirklich’ (= réel) est raisonnable et tout ce qui est raisonnable est réel”. Les termes “réel” et “raisonnable” sont synonymes et signifient “ce qui a une raison ou un motif suffisant” (et qui est donc raisonnable).

Par exemple, un enseignant trop vieux et usé n’est plus “réel” car il ne peut plus faire face à ses tâches (DONNÉ+ GV). Elle ne propose pas de solution. Elle ne résout plus les problèmes.

La phénoménologie et la logique de Hegel.

Bibliographie : H. Ett, *bew.*, E. v.d. Bergh v. Eysengha, *Hegel*, s.d., La Haye, 87vv

Les rationalistes classiques reprochaient à Hegel de “déduire” tout ce qui était, est et sera, c’est-à-dire tout ce qui est factuellement donné, à partir d’hypothèses abstraites et antérieures. Un Krug l’a mis au défi de “déduire” de cette manière l’existence de n’importe quel chien ou chat ou de son porte-plume. -- En 1802, Hegel répond.

a.-- Phénoménologie.

Hegel : “L’existence de quelque chose n’est pas prouvée par des principes abstraits ! L’existence réelle est toujours donnée”. En d’autres termes : Hegel s’appuie sur la connaissance directe (connaissance inductive).

b.-- Logique.

Hegel : “L’existence réelle est inexistante (*note--* est irréalité, c’est-à-dire sans raison suffisante) -- sans le système (= ensemble cohérent) qui comprend la totalité de tout ce qui était, est et sera”.

Note - On sent ici que Hegel a pensé sous l’influence du romantisme (1790+).

1. Pour les romantiques, tout ce qui est était était en fait une histoire : c’est tout ce qui était (passé), est (présent), sera (futur).

2. Pour les romantiques, un porte-plume, par exemple, ou les chiens et les chats ne sont que des “moments” (des éléments changeants dans la totalité de l’être mobile) - c’est le mobilisme romantique.

Déduction.

Hegel : “ Indiquer et comprendre à partir de la compréhension du tout vivant le sens et le lieu - sens : réalité, vraisemblance - des chiens et des chats comme d’un porte-plume “, c’est la “ déduction “, c’est-à-dire justifier de manière logique en en tirant les raisons suffisantes dans le système de tout ce qui était, est et sera toujours.

On voit donc que Hegel - dans une veine radicalement romantique - travaille logiquement et prouve d’emblée que le romantisme et la logique peuvent aller de pair.

21.

La loi de la compréhension.

Nous parlons ici d'intelligibilité logique ou "intelligibilité" (les rationalistes disent "rationalité"). Le nom classique : le principe de la raison (nécessaire et de préférence suffisante) ou du motif. Car la loi agit comme un axiome omniprésent dans tout ce que nous faisons logiquement.

Formule.

"Tout ce qui est, en soi ou hors de soi, a une raison ou un fondement". Ainsi, le donné devient compréhensible, sensible, intelligent. D'où : la loi de la compréhension. C'est l'artère de la logique, qui a principalement deux usages.

1.-- Déduction (dérivation nécessaire).

"Si A (préface), alors B (post-sentence)... Bien, A. Donc B".

Modèle appliqué.

Si toute l'eau bout à 1000°C, alors cette eau ici et maintenant. Eh bien, toute eau bout à 100°C (*note* : une loi naturelle). Donc cette eau ici et maintenant bout à 100°C.

Note : Comme il s'agit d'une loi qui ne tolère aucune exception, on peut prévoir que l'ébullition de cette eau ici et maintenant est nécessaire.

2. Réduction (détournement non nécessaire).

Ici : la préposition recherchée.- "Si A (préposition), alors B (postposition).- Eh bien, B. Donc A".

Modèle appliqué.

Si toute eau bout à 100° C, alors cette eau ici et maintenant.

Eh bien, cette eau bout à 100° C. (*note* : à titre d'échantillon). Ainsi, toute l'eau bout à 100° C.

Note -- Il s'agit d'un type de réduction, c'est-à-dire de généralisation : à partir d'un seul échantillon - l'ébullition à 100° C. de cette eau ici et maintenant - on "extrapole" (généralise) à toute l'eau concernant l'ébullition.

Le principe. Regardez bien les formules : dans les deux cas, c'est le principe de la raison (suffisante) qui prévaut : "si A, alors B", c'est-à-dire "si raison, alors le phénomène (prévisible ou hypothétique) compréhensible grâce à cette raison".

La grande tradition.

Anaximandros de Miletos (-640/-547) a introduit le terme "archè", la raison, dans la philosophie. Platon d'Athènes a dit : "Rien n'est sans raison" (Tout est intelligible).

Note : Le concept paléopythagoricien et platonicien de "theoria", lat. : speculatio, fathom (justification) comprend

- a. l'observation, aussi claire que possible, d'un fait (phénomène) et notamment
- b. la détection de la raison nécessaire et de préférence suffisante des données.

22.

Les fondements de la phénoménologie et de la logique.

Nous l'avons vu plus haut : la phénoménologie se fonde principalement sur la loi de l'identité et la logique sur la loi de l'intelligibilité.

1. *Le caractère ontologique.*

“ Pour Aristote, la prémisse selon laquelle la logique a une portée ontologique est justifiée par le fait que (...) les premières lois de la logique, c'est-à-dire les lois de la pensée, sont les mêmes que les lois de l'être. (R. Jolivet, *Les sources de l'idéalisme*, Paris, 1936, 136).

Veillez noter que le terme “être(le)” ne doit pas être compris dans le sens courant (“existant en dehors de l'esprit (humain)”) mais dans le sens absolu, ontologique, comme l'opposé du rien absolu (quelque chose comme non-rien).

2. *Comment prouver les deux lois ?*

C'est le thème récurrent des éristiciens (de l'Antiquité) aux déconstructionnistes d'aujourd'hui.

a.-- *H.-J. Hampel, Variabilität und Disziplinierung des Denkens*, Munich/Bâle, 1967, 17 et suivants ; dit que la plupart des penseurs sont d'accord pour dire que les deux lois régissent la logique aristotélicienne classique.

Il s'arrête pour réfléchir à sa justification. Il conclut qu'une sorte d'intuition - il cite des auteurs sur le sujet - “fonde” les lois.

b.-- *E. Oger, Revue de littérature (La rationalité : son fondement et ses échantillons)*, in : *Tijdschr.v. Philosophie* 54 (1992) : 1 (mars), 87/106, développe le fondement du principe de raison. Des hommes comme K. Popper, J. Habermas, J. Derrida et d'autres sont en désaccord sur la prouvabilité du principe.

La crise du rationalisme.

En abandonnant la theoria (lat. : speculatio, approche de la réalité) antique-médiévale, on laisse les sources de connaissance du rationalisme (moderne) :

a. *L'expérience sensorielle,*

qui ne peut produire le principe général nulle part (les sens sont non-généraux) ;

b. *Le raisonnement abstrait,*

qui, pour prouver les deux principes, devrait les dériver de prépositions données. Eh bien, quelle tragique ironie : les deux lois appartiennent à ces prépositions ! Circulus vitiosus ! Afin de prouver les deux, il faut postuler que les deux sont déjà prouvés.

23.

Partie II

Henologie (théorie unitaire).

“Eux” en grec ancien signifie “un”, “l’unique”. -- Le terme “unité”, même aujourd’hui, désigne à la fois l’unité élémentaire (“2 est composé de deux unités”) et l’unité globale (“Une multitude est mise en unité”).

Ramener l’ordre. Platon, *Filebos 18b/d*, explique, à l’aide d’un exemple, ce qu’est la “stoïchiose” : lat. : *elementatio*, disposition selon les éléments dans leur contexte. *Stoicheion*, lat. : *elementum*, est “élément”.

1.-- Collection

“Lorsque quelqu’un (...) remarqua qu’il existait une variété infinie de sons, il fut le premier à se rendre compte que les voyelles dans cette infinité n’étaient pas une mais plusieurs (...), -- qu’il existait d’autres sons qui, bien que n’étant pas des voyelles, avaient tout de même une certaine valeur sonore (semi-voyelles). En outre, il a distingué un troisième type de lettres que nous appelons aujourd’hui “consonnes”.

Remarque : les lettres de l’alphabet représentent un ou plusieurs sons. C’est leur caractéristique commune. Ce concept universel est divisé en voyelles, semi-voyelles, consonnes qui ne sont que des concepts privés. La caractéristique commune est celle par laquelle les choses sont semblables et donc, peu importe leur nombre (inégalité), sous ce point de vue elles sont une.

2.- Système. “ Mais il vit que personne (...) ne pouvait connaître l’une d’elles séparément sans toutes les autres. Et aussi qu’il s’agissait d’une cohérence qui faisait d’eux un tout”.

Note - Les mêmes lettres, en tant que sons, ont une autre caractéristique commune, à savoir qu’aussi distinctes qu’elles puissent être entre elles, en tant que membres, parties, d’un système, elles ne sont jamais séparables les unes des autres. C’est leur deuxième unité. Celle-ci n’est pas fondée sur la similitude mais sur la cohérence.

Conclusion.

Platon : “Il leur assigna donc une science qu’il appela ‘grammatikè’, la parole (alphabétique)”.

On le voit : la stoïchiose, agencement d’une multitude de données, est fondée sur la similitude (qui conduit à la collection ; Platon dit : tout) et sur la cohérence (qui conduit au système ; Platon dit : tout).

Le Moyen Âge parlait de *totum logicum* (collection) et de *totum physicum* (système). En ce qui concerne les concepts, cela a conduit à des concepts distributifs (collecte) et à des concepts collectifs (organisation). On le voit : deux types de propriétés communes (similarité et cohérence) rendent la multiplicité une.

24.

Doctrine de l'harmonisation (ordre).

Harmologeïn', grec ancien, lat. : ordinaire, ordonner, c'est-à-dire assembler. - L'harmonisation est la doctrine de l'ordre et de l'ordonnement.

“Toute la métaphysique de l'Occident, de Platon à Nietzsche, peut être considérée en termes de concept d'ordre/ordre de telle sorte que chacun des systèmes occidentaux apparaîtrait comme un type de pensée de l'ordre”. (*F. Schmidt, Ordnungslehre*, Munich / Bâle, 1956,11).

En effet : *E. Beth, De wijsbegeerte der wiskunde (La philosophie des mathématiques)*, Antw./ Nijmeg., 1944, 102 ss, cite la mathesis universalis de R. Descartes, la théorie de l'ordre(s) universel(s), -- sur une base mathématisante, et o.c., 141, il dit que l'idéalisme allemand (Fichte, Schelling, Hegel) l'a refondée sur une base non-mathématique (Hegel préconisait une déduction de ce type, comme mentionné ci-dessus).

S. Augustin de Tagaste (354/430)

Une multitude de données - la musique, la géométrie, l'astronomie, la numérologie (les sujets depuis l'époque des paléopythagoriciens) - sont vues par le grand Père de l'Eglise à partir du grec antique arithmos, Lat. : structura, structure, c'est-à-dire tout ce qui par ressemblance ou cohérence crée de l'ordre dans une multitude. Enfin, arithmos est un bien commun, distributif (collection) ou collectif (système).

Combinatoire.

Augustin définit l'ordonnement : “Ordonner, c'est situer (arranger, placer) des choses égales et inégales de manière à assigner à chacune d'elles la place qui lui revient”.

Il y imite Cicéron (le grand orateur et homme politique (-106/-43)).- En 1666, *G. Leibniz* (1646/1716) publie *De arte combinatoria* (Sur la combinatoire).

Configuration.

Un ensemble de lieux est appelé “configuration”. Combiner, c'est attribuer à quelque chose une place dans une configuration. Par exemple, une ménagère attribue des places à son linge dans une armoire. Noë a placé toutes les créatures vivantes dans l'arche, une configuration. - Combiner, c'est placer des données dans un ensemble de lieux” (*C. Berge, Principes de combinatoire*, Paris, 1968). Ce qui est encore la définition pythagoricienne d'Augustin !

Nous comprenons mieux maintenant la déduction de Hegel : situer (placer) un moment (élément mobile) dans le tout vivant de tout ce qui était, est et sera, en tant que configuration englobante, et ainsi lui attribuer un sens.

25.

Harmologie appliquée.

Passons maintenant à des exemples de plus grande envergure.

1.-- Système et différentiel.

a. A systechia (“su.stoichia”)

est une paire opposée, c’est-à-dire une configuration qui consiste en deux endroits dans lesquels deux “valeurs” (remplissages) sont situées avec un signe opposé.

b. Un différentiel (série de différences)

est un ensemble de lieux tels qu’à l’intérieur des extrêmes d’un système, on peut trouver des valeurs intermédiaires, -- des modèles intermédiaires.-- Ainsi : Glacé / froid / tiède / chaud / brûlant”. On voit ici qu’il y a des changements quantitatifs progressifs avec des sauts qualitatifs.

2.-- Configurations mathématiques.

Quelques exemples. Outre le fait que les figures spatiales sont, bien entendu, des configurations, les mathématiques des nombres montrent également des configurations appropriées.

2.1.-- Configuration du calcul.

27	<i>I.M. Bochenski, Méthodes philosophiques dans la science moderne,</i>
x35	Utr./Antw., 1961, 52vv. (Calcul), donne ce qui suit.
135	
81	Les unités, les dizaines, les centaines, etc., ont chacune une place sur le
945	tableau.

un document qui implique une configuration non marquée.

Un autre exemple. -- $ax^2 + bx + c = 0$. Nous appelons cela une configuration “plate” ! Les opérations situent les valeurs des nombres dans la configuration : $ax^2 + bx + c - c = 0 - c$ donne $ax^2 + bx = -c$. Nous calculons donc de manière ordonnée, c’est-à-dire de manière combinatoire, en attribuant des places dans une configuration.

2.2.- La règle de trois.

Là aussi, la configuration est connue.

100% est égal à 30. 1% équivaut à 30/100 (3/10).

15% est égal à 15. $3/10 = 4,5$.

Vous pouvez voir ici la structure de la collection : 100 % = collection universelle ; 1 % est une copie (= élément) ; 15 % est une collection privée.

Note -- Dans le travail ordonné, on reconnaît les catégories (= concepts de base) de collection (basée sur la similarité) et de système (basée sur la cohérence). Ce qui est écrit ci-dessus est inconcevable sans cela. Or, A. Guzzo, *Le concept philosophique du monde*, in : *Dialectica* 57/58 (vol. 15), 15.03/15.06.1961, 97ss., montre que Platon définit le concept de monde au moyen de “tout” (collection) et de “tout” (système) : monde, -- tout et tout constituent une seule et même idée. Commander, c’est décrire un monde.

26.

La logique dite des relations.

B. Russell (1872/1970), en tant qu'atomiste logique, c'est-à-dire en tant que penseur qui voulait se concentrer sur les derniers "éléments" irréductibles de la réalité et du langage, a constaté que, du point de vue de la logique des relations, il y avait deux courants principaux :

- a. Les atomistes mettent l'accent sur les éléments individuels (et leur combinatoire)
- b. ceux qui mettent l'accent sur la totalité - par lesquels il entendait certainement Hegel - et situent les éléments dans la configuration de la totalité.

Fondamentalement, il s'agit plus d'accents que d'étirements, mais la remarque de Russell montre qu'il y a un problème fondamental.

Logique des relations.

Ce nom est récent. Elle est surtout utilisée dans le milieu de la logistique, où l'on ose affirmer que la logique traditionnelle - "classique" - est totalement inadaptée à la formulation précise des relations.

Nul autre que *G. Jacoby, Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962, 53/55 (Relationslogik), a clairement dénoncé cette erreur : elle repose sur une méconnaissance radicale de la logique traditionnelle.

Ainsi, on ose prétendre : " Les jugements mathématiques ne rentrent pas dans le schéma du jugement de la logique traditionnelle " sujet/verbe/proverbe " car les jugements mathématiques expriment des relations ". Les jugements qui attribuent un proverbe à un sujet sont appropriés aux propriétés (classes) ; les relations qui constituent le rapport de deux ou plusieurs constituants ne peuvent pas être exprimées avec précision de cette manière". (O.c.,53).

A cela Jacoby répond : celui qui fait une telle affirmation fait une déclaration sur la logique des classes (propriétés) mais peut oublier sa déclaration pour la logique traditionnelle. Les identités - les identités partielles comme nous le verrons, ou les analogies - sont au cœur de la logique traditionnelle.

Eh bien, il exprime parfaitement les identités partielles dans les relations.

En logistique, les symboles, dans la mesure où ils sont mathématiquement possibles, sont centraux et non des concepts. Ces symboles sont générés dans les calculs logiques. Pour les propriétés et les relations, on introduit différents symboles avec les opérations correspondantes qui n'ont pas de sens dans la logique traditionnelle, qui possède son propre langage logiquement strict.

27.

L'essence logique de l'arithmétique.

O. Willmann, *Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 48ff, parle de la révolution que le Fr. Viète (Lat.:Vieta (1540/1603) introduit dans les mathématiques modernes. Ce platonicien calculait, au lieu d'utiliser des chiffres ("logistica numerosa", par exemple $4 + 3 = 7$) comme le Moyen Âge avant lui, avec des lettres ("logistica speciosa").--"

Dans son *In artem analyticam isagoge (Introduction à l'analyse)*, il travaille avec des idées, c'est-à-dire l'être des choses, que le latin a fourni comme traduction " espèce " (d'où " speciosa " ou arithmétique idéative).

Les lettres, pour commencer, pouvaient donc représenter toutes les figures possibles, car pour Viète, une idée était un concept universel qui résumait tous les cas singuliers et privés possibles. Le schéma suivant illustre les énormes progrès de l'arithmétique.

<i>Langue ordinaire</i>	<i>Langage de chiffrement</i>	<i>Langue littéraire</i>
	$4 + 3$	$a + b = c$
La somme de deux nombres, ou des idées non opératoires mais universelles.	Des chiffres comme modèles opératoires, non universels	Des lettres comme modèles et opérationnelles et universelles

Note -- Il n'est pas nécessaire de remplacer le + par, par exemple, > (plus grand que) ou < (moins que).

Explication.

I.M. Bochenski, *Méthodes philosophiques*, 55v. (*sens eidétique et opératif*), explique.

1. Un signe a un sens "eidétique" ou sémantique (signification) si l'on sait à quoi il se réfère.

2. Un signe n'a de sens opératoire (syntaxique) que lorsque la référence sémantique est mise entre parenthèses (on n'y prête pas attention) et que l'on se limite à savoir le manipuler logiquement, c'est-à-dire lorsqu'on l'incorpore dans un calcul logique ou arithmétique. Cela se fait en lui appliquant les règles arithmétiques ou syntaxiques qui lui sont applicables. " Nous ne savons pas ce que le signe signifie (*note* : sémantiquement) - mais nous savons comment opérer avec lui " (o.c., 55) .

Note - Toute la différence entre la logique traditionnelle - eidétique ou sémantique (penser la référence en même temps) - et la logique logistique - opératoire ou syntaxique (ne pas penser la référence du signe en même temps) - est clarifiée dans le schéma ci-dessus. La logique logistique est la logique traditionnelle thématisée.

28.

L'identité partielle.

Comme nous l'avons vu, l'ontologie s'intéresse à l'identité, c'est-à-dire à l'être.-- Le principe d'identité s'intéresse à l'identité totale de quelque chose avec elle-même,-- de l'être ou de la réalité avec elle-même.

L'ontologie harmonologique, cependant, étend l'identité car pour ordonner une multiplicité, il faut plus que l'identité totale d'une chose avec elle-même : l'identité partielle de cette même chose avec une autre est la base. Cette identité partielle est double : similitude (collection) et cohérence (système).

1.-- *L'identité totale.*

Elle peut également être appelée identité réflexive ou identité en boucle. En néerlandais : *eenzelvige*, c'est-à-dire quelque chose de réduit à son identité ou à sa réalité - idée en langage platonicien -.

2.-- *Les identités partielles.*

Il y a, en fait, une identité totale qui est articulée dans la définition. Mais il existe une multitude d'identités ou de relations partielles. Il devient immédiatement clair que la logique classique est une logique de relations, mais de manière identique. Pas par une pensée arithmétique avec des symboles et des calculs. La logique traditionnelle s'intéresse à la base de ce que nous appelons les relations.

2.1.--*La ressemblance.*

Une partie de toutes les relations est résumée dans le terme de similarité.

Modèle appliqué.

“C'est une pomme”. En parlant ainsi, je fais attention à “ ceci “ (identité totale) mais aussi à sa ressemblance avec d'autres “ choses “ que l'on appelle “ pommes “ dans la langue. Ainsi, je situe “ cet “ être dans la collection de pommes. En ce sens, “cet” être est partiellement identique (analogue) à toutes les autres pommes. Cette identité partielle est généralement appelée “commune - commune - caractéristique”, qui est “commune” précisément en raison de l'identité partielle.

2.2.—*La Cohésion.*

L'autre partie de la relation est résumée dans le terme cohérence.

Modèle appliqué.

“Cette pomme est saine. J'entends par là non seulement qu'il est sain en soi, mais aussi que si je le mange, il renforce ma santé. Par conséquent, elle n'est pas similaire à la santé, mais y est liée - de manière causale ou préjudiciable. Par conséquent, il existe une qualité commune qui relie la pomme et ma santé - ce qui en fait un tout. C'est le deuxième type d'analogie ou d'identité partielle.

29.

La théorie du modèle identique.

“L’analogie est le pivot du concept de modèle” (K. Bertels / D. Nauta, *Inleiding tot het modelbegrip*, Bussum, 1969, 31).

Le mieux serait : “Et l’identité totale et l’identité partielle (analogie) sont le pivot du concept de modèle”. Nous expliquons.

1.-- Identité totale.

La “tautologie” “a est a” est une application du couple original/modèle. Il n’y a pas d’analogie, mais il y a une identité totale de a avec lui-même. Le premier a est l’original, c’est-à-dire ce qui demande des informations (l’inconnu). Le deuxième a est le modèle, c’est-à-dire ce qui fournit l’information. Puisque c’est l’identité totale de a, la réponse est a.

Note -- La définition est régie précisément par la même relation, car dans la définition original et modèle coïncident.

2.1.-- Équation exprimant une analogie (métaphorique).

Le programme :

Coq / Jantje

poulets enfants

Il s’agit d’une “analogie proportionnelle”. La phrase se lit comme suit : “ Johnny est le cock des enfants”. En langage comparatif : “comme le coq mène les poules, ainsi est Johnny le coq pour les enfants”.

La comparaison, une fois raccourcie, devient une métaphore : “Johnny est le coq des enfants”. -- Dans son rôle social (identité partielle), Johnny est l’original. De ce rôle (cet aspect de tout son être), le modèle est le coq. Bien que différentes, la métaphore identifie les deux sous un même point de vue.

2.2. - Exprimer l’analogie cohérente (métonymique). - Le diagramme :

cause du feu

conséquence de la fumée

“Analogie attributive”. La phrase est la suivante : “Là où il y a de la fumée, il y a du feu”. Ou encore : “La fumée, c’est le feu”. Comparativement : comme la cause est liée à l’effet, le feu est lié à l’effet. fumée. En raccourcissant, cela

devient une métonymie : “La fumée est le feu” (pour : la fumée est la cause du feu). La fumée comme cause est l’original. Le feu est le modèle comme la cause.

Caractéristique commune : être causé. Bien qu’il ne s’agisse que d’une seule application, la fumée en tant qu’effet est généralement identifiée au feu en tant que cause. La fumée et le feu sont identiques d’un seul point de vue : dans le contexte global “fumée/feu”.

Note - Le coq et l’âne appartiennent au même ensemble - identique -. La fumée et le feu appartiennent au même système.

30. *Différentiels de base. A propos...* J. Royce, *The Principles of Logic*, New York, 1912-1 ; 1961-2, 9, dit que la logique n'est qu'une partie - "une partie très subordonnée" - de la science de l'ordre. - de la science de l'ordre. - Cela ressort clairement de ce qui suit immédiatement.

Différentiel de base. Totalement identique (à soi-même), partiellement identique (à quelque chose d'autre), totalement non-identique (à quelque chose d'autre). - C'est la base de l'ordre identitaire.

1. -Le carré logique.

Modèle	Contre-modèle
Tous	Tous pas (rien)
Non, pas tous	Non-tout non
(certains)	(certains non)

Il s'agit de la configuration suivante. La structure est clairement une systémique (modèle / contre modèle) avec des modèles intermédiaires (différentiel). Dans Scolasticisme : typique d'un totum logicum, une collection, (également indiqué par "omne" comme traduction de "tout" de Platon) En tant que concept : un concept distributif (une propriété répartie sur plusieurs copies (maintenant appelées "éléments")) -- Par exemple, le concept de "personnes !

2. -- Le carré logique . Maintenant, une autre configuration suit.

Modèle	Contre-modèle
La globalité Entier oui (toutes les parties oui)	Pas du tout (aucun) (toutes les pièces non)
Pas tout à fait. (pas toutes les pièces)	Pas du tout (pas toutes les parties pas)

La structure est la même et n'est pas la même. En effet, dans la scolastique, on l'appelait une structure typique d'un totum physicum (littéralement un tout naturel), un système (également indiqué par le terme "totum" comme traduction du mot "système" de Platon). entier). En tant que concept, un concept collectif (une propriété également répartie sur une multiplicité, mais maintenant non plus de spécimens mais de parties d'un tout).

Encore une fois : similitude ou cohérence. Le premier carré logique vise ce qui est identique dans de nombreux cas. Le deuxième carré logique vise ce qui est identique dans plusieurs parties, c'est-à-dire la cohérence au sein d'un tout ou d'un système. Dans le premier cas, on dispose d'un ensemble de spécimens. Dans le second cas, on découvre un système qui fait de plusieurs pièces, des pièces une.

Dans le premier cas : les personnes. Dans le second cas : l'homme ou l'humanité dans son ensemble. Le fait que l'humanité soit un concept collectif est mis en évidence par le fait que les personnes (en tant que collection) sont en même temps cohérentes (par exemple, parce qu'elles communiquent et interagissent entre elles).

31.

Sens de la valeur identique.

Bibliographie : Th.Ribot (1839/1916), dans son ouvrage *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917-10, 171/182 (*Les sentiments et l'association des idées*), montre comment notre esprit, en tant que sens de valeur, évalue quelque chose en incluant - en termes de - quelque chose d'autre. Notre capacité de valeur est également transcendante.

Association. Si B est pensé ou apprécié en tant que résultat de A, alors B est une pensée ou une association d'esprit de A.

1. - *L'égal est valorisé*

Pour un jeune homme, s'il est semblable à son fils bien-aimé - même âge, etc. -, la mère ressent le même sentiment - du moins un sentiment très similaire (analogue) - de sympathie qui monte en elle, comme s'il s'agissait de son propre fils.

2. - *Ce qui est associé est apprécié*

Un amant profondément amoureux - dit toujours Ribot - vit passionnément un sentiment érotique pour la personne de l'être aimé. Mais, s'il voit ou pense à ses vêtements, à ses meubles, à sa maison, alors - en raison de la cohérence - il transfère son érosion à tout ce qui lui appartient (ce qui est un sentiment fétichiste). Le même sentiment surgit comme si c'était l'aimée elle-même.

Pensez *par exemple* aux rituels des manifestations : les Tchétchènes brûlent le drapeau russe (non pas parce qu'il ressemble à la Russie, mais parce qu'il y est lié).

Transfert.

En grec ancien, "tropos", référence. D'où notre "tropologie" (théorie des tropiques, transferts).

a. *Signe métaphorique.*

Le jeune homme, selon la parabole, est un signe qui désigne le fils de la mère et appelle le fils.

b. *Signe métonymique.*

Les vêtements, etc. de la personne aimée, en raison de leur cohérence, sont des signes qui renvoient à la personne aimée et l'évoquent. En d'autres termes, tout en maintenant toute distinction ou séparation, l'esprit et l'appréciation s'identifient en partie (identité partielle).

Transfert

Ribot parle de "transfert par ressemblance" et de "transfert par contiguïté".

Tous les gens, et en particulier tous les scientifiques et psychologues humains, connaissent ce phénomène de "confusion" de choses disjointes. L'ontologie identitaire révèle sa structure.

32.

Tropologie : métaphore.

Tropos', référence : quelque chose est connu, ressenti, voulu en fonction d'autre chose, y compris autre chose, en fonction d'autre chose.

Note : Cela signifie que quelque chose, inclut, implique quelque chose d'autre. Ou encore que quelque chose d'autre est inhérent à quelque chose.

Trope. Un trope est le typage abrégé (identification) de

1. un être - quelque chose -
2. au moyen d'un autre être - quelque chose d'autre - qui est semblable (métaphore) ou apparenté (métonymie).

Considérons la métaphore. "Cette femme est un roseau." - "C'est un roseau de femme" -- "Quel roseau !". -- Par ressemblance, la métaphore identifie partiellement (= analogie, c'est-à-dire en partie égalité en partie inégalité) la femme en question avec un roseau. La comparaison est et reste la base, c'est-à-dire la confrontation de la femme avec le roseau (car "comparer" ne signifie pas "égaler").

Raccourcissement.

Au lieu de parler de manière associative - "Cette femme est comme un roseau (tant elle est changeante, malléable)" - on raccourcit les mots. - on raccourcit. En s'identifiant, on dit : "Cette femme est un roseau". Le terme "est" signifie : "est sous un certain point de vue, partiellement identique, un roseau". Le schéma se lit comme suit :

Reed	=	cette femme	Il existe une caractéristique commune qui représente ce qui est identique dans les deux données - le roseau et la femme. C'est là que réside le pouvoir communicatif et interactif du raccourcissement.
Instable		modifiable	
(physique)		(psychologique)	

Le pouvoir du mot est un pouvoir qui affaiblit la comparaison ou l'association qui est à la base de la transmission. Ce pouvoir en fait une figure de style, c'est-à-dire une manière de parler qui accentue.

Collection. Les spécimens d'une collection sont semblables les uns aux autres en vertu d'une caractéristique commune. Ils sont donc partiellement identiques (analogues). Ces roseaux de femme appartiennent à la même collection.

Le signe métaphorique. Une carte est un signe métaphorique d'un paysage en raison de la similitude de sa structure. La structure de la carte et du paysage - qui sont tous deux extrêmement différents - est identique. La carte est la forme "raccourcie" - métaphoriquement raccourcie - du paysage qu'elle indique).

33.

Tropologie : métonymie.

Nous le répétons : un trope exprime une référence de quelque chose à quelque chose d'autre. Par comparaison, c'est-à-dire par confrontation. En abrégé.

Considérons le deuxième grand type, la métonymie. "Les pommes sont saines". -- "Oh ! Ces pommes saines !" -- Dans un magasin qui les propose à la vente : "C'est ma santé !

En raison de la Cohérence, on identifie partiellement (analogie, c'est-à-dire identité partielle) "les pommes ou ces pommes" avec "sain ou santé". -- Au lieu de parler de manière associative - "Ces pommes-là me rappellent la santé (parce qu'elles causent la santé)" - je raccourcis et dis : "C'est ma santé". - Je raccourcis et dis : "C'est ma santé". -- Encore une fois, le verbe auxiliaire "est" signifie "est partiellement identifiable avec". -- Le schéma se lit :

$$\frac{\text{pommes}}{\text{cause}} = \frac{\text{santé}}{\text{résultat}}$$

En d'autres termes, il existe une caractéristique commune qui fait que les pommes et (ma) santé s'entremêlent. Tous deux font partie du même système, un système dynamique : le processus par lequel les pommes contribuent à la santé.

Systeme (système).

Un système peut être physique (un cristal), biologique (une fleur, un animal), humain (un homme), sociologique (une usine, un paysage culturel), cosmologique (l'univers). Les parties - sections - d'un système ne se ressemblent pas comme dans le cas de la collection : elles se ressemblent en ce qu'elles forment un tout, une cohésion. C'est leur caractéristique commune qui n'est pas distributive (répartie sur une multitude de spécimens) mais collective (située dans un seul spécimen). Dans ce cas, les parties (sous-systèmes) sont identiques.

Systeme dynamique.

C'est la même chose qu'un processus, mais alors considéré comme une seule et même totalité qui a toutes les caractéristiques d'un système. Ici : la co-crédation de la santé.

Le signe métonymique.

Un panneau indicateur ne ressemble ni au paysage ni au point qu'il indique. Elle y est liée. Le schéma se lit comme suit :

$$\frac{\text{Panneau de signalisation}}{\text{Paysage}} = \frac{\text{une partie}}{\text{la globalité}}$$

Anvers" avec une flèche en dessous ou dans la flèche elle-même du panneau routier signifie : "(Celui qui suit cette route) arrivera à Anvers". Raccourci, comme le fait le trope : "Anvers".

Etre. En tant que verbe auxiliaire, le terme est identitaire. Ceci est évident dans les phrases que les tropes prononcent.

34.

Tropologie : synecdoque.

Bibliographie : K.A. Krüger, *Deutsche Literaturkunde*, Danzig, 1910 115. - Le terme grec ancien “sun.ek.dechomai” signifiait “je me rends soudain maître de”. D’où l’expression “sun.ek.dochè”, synecdoque.

Elément /collection et vice versa ainsi que partie/ l’entière et vice versa.

En bref : la synecdoque métaphorique parle de tous les spécimens d’une collection - abrégée - en termes d’un (ou tout au plus de quelques) spécimens et vice versa ; la synecdoque métonymique parle de l’ensemble d’un système - abrégé - en termes précisément d’une (ou tout au plus de quelques) parties, sections, et vice versa.

On traduit - comme le fait Krüger - “synecdoque” par “co-auteur”. En effet, cette figure de style parle de quelque chose en termes de (incluant) quelque chose d’autre (en cela, c’est un trope). Que quelque chose d’autre appartient soit au même ensemble, soit au même système (identité partielle ou analogie).

Encore une caractéristique commune ! La synecdoque parle de l’original en termes de modèle : mais ici original et modèle sont copie/collection ou partie/entière.

1.-- Synecdoque métaphorique.

“Un soldat reste à son poste” dit le commandant à tous les soldats devant lui. Il dit bien “un” (modèle) mais il veut dire (à l’origine) “tous”. Un professeur est en retard : “Les professeurs ne sont jamais en retard”, dit le proviseur. Il dit bien “enseignants” (au pluriel) mais il veut apparemment dire “cet enseignant” (au singulier).

2. -- Synecdoque métonymique.

“La barbe est là”. C’est ce que dit le personnel de l’entreprise lorsque le patron (entier) arrive. Ils disent “la barbe” (la partie comme modèle) mais veulent dire “tout le patron” (l’ensemble comme original).

Le poète allemand Schiller : “Nous implorons un toit (habitation) hospitalier”. “Cette paroisse compte deux mille âmes (personnes)”. “Une foule à mille têtes” (la tête comme modèle pour l’être humain tout entier).

Note : Selon Krüger, l’allégorie (parabole élaborée) et la personnification (représentation de choses inanimées comme vivantes) appartiennent également au domaine de la tropologie. “L’air frais s’est réveillé”.

On peut ajouter la parabole à l’allégorie - mais avec cela nous sommes dans les métaphores (élaborées).

35.

Généralisation et globalisation.

Dans ces deux termes, il y a deux adjectifs : “ général “ et “ général “. -- Dans le sillage de ce que retient la synecdoque, nous allons maintenant brièvement - en prévision de ce qui sera dit de “ l’induction scientifique “ (sous ses deux formes principales) - expliquer ce que sont la généralisation et la globalisation.

Note - Le terme grec ancien ‘ep.agogogè : Lat. : inductio, fait référence à une méthode de travail :

a. par échantillonnage soit dans une collection (au moins un exemplaire) soit dans un système (au moins une partie)

b. on décide d’une ou de plusieurs caractéristiques (traits communs) qui peuvent être confirmées dans de futurs échantillons : on comble une lacune dans les tests à partir d’échantillons réalisés (c’est-à-dire d’éventuels échantillons à réaliser).

1.-- Généralisation.

La synecdoque métaphorique est la première étape, car cette forme d’induction est basée sur la ressemblance,

Modèle d’application -- Si une méthode d’enseignement réussit avec ces élèves (échantillon), elle réussira aussi avec les autres et donc avec tous les élèves.-- D’un ou de quelques échantillons (singulier, privé) on conclut à tous les échantillons possibles.

Modèle appliqué.

L’inspecteur s’entretient avec 4 des 24 élèves. Sur la base de cet échantillon, il décide pour tous les élèves (ce qui est bien sûr une réduction, c’est-à-dire une décision avec des réserves).

2... Globalisation .

La synecdoque métonymique est prédominante, car cette forme d’induction est fondée sur la cohérence.

Appl. Modèle

Un économiste étudie la vie économique d’Anvers. Comme ce thème est trop vaste, elle se limite à deux échantillons : le Meir et le port. Elle aura une vue d’ensemble (système) de l’économie anversoise, bien qu’avec des lacunes (parties non testées). -- Dans la simple généralisation, on généralise. Dans ce cas, on globalise : des parties testées, on conclut le testable, le reste et en même temps la totalité.

Modèle appliqué.

Dans le laboratoire médical, on analyse l’urine et le sang d’un patient. Afin de développer un point de vue sur l’ensemble du ou des patients. De la partie testée au reste et donc à l’ensemble !

36.

Logique des concepts.

Sur ce piédestal repose la logique proprement dite, qui ne met pas au centre les concepts, ni même les jugements (comme le croient les logiciens et les cognitivistes), mais plutôt les concepts et les jugements dans la mesure où ils sont incorporés dans des phrases conditionnelles (raisonnement).

Description.

Un concept est “quelque chose (la réalité) dans la mesure où il est présent dans notre esprit”.

Note : L’idée (du moins au sens platonicien, et non au sens moderne) n’est pas un concept ! La compréhension de quelque chose est cette chose elle-même dans la mesure où elle est accessible à (notre) esprit, -- est significative ou intelligible. “To ontos on”, le vraiment réel. Ainsi Platon.

Concept et terme.

Dans le contexte linguistique, un terme est un terme. Il ne faut pas confondre “terme” et “mot”. Tout ce qui est texte est une représentation de concepts. Prenons le terme “fille”. Le texte qui définit ce court terme est un texte qui dit “jeune femme”. Ces deux mots forment ensemble un terme ou un concept.

Contenu / étendu (domaine).

L’expression “tout ce qui... est” résume les deux faces d’un concept. Tout ce qui est” indique l’étendue. ...’ indique le contenu (les caractéristiques). Is” situe le contenu et l’étendue dans l’être (la réalité). - Par exemple, “tout ce qui est fille”.

1.-- Contenu. Ce qui est présent dans une chose en termes d’existence et d’essence se reflète dans son contenu conceptuel. Cette réalité peut être divisée en aspects (= Lat. : notae, c’est-à-dire les éléments d’une notion). Ainsi, dans le seul concept “fille” s’exprime le système (la cohérence) d’au moins deux aspects (notions) : **a.** le genre féminin (qui lui-même est constitué de deux aspects : le genre féminin) ; **b.** la jeunesse. En bref : “femme jeune”.

2.-- Champ d’application, étendu, (domaine).

Il s’agit de la collection (concept distributif) ou du système (concept collectif) auquel le contenu fait référence. Par exemple, l’expression “femme jeune” fait référence à tout ce qui est jeune.

Rapport “contenu / étendu”.

Plus le contenu est pauvre, plus l’étendue est grande. -- Ainsi, le terme “femme” désigne beaucoup plus d’êtres que “jeune femme”. Ainsi, en résumé, la doctrine des scolastiques du Moyen Âge concernant la “comprehensio”, le contenu, et l’“extensio”, la taille. Maintenant, on dit aussi “intensité” et “extension” ou “connotation” et “dénotation” !

37.

Les notions de distribution ou de collectivité sont centrales.

Tout d'abord : la logique traditionnelle ne fonctionne pas avec des notions vagues (classes) mais avec des notions définies. Et ceux-ci sont situés de manière distributive ou collective. Ce que, au passage, beaucoup de logiciens et de cognitivistes oublient. Ainsi, la logique conceptuelle n'est pas du tout une logique de propriété.

Définition distributive ou collective.

Prenons à nouveau le concept de "fille". Tout d'abord, tant que nous ne traduisons pas par "jeune femme", nous avons affaire à un concept informel, fluide, ouvert à toutes les interprétations. Une fois traduit en "jeune femme", il devient un concept défini. Et on sait ce que l'on pense.

Une triple vue logique.

Lorsque vous écrivez un texte sur une "fille", vous devez tenir compte - toujours logiquement - de ce qui suit.

1. La fille entière.

Celui qui néglige par exemple le trait ('note') ou la caractéristique 'jeune', commet une lacune : il/elle néglige quelque chose qui caractérise toutes les filles. En d'autres termes, il/elle ne voit pas le concept collectif qui englobe tous les traits.

2.1. Toutes les filles.

Le terme "fille" désigne tout ce qui est une fille. En d'autres termes, l'ensemble de la collection a pour caractéristique commune la "jeunesse féminine".

2.2. L'ensemble de toutes les filles.

Si une fille est un système unique, toutes les filles du monde entier sont également connectées. Ils se sentent solidaires de tous les autres. Se serrer les coudes dans les mouvements féministes. Ou - dans un sens négatif - ils se jalouent (ce qui est aussi la cohérence). Ou alors ce sont des lesbiennes. Cette fois, on constate le caractère collectif, mais à grande échelle, du concept.

Définition ontologique.

Porfirios de Turos (233/305 ; penseur néoplatonicien) est connu pour son diagramme en arbre " fille " qu'il situait dans la série " être, être matériel-spirituel (en tant qu'humain), être féminin, être jeune-femme ". Hegel (1770/1831 ; idéaliste allemand) situerait la "fille" dans la série "tout ce qui était, est maintenant, sera toujours" (dans un sens romantique-évolutif).

Enfin, Porfirios et Hegel élaborent chacun à leur manière le terme partiel " est " à partir de la formule " tout ce qui... est ".

Enregistrons une fois pour toutes

Ce ne sont pas des concepts mais des concepts distributifs et collectifs qui sont au centre de la logique traditionnelle.

38.

Types d' étendu.

Ce à quoi le contenu d'un terme se réfère est omis dans ce qui suit.

1.- La portée transcendante (qui englobe tout).

Avec Hegel, nous sommes d'accord pour dire que tout ce qui est doit être situé dans tout ce qui est, - en langage diachronique : dans tout ce qui a été, est et sera jamais. Selon lui, "déduire" quelque chose, c'est le situer dans cette totalité. Ce qui revient à une définition ontologique. En effet : dès qu'une chose est, c'est-à-dire est quelque chose, non rien, elle se situe dans cette totalité.

Cela constitue l'arrière-plan - inconsciemment la plupart du temps ou consciemment de préférence - de ce qui suit. Le concept de "réalité" - quelque chose - peut sembler vide, - ce qui est faux, - mais il éclaire tout ce que nous connaissons et traitons, comme une lumière qui brille (cet aspect de l'ontologie est appelé métaphysique de la lumière). Sans le concept global de "réalité", nous serions aveugles et sans direction.

2.1- Le singulier, le privé (le particulier). Captures universelles.

Une seule fille (individuelle ou groupée : singulier). Filles multiples (singulier : sous-ensemble indiquant). Toutes les filles (universelles)... C'est la vision distributive.

2.1- L(étendu partielle et totale.

Une seule partie (d'un tout ; singulier-collectif). Pièces multiples (collectif privé). Toutes les parties (total-collectif). -- C'est la vue collective.

Note - On a constaté que dans certains usages de la langue - notamment dans le sillage de la tradition séculaire - un concept est d'abord interprété comme universel. On a l'impression qu'un concept singulier qui se réfère à un seul fait n'est en fait "pas de concept".

Toutefois, cela est important pour les concepts géographiques, par exemple, qui sont avant tout singuliers : par exemple, il n'y a qu'un seul Anvers dans tout l'univers. Il en va de même pour les concepts historiques : par exemple, il n'y a qu'un seul empereur Néron ! Le clinicien dans une clinique n'a pas affaire à la maladie (universelle) mais à cette personne malade singulière, ici et maintenant.

À propos : les romantiques, et plus tard la Badener Schule (avec par exemple W. Windelband (1848/1915)), ont mis l'accent sur le caractère unique des choses. Windelband a appelé cela "idiographie". Par exemple, une monographie est un texte idiographique.

39.

Modèle de classification d'un concept.

Le terme en question est "critique sociale". Le professeur Martin Bronfenbrenner a écrit un article sur le sujet dans la Harvard Business Review (1973 : Sept.-Oct.). Il commence par - ce que les logiciens appellent - une classification. Nous résumons.

1.1.-- *L'anarchisme radical.*

Par exemple, le manifeste d'Abbie Hoffman en 1968.

a. L'argent doit être aboli : plus de paiement pour le logement, la nourriture et les vêtements, les soins médicaux, les moyens de communication, etc.

b. "Notre objectif est le non-emploi complet : une société dans laquelle tout est fait par la machine et où les gens sont complètement libérés de la pénibilité du travail." -- c'est l'idée maîtresse des Yippies (Zippies) qui partagent ces axiomes.

1.2.-- *Un anarchisme plus modéré.*

C'est la contre-culture des Hippies.

a. Se retirer de la société établie - l'establishment - dans des communes autarciques (complaisantes) dans la métropole ou à la campagne ! Existence économique par la vente de bijoux bon marché ou par des coopératives agricoles.

b. "Repousser les limites", c'est-à-dire expérimenter la religion et l'occultisme, le sexe et les drogues (ces dernières suivant les traces des beatniks des années 50).

1.3.-- *Syndicalisme (anarchisme syndical).*

a. L'État doit être supprimé progressivement (un thème partagé par tous les anarchismes).

b. "Tout le pouvoir aux travailleurs" (on pense à amada). Le pouvoir doit être conquis - non pas par une révolution politique mais - par des grèves. Les usines obtiennent le contrôle des travailleurs.

2.1.-- *Le socialisme néo-stalinien.*

Préconisé au Japon, entre autres pays. La révolution culturelle chinoise (maoïsme) a également des axiomes similaires. Marx et Lénine en sont les figures de proue.

a. La liberté est un bien si précieux qu'elle doit être "rationnée" ; les opinions et les comportements dissidents sont intolérables.

b. L'économie doit être planifiée dans le sens néo-stalinien, comme le fondement de toute la culture.

2.2.-- *Le socialisme humaniste.*

Figure de proue : le jeune Marx avant 1848.

a. La libération de l'"Entfremdung", c'est-à-dire de la société industrielle qui asservit les gens.

b. L'égalité des revenus et des biens.

c. Remplacer les motivations matérielles par des motivations morales.

d. Fourniture gratuite et complète d'un certain nombre de biens et de services.

40.

Le concept de classification.

Classer un concept, c'est définir les sous-ensembles (types) ou les parties (aspects) de la collection universelle ou du système total auxquels il s'applique.

Note -- La taxinomie (moins souvent : taxonomie) est

a. la science de la classification et

b. l'acte de classer en tant qu'application : les "données" sont testées pour les "paramètres" (caractéristiques), notae du contenu) et ainsi classées.

Conditions. - Afin de classer correctement, il faut prêter attention à deux aspects.

1. Distingué mais non séparé.

a. Tous les traits énumérés doivent être différents (c'est-à-dire qu'il ne doit pas y avoir de répétition (éviter la redondance)) : toute personne qui énumère tous les membres de sa famille mais mentionne deux fois la même personne viole l'exigence de différence.

b. L'énumération doit rester dans la même collection (l'universel) ou le même système (le total).

Nota : Pensons à la stoichiose de Platon.

2.-- Aussi complet que possible. La classification d'un concept (universel ou total) est de préférence complète. Mais souvent - faute de données exhaustives - on se limite aux types ou parties principales ou marquantes.

Typologie. Comme toujours quand on commande, il y a deux aspects.

1.-- La classification distributive.

Revenons aux différentes critiques sociales. On peut les disposer de manière "paratactique", c'est-à-dire en juxtaposition (à plusieurs endroits), en faisant attention à la caractéristique commune qui les rend semblables : c'est ainsi que nous avons procédé dans la section précédente.

2.-- Classification collective.

Ici, on prête attention non seulement à la similitude mais aussi à la cohérence : les trois anarchismes ont interagi entre eux ainsi qu'avec les deux socialismes. On travaillait les uns avec les autres ou on travaillait les uns contre les autres (caractéristique commune : communication et interaction).

Note - De cette façon, les catégories esthétiques (concepts de base) peuvent être énumérées côte à côte : beau, -beau, élevé, -comique, tragique, tragicomique. Mais si nous introduisons le concept d'échelle, alors la cohérence se révèle : petite échelle (douce, gracieuse) grande échelle (élevée, sublime) ou petite échelle (comique / tragique grande échelle). Ainsi se révèle un système qui ne montre que sa signification réelle et sa place dans un tout (Hegel).

41.

Modèle de définition d'un concept.

Définir quelque chose (l'être), c'est rendre son essence (platonique : l'idée) au moyen de caractéristiques, nécessaires et suffisantes, de telle sorte que cette chose soit distinguable (discriminable) du reste de l'être (réalité totale) dont elle est inséparable. En d'autres termes, pour parler avec Hegel : définir quelque chose, c'est indiquer sa place et sa signification dans l'ensemble vivant de tout ce qui est (diachroniquement : de tout ce qui a été, est et sera jamais).

Le modèle de la "critique sociale". Bronfenbrenner voit deux-trois traits ou paramètres qui caractérisent l'être (collection universelle).

a.-- Irrationalisme.

La plupart des adeptes (pas les néo-staliniens) ne s'appuient pas sur la rationalité (moderne) mais sur l'intuition et le sentiment.

b.- La compréhension culturelle.

Cela relève du rejet du contre-modèle et du modèle.

b.1.-- critique culturelle.

1. La société établie se dirige vers quelque chose de négatif : un désordre sans espoir, une dictature militaire, une nouvelle guerre mondiale, voire la chute de l'humanité (ce que l'on appelle "le pessimisme").

2. Une réforme radicale et urgente (encore au cours de cette génération) est nécessaire.

b.2.-- Révolution culturelle.

Les démocraties parlementaires - avec des élections libres, entre autres - s'avèrent impuissantes. La révolution - brève et non-violente - est le salut. Le type de culture qui est préconisé semble être très différent, comme le montrent les pages précédentes.

Axiomatique.

En fait, Bronfenbrenner énumère des axiomes tant dans la classification que dans la définition, c'est-à-dire des présupposés à partir desquels la pensée et l'action sont déduites. Le concept de "critique sociale" (des années 60 au moins) est défini dans l'axiomatique ci-dessus, c'est-à-dire un ensemble d'axiomes. Cette axiomatique est le texte, c'est-à-dire le terme, dans lequel se définit le concept de "critique sociale", c'est-à-dire dans lequel se situe l'ensemble de tout ce qui est.

Note -- J.M.. Chauvier, Gauchisme et Nouvelle Gauche en Belgique, caractérise la critique sociale chez nous (Nouvelle Gauche, Gauchisme) comme suit :

1. au lieu de l'homme qui travaille, l'homme qui joue ;

2. l'autonomie à court terme (ce qu'est l'anarchisme).

Il peut être divisé en maoïsme, trotskisme et anarchisme (dans le sens le plus commun).

Le concept de “définition” (essence)***Définition de la définition.***

Quelque chose (être) et seulement cette chose, mais l'ensemble de cette chose dans ses caractéristiques (paramètres) nécessaires et suffisantes. Que ce rendu situe simultanément cette chose dans le tout vivant de la réalité est inhérent (propre) à la définition réelle.

Appl. Modèle.

Prenons N. Perquin, *Pédagogie (Réflexions sur le phénomène de l'éducation)*, Maaseik, 1965, 43 : “L'éducation est l'assistance des responsables du développement de l'enfant pour qu'il devienne un adulte”. -- Voici l'axiome qui régit l'éducation des enfants.

Formation continue.

Les partisans de l'éducation des adultes proposent de perfectionner les termes : “L'éducation est l'aide apportée aux responsables du développement de l'enfant et des adultes pour qu'ils deviennent des “adultes””.

Note : Pour être tout à fait clair et cohérent, on ajoute le terme “ biologique “ à “ les adultes “ : “ et les matures biologiques “ et le terme “ culturel “ à “ mature “ : afin qu'ils deviennent culturellement matures. Ainsi, l'ambiguïté du terme “adulte” est éliminée.

Note.-- En élargissant le terme “aide” et “la croissance de l'enfant et des adultes”, son contenu devient plus petit mais sa portée (= enfant et adultes) plus grande. En d'autres termes : on sait moins ce que peut être cette aide parce qu'elle est plus diverse.

Définition sous forme de phrase.

Le sujet (original, definiendum) et le verbe propre (modèle, definiens) doivent être interchangeables, c'est-à-dire totalement identiques.

Cela ressort déjà de l'expression mathématique et logistique “a est a”. Après tout, comme nous l'avons dit plus haut, l'ensemble de la définition et seulement l'ensemble de la définition est un sujet. Entier : si Perquin oublie le terme “croissance vers la maturité culturelle”, il manque alors quelque chose qui aide à déterminer la globalité du phénomène de l'éducation. Juste : supposons que Perquin dise : “l'excroissance esthétique”, alors la définition perd sa généralité car elle se limite à l'éducation esthétique uniquement.

Il peut être extrêmement difficile de mettre des mots sur tout cela. En d'autres termes, la définition peut être très, très difficile.

42.1

Modèle de définition axiomatique : le nombre entier positif.

G. Peano (1858/1932), dans son *Formulario matematica*, définit le terme “entier positif” de manière sémiotique, c’est-à-dire au moyen de signes.

Donné. -- Les termes logiques “classe” (= concept), copie “membre d’une classe” et “implication” (“si, alors”);-- les termes mathématiques “nombre” (= classe), 0 (zéro), 1, 2, ... (copies du nombre), a, b, c, (lettres nombres) sont déjà connus (= donnés) à l’avance. Ceci afin d’avoir un langage approprié.

Demandé.-- Demandé : définition de “nombre entier positif”, où cette formulation “nombre entier positif” agit comme une définition du langage commun qui est maintenant convertie en une définition axiomatique.

Peano crée un texte composé de phrases distinctes mais non séparées (système) et cohérentes. Les phrases représentent les caractéristiques qui composent le contenu conceptuel.

1. Le zéro est un chiffre.

Si a est un nombre, alors $a + 0 = a$.

2. Le zéro est le successeur d’aucun nombre.

Si a est un nombre, alors $a+$ (= $a + 1$, c’est-à-dire le successeur de a) n’est pas 0.

Remarque : 0 est le premier nombre et les nombres négatifs n’existent pas (axiomatiquement, c’est-à-dire par définition).

3. Le successeur d’un nombre est un nombre.

Si a est un nombre, alors $a+$ (= $a + 1$) est aussi un nombre.

4. Les successeurs sont égaux en nombre.

Si a et b sont des nombres et que $a+$ est égal à $b+$, alors a est égal à b.

5. Induction mathématique (E.L. 73).

Si a est une classe (terme) dont 0 est un membre et que chaque membre de s a un successeur dans la classe s, alors chaque nombre est un membre de s.

Note : Ce système axiomatique est une véritable définition : l’entier positif entier et seulement l’entier positif entier sont rendus distincts du reste de tout ce qui est. La science travaille avec des domaines délimités, c’est-à-dire définis, de l’ensemble de l’être.

Le fait que le système d’axiomes ci-dessus est un texte conceptuel est démontré par le fait que, si l’on change le contenu (sous au moins un point de vue), on change immédiatement l’étendue. Par exemple, si 0 est le successeur de -1 (-1+) (axiome 2), alors le nombre négatif est ouvert comme domaine ou grandeur.

Test. Pour savoir si la définition est “bonne”, il faut travailler avec elle sans rencontrer d’incohérences (paradoxes).

43.

Catégories

Le dicton peut être un modèle pour la chose à définir ou le sujet d'une définition de deux façons. Les antiquités nous ont légué à cet égard les catégories et - ce qui est plus développé - les catégories.

Caractéristiques de distribution.

Katègorèma “, lat. : praedicabile, est en fait “ dire “. Mais prenons un modèle applicatif, à savoir le meurtre d'une fille.

Les cinq points de vue distributifs.

Lat. : “quinque voces”. Porfurios de Turos (233/305 ; penseur théosophique de l'Antiquité tardive) les a fait remonter à la piste d'Aristote.

a.-- Caractéristiques générales et non générales.

Chaque être a des caractéristiques, mais certaines sont essentielles et d'autres non.

1. Idion : Lat. : proprium, essence... Ici : tout meurtre ou assassinat comprend dans tous les cas le fait de tuer, d'abattre, d'enlever la vie.

Sumbebèkos”, Lat. : accidens, attribut non essentiel, propriété accidentelle, qui ne peut être déterminée dans tous les cas.-- Ici : par une série de coups de couteau.

b.— Caractéristiques de classification.

Elles permettent de distinguer et de définir des aspects (parties) au sein d'un concept général (collection universelle) ou d'un système (réalité collective).

1. Caractéristiques générales.

Genos’ ; Lat. : genus, ‘genre’ (dans le sens de collection universelle).-- Ici : meurtre.

2. Caractéristiques non générales (spéciales).

Il y a deux raisons à cela.

Différence spécifique (distinction spécifique)

“Diafora eidopoios”.

Lat. : differentia specifica. -- Ici : une série de coups de couteau.

Type.

Eidos : Lat. : espèce (type).-- Ici : meurtre au moyen d'une série de coups de couteau.

Le médecin ou le policier qui caractérisent - définissent - le meurtre, résumant...

“Voici un meurtre au moyen d'une série de coups de couteau”. On peut voir que les deux premières prédicabilités (essentielle et accidentelle) dans **a.** meurtre et **b.** une série de coups de couteau, reviennent mais comme éléments de définition.

Note : Linné, dans son *Systema naturae* (1758), travaille avec le nom de genre et le nom d'espèce (dénomination binomiale des plantes).

44.

Catégories (prédicaments).

Caractéristiques collectives

Ils divisent le sujet en parties, aspects et perspectives. -- Aristote, probablement dans le sillage d'Archytas de Taras (Lat. : Tarantum) (-445/-395) entre autres, un paléopythagoricien, voyait tout être - quelque chose - comme un système qui a plusieurs faces. Ils sont présentés comme des systèmes.

Les dix points de vue collectifs.

Tout d'abord, il existe deux catégories de base et huit catégories spécifiques.

1.-- Le couple de base.

Ousia", Lat. : essentia, aussi "substantia", chose principale. -Pros ti', Lat. : relatio, question secondaire (relation).

Modèle appliqué. Une fille assassinée sous les aspects catégoriques.

Note : Traditionnellement, les questions secondaires (relations) sont également appelées "sumbebèkota", du latin accidentia, accidents. D'où "substance et accidents". Mais cela crée une confusion, car il s'agit ici d'accidents ou d'incidents collectifs, -- et non des accidents distributifs mentionnés plus haut.

2.-- Les relations (questions secondaires). Quatre paires d'opposés.

1. "Poson / poion" Lat. : quantum / quale, combien de fois / combien de fois. Ou quantité / qualité. -- Ici : une seule personne assassinée / par arme blanche.

Pou / pote" Lat. : ubi / quando, où (lieu) / quand (temps).-- Ici, dans une pièce où ont lieu les parties de jambes en l'air / la nuit.

3. "Poeiein / paschein" Lat. : actio / passio, souffrir / subir - ici : par un ou plusieurs agresseurs / fille comme victime.

4. "Echein / keisthai". Lat. : habitus / situs, réaction / situation.-- Ici : la jeune fille montre des signes de résistance / elle a apparemment été prise par surprise.

Les termes anciens peuvent être interprétés comme une réaction à une situation dans laquelle on est jeté. Ils peuvent également être interprétés comme étant purement locaux.

Le médecin ou les auxiliaires de justice qui doivent définir l'acte brutal le résumant dans un texte (terme) : "Voici une seule jeune fille assassinée, tuée à coups de couteau, dans une salle de fête sexuelle, la nuit, identifiée par un ou plusieurs agresseurs comme la victime. Il montre des signes de résistance mais a apparemment été maîtrisé".

Note : Les modernistes se moquent parfois des catégories comme étant des platitudes trop boisées. Pourtant, ce qui précède montre qu'ils définissent toujours un concept collectif de manière valable.

45.

Typologie des définitions.

Il existe apparemment des types de définitions.

1.-- Définitions sémiotiques. Tout ce qui constitue le texte en soi (terme) - mots, signes abstraits, chiffres, diagrammes et autres - est, en tant que signes, objet de la sémiotique.

Nous appelons “ sémiotique “ une méthode de définition qui se limite à ce domaine.

Donc les types suivants :

La définition descriptive donne les signes habituels (pensez aux dictionnaires).

La définition analytique utilise les signes habituels pour introduire un nouveau terme.

La définition stipulative utilise les signes habituels et leur donne un nouveau sens à déterminer.

La définition préliminaire est introduite par les scientifiques pour délimiter leur langage professionnel du langage habituel et quotidien.

La définition contextuelle place les personnages dans un contexte.

2.- Définitions opératoires (opérationnelles). Ici, bien sûr, on utilise le précédent, mais on sort du système de signes et on teste des réalités sémiotiques supplémentaires.

Donc les types suivants :

La définition déictique (ostensive) : par exemple, l’enseignement visuel montre ce qui est définissable et y attache un terme.

La définition de l’utilisation inclut l’ostensible : on montre un appareil, mais on l’utilise tout en l’expliquant (c’est-à-dire en le définissant).

La définition algorithmique indique une infrastructure (commodités, etc.) et une séquence d’actions : ainsi les nombreuses instructions de cuisine dans les livres de cuisine.

D’ailleurs, nous rencontrons ici un type de définition étendue qui constitue un texte entier. Pourquoi ? Parce qu’un aliment ou une boisson à préparer ne peut être décrit dans une courte définition. C’est pourquoi nous avons défini le terme “terme” comme un texte.

La définition industrielle définit l’algorithmique : infrastructure et méthode de création d’un produit (pensez à la chaîne de montage dans une usine de biscuits).

La définition physico-opérationnelle ou -opérationnelle indique les procédures physiquement utiles. Il est fait référence à *P. W. Bridgman, The Logic of Modern Physics*, New York, 1927-1 ; 1960-2.

Transférable aux sciences gamma : une étude de la tristesse, par exemple, établit d’abord les “critères”, c’est-à-dire les caractéristiques physiques de la tristesse, afin de parvenir à une définition opérationnelle utilisable par les médecins ou les psychothérapeutes.

46.

Définition partielle et totale. Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 498s. (*Définition de mots et définition de choses*). L' auteur distingue la définition nominale et la définition réelle... Ces termes sont fortement trompeurs et sont remplacés.

Définition partielle (nominal def.). Il suffit de connaître au moins une caractéristique essentielle ("idion", propriété toujours présente) de quelque chose pour en donner une définition évidemment partielle et en ce sens provisoire.

Mod. appl. - On sait depuis longtemps que l'or est jaune, qu'il résiste à l'air et à l'eau, qu'il est le plus malléable de tous les métaux (on peut en faire une lame de 1/10 000e de mm). Cette définition est suffisante pour les orfèvres, par exemple.

2.-- Définition globale (déf. réelle). Connaître toutes les caractéristiques d'une chose permet d'en donner une définition globale.

Modèle appliqué. Depuis la physique plus récente, nous savons par exemple que l'or (Au de l'aurum) a le numéro atomique 79,--que sa masse atomique est de 196,97 et que sa température de fusion est de 1 064° C. En d'autres termes, la physique se rapproche de plus en plus de la définition "réelle" (commerciale).

Travail scientifique. Lahr : "La recherche scientifique commence par une définition 'nominale' (mot, se satisfaisant d'un 'nom'). L'objectif est le vrai.

À propos : dans le langage platonique, on commence par un lemme (une indication provisoire de l'essence ou de l'idée).

Différences d'opinion. Lahr en cite deux, des avis.

1.- Certains logiciens réduisent le nominal (partiel) à la définition réelle : "On ne peut pas présenter le nominal sans présenter le réel". - Ce à quoi Lahr répond : "On peut définir une chose de façon claire (*c'est-à-dire* partiellement) sans en connaître la nature entière (*c'est-à-dire* toutes ses caractéristiques)".

2.- Certains logiciens réduisent la définition réelle à la définition nominale.

Ainsi John Stuart Mill (1806/1873 ; *Système de logique* (1843)) -- Toute définition réelle ou commerciale n'est rien d'autre qu'une simple définition nominale ! Cela revient à dire que l'on ne peut jamais connaître tous les éléments essentiels d'une chose.

Note -- Ceci reflète les discussions entre les réalistes conceptuels et les nominalistes conceptuels. -- Avec O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 366, nous soutenons que très souvent "l'être" (tous les savoirs) est un "x", un inconnu, une "qualitas occulta" mais comme un lemme.

47.

Définition du singulier.

Un concept singulier (singulier, individuel) fait référence à un seul spécimen comme taille. Comment définir une telle chose ?

Bibliographie : H. Pinard de Boullaye, *L'étude comparée des religions, II (Ses méthodes)*, Paris, 1929-3, 509/554 (*La démonstration par convergence d'indices probables*).

Méthode cumulative.

On se retrouve coincé dans des caractéristiques lâches grâce à l'échantillonnage (induction). Par accumulation (méthode cumulative) de traits, on en arrive à définir avec certitude l'unique, le tout unique et seulement le tout unique de telle sorte qu'il ne puisse plus être confondu avec le reste (division) dans son unicité.

Distinction de l'individu humain.

Note : Il existe une méthode génétique (ADN) pour définir l'être biologique singulier. Les *Jésuites de Coimbra* (Portugal), dans leur *In universam dialecticam Aristotelis* (1606), ont composé un distich (vers de deux lignes) sur le sujet.

“Forma (kentrek général),-- figura (vue), locus (lieu), stirps (descendant), nomen (nom), patria (patrie), tempus (temps), unum (l'unique) perpetua lege reddere solent”.

Application.

Femme (forma), petite (stature), Anvers (lieu), de famille engendrée (descendance), Roxanne (nom), Belgique (patrie), date (heure) de naissance, -- décrire l'un - unum -. Cette énumération, accumulation de caractéristiques, rend impossible à long terme la confusion avec le reste. Et ainsi l'un définit l'autre.

La grande tradition.

Depuis la Grèce antique, il existe une tendance à privilégier le non-singulier. “Omne individuum ineffabile” (Ce qui est singulier est imprononçable dans des définitions courtes et abstraites).

Résultat : “Non datur scientia de individua” (Il n'y a pas de science sur le singulier) ! Ainsi, la science ne concernerait que les données non singulières.

Les jésuites de Coimbra - les conimbricenses - rompaient déjà dans une certaine mesure avec cette position. Les romantiques ont même souligné, contre la pensée abstraite-rationnelle, le caractère unique d'un paysage, d'un individu ou d'une culture, dont ils ont fortement souligné la différence. Ils ont fait le jeu des sciences idiographiques (comme l'histoire et la géographie).

48.

Définition du processus (définition praxéologique).

Un processus (en grec ancien “kinèsis”, lat. : motus, littéralement : changement) est un événement cohérent qui constitue un système dynamique - la “praxis”, l’action (par opposition au “pathos”, l’inactivité), est au cœur de ce qui suit.

Une définition praxéologique prouve à nouveau qu’une définition contenant toutes les caractéristiques essentielles - qui est nécessaire dans la pratique - doit être exprimée non seulement dans un texte court (terme) mais aussi dans un texte long (terme). Sinon, on reste bloqué dans une vague indication.

Définition industrielle. Ch. Lahr, *Logique*, 497 (*Définition industrielle*), nous donne un exemple de définition praxéologique : le papier est fabriqué selon un processus de production strictement défini au préalable.-- Toute définition praxéologique comporte deux aspects.

1. -- Substructure (infrastructure).

Nos actions - par exemple la transformation de marchandises - ne se déroulent pas dans le vide, mais se situent dans la matière, par exemple : la production de papier présuppose

- a. les matériaux et
- b. les instruments (bois, autrefois au moins chlore, etc. ; le pilon, etc.).

A propos : l’enseignement présuppose aussi toute une infrastructure (bâtiment scolaire, classe, bancs, pupitres, livres, notes sur papier, etc.)

2. -- Superstructure (suprastructure).

La tâche requise est, par exemple, de fabriquer du papier. La solution consiste en une série d’actions programmées logiquement, c’est-à-dire un algorithme.

Note -- Vers 825, à Bagdad, le mathématicien islamique Al Chwarizmi a écrit un ouvrage sur les règles de l’arithmétique en Inde. Au XIIe siècle, cet ouvrage a été traduit en latin : *Algorismi de numero Indorum*,-- De la main d’Al Chwarizmi (un ouvrage) sur le nombre chez les Indiens.-- Le terme “algorisme” ou “algorithme” date de cet ouvrage du milieu du siècle.

Système dynamique.

Un algorithme, hors du domaine mathématique, est :

- a. une situation de départ (la matière première à partir de laquelle le papier est fabriqué).
- b. les situations intermédiaires (une série d’opérations) ;
- c. une situation finale (ici : du papier utilisable).

La description algorithmique du processus présente toutes les caractéristiques de la définition : le processus, entièrement (en détail) le processus, seulement entièrement le processus, c’est-à-dire le déroulement de toutes les actions.

49.

Définitions algorithmiques.

1.-- Définition de la cuisine.

Bibliographie : *Da Mathilde, 325 recettes de cuisine créole*, Paris, 1975, 215s. (*Riz doux au lait de Cocco*). -- D'innombrables personnes dans la cuisine font leur travail de manière algorithmique. Voici un exemple.

a. -- Infrastructure.

Ustensiles de cuisine. Ingrédients : une noix de coco bien mûre, une poignée de riz lavé par personne, une cuillère à soupe de sucre glace par personne, un peu de cannelle, un peu de muscade, le jus d'un citron vert.

b.--- Algorithme.

1. Retirez l'écorce de la noix de coco. Percez l'écrou avec un clou que vous enfoncez dans les trous de la tête. Récupérez le jus dans un bol.

2. Cassez la noix avec une hache. Aérez les morceaux de manière à enlever l'épiderme brun. Grille. Résultat : une bouillie.

3. Versez la purée dans un bol. Versez dans le bol avec le jus de fruits.

Ajoutez un verre d'eau.

4. Versez cette purée plutôt fluide dans un morceau de gaze ou de tissu assez grand. Essorez sur un récipient. Résultat : une bouillie plutôt sèche.

5. Pendant ce temps, faites cuire doucement le riz sur le feu jusqu'à ce qu'il soit bien cuit.

6. Mélangez le riz et le lait de coco. Ajouter le sucre, la noix de muscade et la cannelle.

7. Laissez-le reposer et 8. Profitez-en !

Note. -- Da Mathilde classe le résultat avec les desserts.

2.-- Arithmétique principale et écrite.

Ainsi la multiplication 27×35 .-- L'infrastructure du calcul mental est minimale !
Opération initiale : par exemple 20×3 Opération intermédiaire : 7×35 . $700 + 245$.
Opération finale : 945.

Le calcul des écritures nécessite bien sûr une infrastructure minimale. L'ensemble des opérations comprend une configuration claire (placement des unités, des dizaines, des centaines comme vu en L.E. 25). -- L'ensemble des opérations, cependant, se fait après -- une sous forme d'algorithme.

Note.-- Dans la définition de la cuisine, il apparaît une fois de plus qu'une véritable définition ne nécessite pas un nom vague tel que "Riz mou au lait de coco" - un texte. Il s'agit également d'un système orienté vers un objectif : dès le départ, un objectif clair est visé. Et cela se présente sous la forme d'un acte initial, d'actes intermédiaires, d'un acte final,-- aucun d'entre eux ne peut manquer, sinon l'ensemble du résultat final ne sera pas atteint.

50.

Induction convergente.

Bibliographie : H. Pinard de la Boiullaye, *L'étude comparée, II (Ses Méthodes)*, 509/554 (*La démonstration par convergence d'indices*).

Cette forme d'induction est une recherche. Au lieu de répéter les échantillons testés (induction répétitive), on prélève des échantillons, de manière quasi aléatoire, (induction probante). Si seulement :

a. Convergent, pointant dans une seule direction, celle recherchée (en éliminant les échantillons déviants),

b. sont cumulatives, s'accroissent.

C'est ainsi que vous définissez ce que vous recherchez.

Indications. En latin, "indicia". Ils doivent être indépendants les uns des autres tout en étant cohérents. Car dans la mesure où ils sont d'accord, dans la même mesure ils fournissent des informations et deviennent des modèles de l'original, du recherché ou du "X".

Modèle applicable.

Quelqu'un arrive dans un grand village, où tout le monde parle d'une querelle de voisinage. Mais - et c'est là que la demande commence - l'un dit ceci, l'autre cela et un troisième autre chose... Tel est le fait. L'exigence : découvrir la vérité. Ce qui revient à une enquête, c'est-à-dire une série d'actions ayant une cohérence, visant un objectif. Ce qui, encore une fois, est un système dynamique. Mais cette fois, il s'agit d'une recherche : succès et échec, c'est-à-dire informations vraies et fausses.

Méthode platonicienne. Platon est déjà connu dans l'antiquité comme le fondateur de la méthode lemmatique-analytique.-- Ici : le lemme c'est-à-dire la version hypothétique provisoire, par exemple la première histoire.

L'analyse consiste à tester cette première histoire au moyen d'échantillons qui constituent l'ordre de l'enquête. Par exemple, on interroge toute une série de personnes du village. Jusqu'à ce que, à partir des échantillons, une version s'approchant de la vérité objective émerge progressivement.

Note : Cette induction de recherche est très appréciée des enfants : la chasse au trésor a exactement la même structure.

Théories.

a. Il s'agit d'échantillons, donc d'induction.

b. Mais des échantillons à tâtons. C'est certain.

I.. Newton (1642/1727) définit cette méthode à l'aide d'un modèle : de même qu'un polygone régulier, en multipliant ses côtés à l'infini, a pour limite le cercle et s'en approche, de même la preuve de convergence. Ce n'est qu'une équation. Plus : un sondage est erratique là où le modèle de Newton est une multiplication non erratique des côtés.

51.

Définition judiciaire.

Bibliographie : W. Wagenaar, *Where logic fails and stories convince*, in : *Our Alma Mater* 45 (1991) : 3 (Aug.), 258 / 278.

L' auteur mentionne un cas aux Pays-Bas... Le "véritable événement", le "X", est ce que les enquêteurs, les juges, etc. définissent sous la forme d'une enquête.

1. Histoire 1. Mme A., qui vit avec son "petit ami" depuis l'âge de 21 ans, soutient qu'elle a été "agressée par son père il y a six ans". Le terme "agression sexuelle" est un terme juridique, une définition.

2.1. Histoire 2. Le père a avoué qu'il s'est retrouvé une fois seul dans la maison avec sa fille de 15 ans, mais qu'il leur a seulement donné "une bonne raclée". -- Le terme "battre" est une définition juridique.

2.2. Histoire 3. Le médecin désigné dit avoir examiné sa virginité et constaté son absence.-- L'expression "n'est plus vierge" est, compte tenu du contexte juridique, une définition juridique.

La clarté.

Un même événement (inconnu). Au moins deux interprétations ou représentations. C'est-à-dire trois textes - des termes sous forme d'histoires. Les juges ne sont pas des témoins oculaires. Ils ne se basent donc que sur les versions des personnes impliquées. Parmi lesquels il y en a qui sont apparemment biaisés.

Note. -- De telles situations sont anciennes. *Hérodote d'Halikarnaasos* (-484/ -425 ; "le père de la géographie et de l'ethnologie" (W. Jaeger)), connu pour ses *Historiai* (enquêtes), distinguait clairement - également pour lui-même en tant que chercheur - l'opsis : l'observation directe, et l'historia : l'observation indirecte (par induction tactile).

Logique.

1. Les histoires sont des textes qui définissent.
2. Ces histoires sont des prépositions.
 - a. Si l'histoire 1 est vraie, alors le père est nécessairement coupable.
 - b.1. Si l'histoire 2 est vraie, alors le père est nécessairement innocent.
 - b.2. Si l'histoire 3 est vraie, alors le père n'est pas nécessairement coupable.

En d'autres termes, on dispose des trois modalités logiques qui seront discutées plus tard : nécessaire/non nécessaire (possible)/non nécessaire (impossible).

Wagenaar pense que les histoires juridiques ne représentent pas la logique. Mais c'est manifestement faux de notre point de vue. Wagenaar a une définition totalement fautive de la logique dans son esprit. "Où les histoires convainquent logiquement".

52.

Définition du terme “culture”.

Nous avons commencé ce cours avec le système “affectation (donné + demandé / solution)”.

1. Les mathématiciens qui travaillent sur des problèmes sont très familiers avec ce schéma.

2. Le concept hégélien de “réalité” signifie “ce qu’une tâche résout”, et dans cette optique, considérons le concept de “culture” !

Élargissement.

Avec la définition de la “réalité” par Hegel, c’est-à-dire la capacité à faire face à sa tâche, l’élargissement de ce que les mathématiciens pratiquaient depuis longtemps a eu lieu. La culture est la résolution de problèmes. Elle l’est :

- a. résumer ce qui est donné et ce qui est demandé (la tâche) et
- b. en répondant aux exigences de la demande.

Qu’il s’agisse d’une conduite d’eau à réparer ou d’une tâche informatique : ceux qui résolvent les problèmes montrent qu’ils sont réels, c’est-à-dire capables.

Avantages de cette définition.

1.1. Il rend justice aux cultures primitives. Après tout, les primitifs étaient autrefois rejetés par les modernes comme des “sauvages”, puis comme des “gens de la nature”. Grâce à la recherche ethnographique, exempte d’ethnocentrismes, il s’avère que les primitifs résolvent aussi les problèmes, parfois mieux que les modernes.

1.2. Mais cette définition situe aussi les données culturelles les plus avancées - modernes et post-modernes.

2. Elle intègre les couches populaires et élitaires de l’humanité dans un concept global de “culture”.

On connaît le concept transcendantal d’“existence” (qui reflète un aspect de tout ce qui est), à savoir l’existence réelle sans plus, inhérente à tout ce qui n’est pas. Depuis S. Kierkegaard (1813/1855), le père de la philosophie existentielle, un concept d’“existence” ou, mieux encore, parce qu’il accentue l’actif, d’“existant” a circulé, qui signifie “exister effectivement en tant qu’être humain dans le monde”. Dieu, la plante et l’animal existent effectivement en tant qu’êtres-sans-autres, mais ils n’existent pas au sens kierkegaardien.

Eh bien, exister peut être défini comme “être jeté dans le monde - avec ses situations - avec la tâche d’être capable de faire face au monde grâce à une conception, c’est-à-dire des actes de libre choix”. C’est là que réside le concept hégélien d’“être réel” en tant qu’être humain dans ce monde. C’est là que se trouvent la saisie donnée et exigée et la solution - en principe du moins - de pouvoir faire face. L’homme en tant qu’être existant est créateur de culture.

53.

Définition de la beauté et de l'œuvre d'art.



Bibliographie : Brigitte Helmer, *Nach der Brillo Box* (Arthur C. Dantos *Philosophie zeitgenössischer Kunst*), in : *Neue Zürcher Zeitung* 10/11.05. 1997, 67.

L'auteur discute A.C.Danto, *After the End of Art (Contemporary Art and the Pale of History)*, Princeton Univ. Press, 1997.

Hegel, en son temps, a parlé de la fin de l'art. Danto pense que cela s'est réellement produit en 1964 : depuis les Readymades d'Andy Warhol (1929/1987 ; peintre et cinéaste ; représentant du pop art). Warhol avait en tête la critique culturelle en tant que figure de la contre-culture.

Tel est le cas. La question est la suivante : comment définir la beauté et l'œuvre d'art après les "œuvres" apparemment sans beauté et sans art de Warhol ?

Esthétique traditionnelle,

c'est-à-dire la théorie du beau et de l'œuvre d'art, mettait l'accent sur les propriétés objectives d'une chose dans la mesure où elle est belle et/ou œuvre d'art.

Le point de vue de Danto.

Qu'est-ce qui distingue la boîte Brillo (voir photo) - dans ses qualités expérientielles - telle qu'elle a été "esthétisée" par Warhol, du produit de vente qu'elle était avant que Warhol ne l'esthétise ? Certainement pas en termes de qualités objectives, car le produit artistique n'a pas modifié le produit de vente dans les magasins. Alors quoi ?

Danto.

Les œuvres d'art se distinguent des autres œuvres d'art en raison d'un contexte culturel. L'œuvre objective a des qualités indéniables, mais soudain, dans le contexte de la contre-culture - fondée par les Beatniks (1950+) et les hippies, les zippies, etc. (1962+) avec leurs critiques sociales de toutes sortes - un objet ordinaire comme la boîte Brillo acquiert une valeur "esthétique".

En effet, si, avec les Grecs anciens, tout ce qui est beau peut être défini comme provoquant l'émerveillement, cela n'est pas sans contexte culturel.

54.

Un texte comme définition.

Définir, c'est identifier, c'est-à-dire refléter l'identité de quelque chose.

Bibliographie : H. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, 239.-- Il y est mentionné que les élèves écoutaient d'abord une histoire (Gr. : muthos, evangelia ; Lat. : narratio). Puis ils en ont fait un rapport.

Un tel rapport a été trouvé sur un papyrus. GV : l'élève réécrit, en utilisant ses propres mots autant que possible, mais en restant fidèle à la réalité. Ce que l'on peut appeler la "paraphrasie".

1.- *Le texte .*

"Un garçon qui avait tué son père et craignait les lois sur le parricide s'est enfui dans le désert. Alors qu'il traversait la chaîne de montagnes, un lion le poursuivait. Avec le lion sur ses talons, il a grimpé à un arbre. Il vit alors un serpent ("dragon") se précipiter vers son arbre, peut-être pour y grimper aussi (...). Alors qu'il fuyait le serpent, il a fait une chute.

Le malin n'échappe pas à une divinité : "La divinité soumettra le malin au jugement.

Note : Les mots indiqués entre guillemets sont des mots cités de mémoire.

2.-- *La structure.*

Le texte est un terme, c'est-à-dire un concept articulé.

a. *Contenu conceptuel.*

Cela s'exprime dans ce que la littérature traditionnelle appelle la leçon de morale. Ici : la divinité soumettra le malin à un jugement (*notecit.*). Plus court : "Le jugement divin qui afflige un malfaiteur". Notez la formulation universelle.

b. *Etendu conceptuel.*

De toute l'étendue de la leçon ou de la thèse morale, c'est-à-dire de tous les cas de jugement divin, le récit ne retient qu'un seul échantillon... On voit que la méthode inductive est ici à l'œuvre.

Contenu / etnedu.

Sans l'échantillon, le contenu (ici la proposition), l'échantillon est vide. Sans la leçon morale, le contenu (ici la proposition), l'échantillon est aveugle. Le champ d'application doit être représenté par au moins un échantillon pour que le sens universel abstrait, la leçon morale, ne reste pas "abstrait". "Grau ist jede Theorie Grün des Lebens gold'ner Baum" disait Goethe (L'incolore est tout contenu de sens universel. En revanche, chaque échantillon concret de la portée du concept est coloré).

55.

Les termes comme les thèmes.

Bibliographie : O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 10/12.- Les scolastiques (800/1450) distinguaient plus d'une forme de terme.

1... *Un mot.*

Unum vocabulum"... Une telle tâche semble "simple" car elle se limite à un seul mot. Par exemple, "la fille" ou "le travail".

Dans un tel original (sujet), il n'y a pas de réserve ("modalité"). D'un point de vue purement logique, un tel thème englobe le tout (toute la fille, tout le travail), toutes les copies (toutes les filles, tout le travail), le tout de toutes les copies (la cohérence englobant toutes les filles, tout le travail). Ce qu'un texte encyclopédique produirait comme essai.

En fait, le thème n'est pas "épuisé" (élaboré de manière exhaustive) de cette façon, mais reste dans son essence : "La fille en tant que fille" ; "Le travail en tant que travail".

2.-- *Un travail.*

Par exemple, "La fille et le garçon" ou "Travail et économie".

Une mise en garde est introduite ici : non pas la fille en tant que fille mais la fille dans sa relation avec le garçon ou le travail dans sa relation avec l'économie.

3.-- *Un jugement.*

"Propositio aliqua". -- Par exemple, "Les jeunes filles ont invariablement des problèmes qui leur sont propres" ou "Le travail peut être un plaisir mais est généralement un fardeau". -- Ici la réserve est encore plus forte : pas les relations sans plus, mais précisément une relation exprimée dans la phrase.

4.-- *Un texte entier.*

Willmann ne mentionne pas ce type de thème. Peut-être les scolastiques ont-ils réduit un sujet aussi massif (l'original) à un ensemble de jugements ayant une cohérence (un système de jugements). La cohérence vient alors d'un seul terme principal.

Pour cela, nous renvoyons au chapitre précédent, où l'on demandait une ancienne petite rédaction - même alors sous forme de paraphrase, c'est-à-dire une réécriture fidèle avec ses propres mots, réduite à dix lignes -. Il s'agit d'une forme minimale de rédaction, bien sûr.

Contenu / étendu

Dans un essai - par exemple un traité - la première chose à discuter est le contenu du concept (une définition brève, si nécessaire, élaborée) avec au moins un échantillon de la portée du concept (pour le rendre concret). C'est la règle de base de la textologie.

56.

La chreia antique (liste des catégories).

Bibliographie : H.I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, 241, dit que la chreia -- littéralement : l'utilité -- avec ses lieux communs, c'est-à-dire les points de vue à partir desquels on aborde une compréhension collective, constituait "une petite page" de l'enseignement secondaire antique.

D'ailleurs, les "loci communes" sont des lieux communs, des aspects d'un être donné. Ils constituent l'idion, l'essence, d'une réalité. D'où le fait qu'ils reviennent sans cesse en relation avec un fait donné. Cela prouve leur caractère général.

Note - Une certaine mentalité péjore tout lieu commun au nom de l'originalité. Ce qui, bien sûr, est indéfendable en tant qu'affirmation générale : même l'être humain le plus original ne présente qu'une version originale des platitudes communes à tous les êtres humains.

Ambiguïté.

Les nombreuses perspectives de la chreia (ou chrie) révèlent le souci des enseignants de l'Antiquité de faire comprendre aux élèves l'ambiguïté de toute chose. Cela permet d'éviter les lacunes et l'unilatéralité.

Note : On peut comparer le chrie aux catégories d'Aristote : il représente les catégories - disons - éducatives.

La chreia comme définition.

Nul autre que *J.Fr. Marmontel* (1723/1799 ; *Eléments de littérature* (1787)) dit que la chreia est une définition. Il est clair que Marmontel s'écarte ici d'une certaine tradition qui limite le terme "définition" à une phrase - ce que nous appelons la définition concise - et défend le terme comme un texte qui constitue la définition élaborée. Au moins d'un thème collectif.

La structure.

Il existe deux formules mnémotechniques datant des temps anciens.

1. - introduction... centre... Quis ? (Qui ?). Quid ? (Quoi ?). Cur ? (Par quoi ? Pourquoi ?). Contra (Contre-modèle). Simile (modèle). Paradigmes (exemples). Testes (témoignages). - **Conclusion.** - **2.** Dérivé d'Afthonios d'Antiocheia (270/ ...).

Introduction.-- centre.-- Paraphrase (Qui ? Quoi ?). A causa (Explication : pourquoi ?). A contrario (Contre-modèle). Un simili (Modèle). Ab exemplo (Exemple). Testes (Arguments d'autorité). ***Remarques finales*** (A brevi epilogo, un bref épilogue).

La séquence ne doit pas nécessairement être réalisée mécaniquement, bien sûr. Il s'agit d'une démarche heuristique (mettre son esprit au service de l'invention).

57.

Un modèle applicatif.

Il s'agit d'un échantillon de toute l'étendue de la chreia.

1. *Quoi ?*

Le thème actuel : "Les racines de l'éducation sont amères mais les fruits ont un goût sucré". C'est une citation d'Isokrates.

Note - Le "Quoi ?" peut aussi être un acte, un événement.

Note -- Le thème inclut un trope : "racine/cause = fruit/effet". Traduit, le processus d'éducation est difficile ; le résultat est une joie.

2. *Qui ?*

Isokrates d'Athènes (-436/-338) était un rhéteur (professeur de rhétorique) et un logographe (éditeur) très célèbre. Lorsqu'il a vu que les Grecs ne parvenaient pas à trouver une unité politique globale, il s'est laissé mourir de faim pour démontrer son idéal politique.

3. *Modèle / contre-modèle.*

Tout comme une plante, si elle est soignée, prospère, il en va de même pour la personne dont l'éducation a été négligée. Comme la plante, une fois négligée, donne moins de rendement, il en va de même pour celui dont l'éducation a été négligée.

4. *Exemples.*

Par exemple, Démosthène d'Athènes (-384/-322) : bien que sa voix fût faible de nature, grâce à une pratique rigoureuse, il a pu se produire brillamment comme grand orateur dans l'agora, l'assemblée publique, pendant de nombreuses années.

5. *Arguments d'autorité.*

C'est ce que les anciens appellent des "témoignages". Ici, on peut citer des personnes qui peuvent "s'exprimer" sur la question de "l'éducation difficile et de l'éducation agréable", car il s'agit là, en termes nus et non métaphoriques, de la véritable question. - Les sondages d'opinion contemporains, par exemple, sont de mise ici.

6. *De quoi ? Pourquoi ?*

Note - Beaucoup de gens confondent les termes néerlandais "pourquoi" et "pourquoi". La réponse au "pourquoi" est un processus causal qui se déroule objectivement. Si besoin est, le motif inconscient peut être compté parmi les causes, car le libre arbitre n'y joue pratiquement aucun rôle. La réponse à la question "Pourquoi ?" est une phrase de raisonnement, car le terme pose une question sur le motif (conscient).

On peut citer ici Isokrates lui-même. Il était d'un tempérament très timide et avait une voix faible. Il ne pouvait donc pas devenir un orateur (il n'y avait pas d'orateurs à l'époque). Il devait rester en dehors de la politique. Néanmoins, il est devenu très influent grâce à ses efforts "aigres". Il savait donc de quoi il parlait lorsqu'il évoquait les "racines amères" de l'éducation et "ses fruits sucrés".

58.

La logique du jugement.

Aristote : “Juger quelque chose”, c’est juger : “Katègorein ti tinos”. Comme titre de son ouvrage sur le jugement, il prend “Peri hermeneias” (Lat. : De interpretatione). Cela signifie qu’il comprend le jugement comme l’indication - l’interprétation - du sujet par le biais du dire.

En effet, juger, c’est identifier au sujet le dire **a.** tout entier, **b.** partiellement ou **c.** pas du tout (cf. logique identitaire).

Le terme.

De même que le concept est exprimé dans un terme approprié, de même le jugement est exprimé dans un terme approprié, c’est-à-dire la phrase ou la proposition (statement). En effet, on peut définir un jugement par le biais de

- a.** le sujet (qui est original, c’est-à-dire demandeur d’informations), le sujet jugeant),
- b.** dire (qui est modèle, c’est-à-dire informatif), le prédicat du jugement,
- c.** les modalités, dont nous parlerons plus tard.

Note - “Il fait froid”. -- Le terme “il” est un sujet convenu qui se réfère sémantiquement, par exemple, à “la météo” ou même “la météo telle que nous la percevons”. Car le froid est une sensation, exprimant l’impression subjective de quelque chose d’objectif (le temps objectif).

Jugements stylistiques.

Bibliographie : K. Krüger, *Deutsche Literaturkunde*, Danzig, 1910, 116 (Figures).

Considérons un modèle applicatif. Prenez l’exclamation : “Quelle impressionnante forêt tropicale”. Pour commencer, le terme “est” est caché, non dit. C’est une déclaration émotionnelle.

1. Bien qu’il s’agisse d’un jugement de détermination qui indique un fait objectif, à savoir la forêt tropicale avec son aura ou son rayonnement.

2. Mais l’observation se confond avec un frisson de nature esthétique, rappelant “le sublime” ou “le grand”.

Structure d’observation. -- Il s’agit de la forêt tropicale. Mais de telle sorte que la rencontre avec ce fait “objectif”, indiqué dans le sujet, entraîne une perception subjective. Le sujet est parlé en termes mi-objectifs mi-subjectifs (modèle) ; aussi subjective soit-elle, la phrase fournit des informations sur le sujet.

Note.- Déjà Platon d’Athènes parlait de logos, jugement, dans lequel il distinguait onoma, lat. : nomen, partie substantive, et rhema, lat. : verbum, partie verbale. On dit maintenant : composante nominale et composante verbale (W. Chomsky).

59.

Quantité/qualité du jugement.

1.-- Quantité.

La portée du sujet décide de la portée distributive ou collective.-- Par exemple, un seul oiseau a été observé dans la forêt (singulier) - Certains / tous les oiseaux ont été observés dans la forêt (privé / universel).

Collectif : Une seule plume de l'oiseau a été observée -- L'oiseau a été observé partiellement / complètement- (sing., part., total).

Note : Les concepts transcendants (être, vérité, bonté) peuvent aussi être sujets à leur manière : "L'être est sujet à l'entendement".

2.- Qualité .

L'identité de la relation "sujet/phrase" détermine la qualité. Le dicton peut être modèle, modèle intermédiaire et contre-modèle du sujet car il est totalement, partiellement ou non identifiable au sujet.

Affirmatif. -- "Ce mur est blanc". - Affirmation/refus avec réserve.-- "Ce mur est blanc".-- Refus.-- "Ce mur n'est pas blanc". En d'autres termes : modèle / modèle intermédiaire / contre-modèle.

Note : "Ce mur est blanc et non blanc". -- Note : " blanc et pas blanc " n'est pas une incohérence (contradiction, contradiction) ici mais une figure de style.

Par exemple, deux peintres en bâtiment se tiennent devant un mur à peindre. Ils l'examinent attentivement. Comme le mur a été peint en blanc il y a des années, il est patiné (couche visible de vieillissement sur une surface). Leur verdict : "Ce mur est blanc et pas blanc". Il s'agit d'un jugement affirmatif/négatif, c'est-à-dire restrictif. En tant que procédé stylistique, cela revient à dire "Ce mur (si le blanc impur peut encore être appelé 'blanc'), blanc et (si l'on s'en tient au blanc pur) pas blanc". Ou : blanc avec réserve ou restriction. Modèle intermédiaire, rappelant le modèle mais aussi le contre-modèle.

Un jugement équilibré.

"Le christianisme est dans un certain sens (définition) un humanisme et dans un certain sens (définition) pas un humanisme". -- Encore une fois : modèle intermédiaire selon la définition que l'on donne à l'"humanisme".

Si l'on définit l'"humanisme" comme, par exemple, "la tendance qui place l'être humain au centre mais n'exclut pas la religion", alors le christianisme est un humanisme. Cependant, si l'"humanisme" n'est pas inclusif (y compris) exclusif (y compris la religion), alors le christianisme n'est pas un humanisme. On voit que les concepts définis sont déterminants !

60.

Sujet / prédicat / dispositions (modalités).

Une proposition, c'est-à-dire un terme de jugement, comprend, grammaticalement, un terme dont l'inflexion (flexion) dépend du verbe (sujet) et un terme qui est un verbe (prédicat). Les autres éléments, qu'ils appartiennent au sujet ou au verbe, sont appelés des clauses. Ces modalités influencent le jugement lui-même, de manière approfondie ou non.

Appl. Modèle. 1. Les clauses attributives, par exemple "se tient à côté" d'une phrase non verbale : "Lui, le coureur de jupons, les avait déjà remarqués" (dans lequel "le coureur de jupons", en tant que nom, se tient à côté de "lui" et est appelé "apposition" ou "ajustement"). Il est clair que cette apposition contient la raison du verbe.

2. La clause adverbiale "se tient à côté" d'un verbe : "Soudain, elle apparut" ("soudain" est un adverbe).

Modalités de la réalité.

Bibliographie : G. Overdiep, *Grammaire néerlandaise moderne*, Zwolle, 1928, 13/15.-- Ces modalités sont également appelées "modalités logiques". Voici la liste.

A.-- Interrogativus. "Une fille apparaît-elle sur la plage ?" : Cette nuance laisse ouvertes toutes les autres modalités. C'est fondamental.

B.1.- "Une fille apparaît (réellement) sur la plage.

B.2 - Concessivus. - "Néanmoins (nonobstant) une fille apparaît ... Les deux sont factuels.

Note.- Necessarius.-- Il est nécessaire qu'une fille...

B2. -- Potentialis. -- "Peut-être (peut-être) qu'une fille apparaîtra"

B.2. - Dubitativus. - "Une fille apparaîtrait-elle sur la plage ?"

B.3.-- Conditionalis:-:- "Dans ce cas, une fille apparaît"

Ces trois modalités sont des indicatifs de possibilité (simple possibilité, possibilité douteuse, possibilité conditionnelle).

C.-- Irréaliste. -- "Aucune fille n'apparaît sur la plage~"-- C'est une modalité qui nie les faits.

Note - Overdiep oublie une modalité supplémentaire qui renforce le désaveu, c'est-à-dire "Il est impossible (impensable) qu'une fille apparaisse sur la plage". C'est l'"impossibilis".

Note - Les formules mathématiques sont des assertions, des jugements, mais exprimés dans un langage approprié. Par exemple, la formule d'Einstein : "E = mc²". L'énergie, E, est égale à la masse, m, multipliée par la vitesse de la lumière, c, au carré (c²). On peut se référer sans risque à "c²" comme à une modalité qui "se tient par" m (masse), une modalité multiplicative.

61.

Les modalités en logique.

Bibliographie : G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logiker auf die Logik und ihre Geschichtsschreibung*, Stuttgart, 1962, 61/64, où il est dit que la logique, à proprement parler, ne connaît que le différentiel suivant : nécessaire - non nécessaire (possible) - nécessairement non. Ce dernier terme signifie “impossible”.

1.-- Dans le cadre du concept.

“Un mal nécessaire”. “Un bien possible”. “Une chose impossible”. -- Ce sont des termes qui désignent des concepts. On ne se perd pas dans les nombreux mots qui composent un terme, c’est-à-dire un concept.

2. -- Dans le cadre du jugement.

Nous avons déjà vu cela, avec toutes ses variantes, dans le chapitre précédent, dans lequel nous avons complété la liste d’Overdiep avec les nécessaires et les impossibles. Mais regarde.

“A est (nécessairement) A”. L’axiome d’identité traite de l’identité totale.

“A et B ne sont pas nécessairement identiques”. -- Nous parlons ici d’identité partielle (= analogie).

“A et non-A sont nécessairement non-identiques”. C’est le principe d’inconsistance, qui implique une exclusion mutuelle radicale tout comme l’axiome d’identité implique une inclusion radicale.

3.-- Dans le cadre du raisonnement.

Selon I.M. Bochenski, *Philosophical methods in modern science*, Utr./Antw., 1961, 93, il existe deux formes (‘modalités’) fondamentales de raisonnement. Dans la formulation de W. St. Jevons (1835/1862) et de J. Lukesiewicz (1878/1956), elles se lisent comme suit.

Déduction.

Si A, alors B. Eh bien, A. Donc nécessairement B.

Si A est la raison nécessaire et suffisante de B, et que A est là (donné), alors B est nécessairement là.

Réduction.

Si A, alors B. Donc A.

Ici, la dérivation n’est qu’une hypothèse. Ce n’est rien de plus que cela, et ce n’est donc pas nécessaire.

Note - Le terme “modalité” signifie généralement “restriction” ou “réserve” (comme dans la restriction mentale d’un menteur ou dans les textes juridiques (par exemple, les contrats)).

Dans la phénoménologie de “l’esprit absolu” de Hegel (essence de tout ce qui est), la modalité signifie “une manifestation (culturelle) historique, ou “forme”, de l’esprit absolu”.

62.

Un texte peut être profondément influencé par un contexte.

Nous venons de le voir dans le chapitre précédent : la “ modalité “ est tantôt une restriction (psychologique), tantôt un accessoire (condition) (juridique) ou, dans le cas de Hegel, une manifestation de l’esprit absolu qui, selon lui, constitue l’idée de la totalité de la réalité. Ce que le contexte peut faire ! Voilà pour les termes.

Un jugement également. Une proposition peut apparaître comme un système fermé, comparant un sujet (original) à un dire (modèle). Et seulement cela semble. Et pourtant : nous vérifions cela.

1. -- *“Hilde court”* Cela peut signifier que Hilde est une coureuse professionnelle ou secondaire, soit comme activité de loisir. Alors ça veut dire “Hilde est une coureuse”.

Remarque : elle appartient alors à la collection des coureurs en tant que coureur (copie).

2. -- *“Hilde court”* Cependant, cela peut également signifier que Hilde est en train de courir (aspect duratif du verbe marcher). Alors cela signifie : “Hilde court (maintenant)”.

Note.-- On regarde alors Hilde comme quelqu’un (= un système) qui, en plus de nombreuses activités, pratique aussi la course à pied, oui, qu’elle pratique maintenant. La phrase signifie alors un aspect (une partie) du complexe (système) que Hilde constitue, de manière systémique.

Note - Veuillez pardonner cette analyse “savante” d’un simple fait quotidien. Mais nous sommes ici dans la logique ! Dans la logique de la vie quotidienne.

Conclusion. Sans le contexte, le sens correct de la phrase en question reste indécidable, car elle peut être interprétée de plus d’une façon. En d’autres termes : le contexte dépeint, -- pénètre profondément, dans le texte ! Il ne s’agit pas d’un système fermé de mots ou d’un terme, mais d’un système quasi-fermé.

Les non-dits. Depuis quelques années, notamment dans les cercles de réflexion français, on parle de “ce qui n’est pas dit” - le non-dit. Apparemment absent, ce qui n’est pas dit est pourtant présent.

Note.-- Par ailleurs, le terme “plus grand que” n’est pas seulement mathématique mais aussi, par exemple, psychologique (“une autorité supérieure à celle d’un autre constituant”). Le contexte montre clairement si “plus grand que” est mathématique ou non, par exemple “3 plus grand que 2”. Contextuellement décidable. Textuellement indécidable car ambiguë selon le contexte.

63.

Thèmes : un matériau et de nombreux objets formels.

Un thème, un sujet, est un être qui nécessite des modèles (informations) comme un original. Le Moyen Âge faisait une distinction entre (un) objet matériel et (plusieurs) objets formels dans un thème.

1. - *L'objet matériel.*

C'est le thème en tant que donnée ou fait non spécifié, "brutal". -- Pour concrétiser, nous prenons comme thème "le meurtre d'une jeune fille". C'est un fait avant que l'on y prête attention. Matérielle" signifie ici "totalement identifié à lui-même", c'est-à-dire le donné avec tous ses aspects et toutes ses relations... On voit qu'il s'agit avant tout d'un concept collectif.

2. -- *Les objets formels.*

L'être - l'objet matériel ou l'idée (en termes platoniciens) - peut être approché de plus d'une manière, c'est-à-dire de plus d'un point de vue, et ce par le biais de l'échantillonnage. Nous sommes donc confrontés à l'induction de la généralisation. Pensez aux catégories et aux chreia d'Aristote. Les objets formels sont des catégories mais d'une nature très flexible. -- Laissez-nous vérifier. En effet, la catégorie de base est l'objet matériel et les autres, subsidiaires, sont les objets formels.

a.-- *L'objet formel de la police.*

Ce qui intéresse la police, dans le donné, est tout ce qui est d'intérêt judiciaire. A partir de là, "les constatations nécessaires". C'est le premier échantillon de l'ensemble.

b.-- *Le point de vue du médecin.*

Lors de l'examen du cadavre, l'officier de justice a son intérêt dans le fait : c'est un deuxième échantillon dans le même ensemble.

c. -- *Le point de vue du journaliste.*

En tant que communicant employé par un magazine, celui-ci prête attention à quelque chose de différent des deux précédents intéressés : quelles sont les nouvelles présentes dans la jeune fille assassinée. C'est son échantillon dans le même ensemble.

d.-- *L'objet formel d'un passant.*

Celui-ci prête attention à ce que son œil - à travers les mailles du cordon policier - peut capter concernant les détails qui l'intéressent en tant qu'homme de la rue : encore un échantillon dans le même ensemble.

Conclusion.

Le "forma" ou "concept" qui constitue l'objet formel dans un donné est un multiple. Cela nous rend attentifs, une fois de plus, à la multiplicité de ceux qui font l'objet de dires dans les jugements. Cela en dit long sur les jugements sans plus.

64.

Méthode comparative (comparatif).

La commande - et juger, c'est commander - se fait sur la base de l'unité en quantité. Cette unité est double : similitude et cohérence. Ces liens sont découverts par la comparaison.

Veillez noter.

Dans l'usage courant, on confond souvent "comparer" et "égaler". Le langage logique, quant à lui, définit le terme "comparer" comme "examiner plus d'un élément de données pour en déterminer les liens" et les confronter les uns aux autres pour voir s'il y a identité totale, identité partielle ou pas d'identité du tout. La comparaison doit être comprise de manière identique.

1. -- *Comparaison interne et externe.*

Bibliographie : H. Pinard d.l. Boullaye, *Etude comparée des religions, II (Ses méthodes)*, Paris, 1929-3, 40/87 (*Méthode comparative*).

Un seul et même objet - par exemple une religion - peut être disséqué sur l'ensemble des relations (liens) soit à l'intérieur de cet objet, soit à l'extérieur de ce même objet. Ainsi, une religion que l'on a d'abord "comparée" (disséquée) intérieurement, en examinant ses aspects (catégories, parties) (structure interne), présente également des relations avec son environnement (la culture dans laquelle elle est enracinée, par exemple).

2. -- *Comparaison quantitative et qualitative.*

Bibliographie : H. Van Praag, *Meten en vergelijken*, Teleac/ De Haan, 1968, 24.-- La "mesure" est une comparaison de quantités car on compare la chose à mesurer (original) avec un modèle quantitatif, c'est-à-dire un modèle de mesure. Par exemple, le mètre est un modèle en fonction duquel on peut parler d'un original - la hauteur d'une église, par exemple. C'est un jugement.

Mais on peut - de manière très analogue - définir la "mesure" comme une comparaison de qualités. -- Par exemple, nous jugeons un objet touché comme un sujet en termes de "pas/un peu/plutôt/très froid". Ou bien, dans une discussion, nous disons "Nos points de vue ne sont "pas loin/ plutôt/ très loin" l'un de l'autre". Ici, nous comparons en mesures, mais en mesures qualitatives alors. Les mesures sont alors les termes d'un différentiel.

Note : Tout ceci est, en termes antiques, la stoïchiose, l'analyse des paramètres dans leurs relations. P. van Dorp, *Aristote sur deux fonctionnements de la mémoire (réminiscences platoniciennes)*, in : *Tijdschr. v. Filos.* 54 (1992) : 3 (Sept.), 457/491, distingue la "mémoire vague" de la mémoire ordonnée, où la "mémoire" est la capacité comparative.

65.

Le jugement est basé sur la comparaison.

Bibliographie : Ch. Lahr, Logique, 226s. (Le jugement et la comparaison).

1.-- Tous les logiciens sont d'avis qu'une partie de nos jugements est basée sur la comparaison, à savoir dans la mesure où la personne qui juge compare de manière réfléchie et consciente le sujet avec le dicton.

2.-- Tous les logiciens ne sont pas sont également d'accord pour dire que les jugements dans lesquels le juge associe de manière irréfléchie et inconsciente l'original au modèle sont basés sur la comparaison.

Th. Reid (1710/1796), V. Cousin (1792/1867) et d'autres affirment que des phrases comme "J'existe" ou "Je souffre", "Il fait froid" ou même "La neige est blanche" et ainsi de suite ne reposent pas sur la comparaison, car ce n'est qu'ensuite que le juge pourrait réellement comparer.

3. -- Aristote et avec lui une foule de logiciens

(Antiquité, Moyen Âge, Temps modernes) affirment que même les jugements irréfléchis et inconscients sont basés sur la comparaison.

Selon J. Locke (1632/1704) : "Un jugement est la perception d'une relation d'adéquation (jugement affirmatif) ou de non-adéquation (jugement négatif) de deux contenus de conscience ('idées') qui ont déjà été observés et comparés.

Appl. Modèle.

"J'existe" ou "Je souffre". Je fais l'expérience du fait que j'existe ou que je souffre. Puisqu'il s'agit de moi, je pense en termes de "Je...", où un dicton est l'expression la plus correcte de ce que je vis. Nous trouvons tous ce modèle - dans sa forme articulée - dans notre vocabulaire, c'est-à-dire le système de toutes les informations possibles (modèles linguistiques) dont dispose une langue.

Si donc mon expérience de l'existence ou de la souffrance est là, alors spontanément, mais non sans une comparaison de mon expérience d'une part et du vocabulaire (sens sémantique) qui s'y rapporte d'autre part, je choisis le modèle de langage qui correspond à cette expérience et je dis "j'existe" ou "je souffre".

Note... La question est la suivante :

- a.** Ne confondez pas les mots avec les termes, même pas dans ce cas ;
- b.** La question de savoir s'il existe une pensée inconsciente ainsi qu'une pensée consciente qui est et reste une véritable pensée, bien que de manière inconsciente, est la question principale de cette discussion.

La comparaison peut se faire extrêmement rapidement, de sorte qu'elle est quasi réfléchie mais reste strictement logique. D'où les écoliers tirent-ils leur langage grammaticalement correct sans jamais être passés par une grammaire explicite ?

66.

Le terme de jugement “ne pas”.

Bibliographie : D.J. Mercier, *Logique*, Louvain / Paris, 1922-7, 108.

A.1.1.-- opposition corrélatrice.

“La mère (bien qu’elle en soit la mère) n’est pas la fille”. -- Les termes opposés dans ce cas sont des termes réciproques : il n’y a pas de mère sans fille (si cette dernière est l’enfant). -- De même, “Le souverain n’est pas son esclave”.

A.1.2.-- contradiction.

“Le rouge arc-en-ciel n’est pas le violet arc-en-ciel”. -- Les couleurs de l’arc-en-ciel peuvent être expliquées, sur une base physique, comme un différentiel, c’est-à-dire le spectre des couleurs. - Ensemble, ils forment un système cohérent et, au sein de ce système, ils diffèrent. Cette différence est exprimée dans “Une couleur n’est pas l’autre”.

A.2.-- opposition privative.

“L’aveugle ne voit pas”... C’est ici qu’est exprimée la différence avec les voyants. Ce “pas” exprime la privation de ce qui devrait normalement ou idéalement être là.

Ce “pas” est également présent dans le langage des déçus - des frustrés : “La vie ne m’a pas donné ce que j’attendais d’elle”. Cela s’exprime souvent par une amertume névrotique : c’est dire à quel point la privation est ressentie.

B.-- Contradictoire (incohérent) “contradiction”.

Comme on le voit, la “contradiction” est entre guillemets ! Pourquoi ? Parce qu’il n’y a en fait aucune contradiction. Parce qu’un terme “est” alors que l’autre n’est pas “est”. En d’autres termes, l’axiome de la contradiction (“Quelque chose ne peut être et ne pas être en même temps”) prévaut ici en arrière-plan.

Modèle appliqué.

“L’être n’est pas le néant”. Note : le “néant” est une figure de style dans laquelle on prétend, de manière linguistique, que ce qui n’est absolument rien est encore “quelque chose”. Sur le plan ontologique, le néant n’est absolument rien, bien que, sur le plan linguistique, il s’agisse d’un terme (vide).

C’est toujours le cas lorsqu’on utilise des termes transcendants - être(s), vérité(s), valeur(s), un(s) - dans leur sens ontologique, c’est-à-dire réel.

Note - D. Nauta, *Logica en model*, Bussum, 1970, 27v., définit la preuve par l’absurde (incongruité) comme suit. Le postulat est qu’il existe un contre-modèle (un exemple) qui satisfait les données mais pas la demande. De ce contre-modèle, on montre qu’il n’est “absolument rien”, c’est-à-dire impensable. Pour qu’il reste le modèle.

67.

“Un cercle carré est impensable car il n’est absolument rien”.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, 495s. (*Règles formelles de l’idée*).

Notons que Lahr, comme les modernes en général, ne comprend pas le terme “ idée “ de manière platonique mais comme un “ concept “ humain. Il aborde deux impensables : “La douleur est inconsciente” et “Le cercle carré existe”. Attention : les phrases sont linguistiquement prononçables mais ontologiquement, c’est-à-dire en considérant leur réalité effective (l’idée en termes platoniques), inexistantes, voire impossibles. Après tout, le contenu conceptuel est contradictoire (absurde) et donc la portée conceptuelle est le néant absolu.

Preuve par l’absurde.

Donné. -- Définition du carré et du cercle.

demandé.-- Définition du “cercle carré”.

A.-- Le fait.

1. Un cercle équivaut à a. une surface,

b.1. un rayon qui est identique partout et

b.2. générant ainsi une courbe.

Il s’agit d’un concept collectif (système géométrique).

2. Un carré est égal à

a. une surface,

b.1. un point central, comme dans le cas du cercle,

b.2. mais autour duquel se trouvent quatre lignes (côtés) égales formant une figure fermée.

En bref : un carré est un rectangle avec quatre côtés égaux. C’est un fait : individuellement, les deux figures géométriques sont cohérentes en tant que systèmes. Possible. Possible. Être.

B.-- Le demandé.

Nous confrontons - méthode comparative - les deux chiffres pour savoir s’ils sont interchangeables.

a. En tant que surface pure, ils sont cohérents.

b. La contradiction apparaît cependant dès que l’on compare les contours.

(a) Le carré ne montre que des lignes alors que le cercle ne montre qu’une courbe.

(b) Le carré a des rayons qui sont inégaux à partir de son centre alors que le cercle n’a que des rayons égaux.

Penser le carré et le cercle ensemble est absurde, car cela impliquerait que les circonférences et les rayons des deux constituants sont à la fois inégaux et égaux. Ce qui est une application de l’axiome de contradiction qui dit : “Quelque chose ne peut pas être ainsi et pas ainsi en même temps”. Puisque le contenu du “cercle carré” est incongru, son étendue est zéro, la non-chose absolue.

Note - Ainsi, à sa manière, la douleur que l’on n’a jamais ressentie n’est jamais venue à la conscience : la douleur inconsciente n’est rien.

68.

Jugement indicatif. Commençons par un sophisme typique des logiciens et des cognitivistes : “En syllogistique (traditionnelle) (*note* : la doctrine du raisonnement), un raisonnement comme “Un éléphant est plus gros qu’un cygne. Un cygne est plus grand qu’une souris. Donc un éléphant est plus grand qu’une souris” n’était pas valable. C’est ce qu’écrit - ose écrire - le Dr H.R. Van Ditmarsch, spécialiste des “sciences cognitives techniques” (Université de Groningue), dans un article : *Mathématiques au pays des merveilles*, dans : *Natuur en Techniek* 66 (1998) : 1 (janv.), 70.

Déjà G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962, p. ex. 53, typ :

1. les phrases qui attribuent un proverbe à un sujet sont susceptibles de formuler des propriétés (‘classes’) ;

2. des relations, mais ils ne peuvent pas les articuler logiquement. Conséquence : pour les mathématiques (et la logistique), la logique traditionnelle n’est pas à la hauteur.

Notes --

1. La logique traditionnelle est avant tout une théorie conceptuelle (avec un accent sur les concepts distributifs et collectifs : ce qui constitue les relations).

2. Elle fonde sa doctrine de jugement et de raisonnement sur cela.

Les relations.

“Plus grand que”/”moins grand que” ; “père de”/”fils de” ; “égal à” ; “partie de”. Ce sont des termes qui s’inscrivent parfaitement dans la logique traditionnelle.

Par ailleurs, la logique traditionnelle fonctionne avec des termes, -- et non avec des mots, des chiffres, des symboles (a, b ou x, y), des dessins, des diagrammes et autres, qui n’acquièrent une valeur logique qu’en tant que termes. Les logiciens et les spécialistes des sciences cognitives l’oublent presque toujours.

Les relations sont des propriétés.

La relation “plus grand que” est une propriété de l’éléphant dans la mesure où il est comparé (apparenté), par exemple, à un cygne ou à une souris. En d’autres termes : dans la mesure où elle se situe dans un concept distributif ou collectif.

Syllogistique. Nous y reviendrons plus tard.-- Toujours, explicitement ou non, un axiome, c’est-à-dire une prémisse généralement valide, est supposé.

“Si X est supérieur à Y, qui est supérieur à Z, alors X est supérieur à Z”. Parmi ceux-ci, éléphant / cygne / souris constituent précisément un cas singulier.

En d’autres termes : ce que le sens commun (de Sophie, par exemple) comprend, la logique traditionnelle le formule plus strictement et aucun mathématicien, logicien ou scientifique cognitif ne peut le réfuter.

69.

La raison suffisante pour un jugement.

L'axiome sur la raison ou le fondement est "Tout ce qui est, est pour une raison ou un fondement en soi ou en dehors de soi" (axiome de justification).

Application : "Si une raison ou un motif nécessaire (partiel)/suffisant (complet) existe, alors un jugement partiellement ou totalement justifié (justifiable)".

Raison sémiotique. Ch. Morris (1901/1971), dans son ouvrage *Foundation of the Theory of Signs*, Chicago University Press, 1938, est considéré comme le fondateur de la sémiotique récente (théorie des signes).

Mentionnons au passage le signifié de Lady Welby, la sémiologie de F. de Saussure. Sans parler de Ch. Peirce, le prédécesseur de Morris, dont toute la philosophie peut se résumer à une théorie ontologique des signes.

Toutes ces figures ont contribué à l'émergence d'une sorte de "tournant sémiotique", la tendance à se concentrer sur les signes.

L'acte de langage. Le signifié a par exemple un jugement situé dans le cadre total de la communication et de l'interaction humaines.

Par exemple, en réponse à une déclaration telle que "il fait soleil aujourd'hui", ils ont qualifié ce jugement d'acte de langage :

1. syntaxiquement à l'intérieur d'un système linguistique dans lequel le juge s'exprime,
2. sémantiquement dans la réalité environnante à laquelle le jugement se réfère,
3. pragmatique dans le cadre des objectifs (résultats attendus) que le décideur veut atteindre avec son jugement.

1.-- *Il fait beau aujourd'hui.* Il s'agit d'un texte bien construit (syntaxe des termes "today, is, it, sunny") dont les parties sont linguistiquement justifiées. La phrase est linguistiquement correcte. C'est la raison syntaxique de la phrase.

2.-- *Il fait beau aujourd'hui.* Si "aujourd'hui" est réellement ensoleillé, définissable, alors la phrase est justifiée en tant que représentation sémantique d'un élément de la réalité. C'est donc la raison sémantique.

D'ailleurs, l'axiome de l'identité joue toujours un rôle de premier plan ici, car le fait qu'il soit réellement ensoleillé aujourd'hui, en tant qu'affirmation, dépend de l'honnêteté avec laquelle on veut refléter un fait : "Ce qui est ainsi est ainsi". S'il fait soleil aujourd'hui, alors il fait soleil aujourd'hui !

3.-- *Il fait beau aujourd'hui.*

Si quelqu'un qui parle de cette manière, par exemple, essaie d'emmener sa femme en excursion "parce qu'il fait beau aujourd'hui", incorpore la raison pragmatique dans sa déclaration, qui est une proposition.

70.

La raison suffisante pour un jugement de valeur.

Axia “, lat. : valor, valeur -- “ Axia “, dans l’Hellas antique, était “ tout ce qui représente un tel bien (valeur) qu’il est, théoriquement ou pratiquement, présumé (ce que l’on retrouve encore dans “ axiome “) “. L’“axiologie” est donc la mise en évidence de “bien(s)” ou de valeur(s).

Typologie.

a. “Cet enfant est un trésor” est un jugement de valeur mais sans aucun lien (explicite).

b. Résumer : “S’il y a plus d’un bien, alors tous” ; exprimer une préférence : “S’il y a plus d’un bien, alors non pas l’un mais l’autre” ou encore : “S’il y a plus d’un bien, alors ceci plutôt que cela” ; exprimer une alternance : “Si ..., alors ceci parfois, puis cela encore” ; refuser : “Si ..., alors aucun”.

Note - J. Grooten/G. Steenbergeh e.a., Philosophical lexicon, Antw./Amsterdam, 1958, 250, définit le “satanisme” comme la négation (le refus) de toutes les valeurs comme étant la seule valeur. Ce qui, bien sûr, contient une contradiction interne : le refus de “ toutes “ les valeurs est mis en avant !

Structure sémiotique. Comme dans le chapitre précédent.

1.-- Syntaxe.

“Cet enfant est un trésor”. Le terme “trésor” est un terme axiologique. -- La syntaxe examine la concaténation (correcte) de termes (ici : mots) qui est grammaticalement bien formée ici.

2.-- Sémantique.

La sémantique s’intéresse à la valeur réelle d’une déclaration. Si “cet enfant” est réellement, c’est-à-dire de manière testable, un enfant mignon, alors l’énoncé est sémantiquement, c’est-à-dire en tant que représentation de la réalité, en ordre. Dans les mots de Platon : l’enfant correspond à l’idée “enfant mignon”, où “idée” est le contenu de la réalité, - l’objet de l’énonciation dans la mesure où elle est fidèle à la réalité.

3.-- Pragmatique. La pragmatique prête attention au résultat escompté lorsqu’on prononce une phrase. Par exemple : “Je dis cela avec l’intention de mettre en évidence la valeur propre de cet enfant”.

La raison suffisante.

La “raison” est tout ce qui justifie, justifie. En particulier, si une phrase est syntaxiquement, sémantiquement et de préférence pragmatiquement “en ordre”, alors cette phrase est justifiée.

Expansion... Ce n’est pas seulement une phrase mais un texte, par exemple toute une théorie, qui est “en ordre” dans la mesure où il est triplement “en ordre”. Nous avons immédiatement une science “en bref”.

71.

La phrase conditionnelle.

Bibliographie : D. Mercier, Logique, Louvain / Paris, 1922-7,-153ss.

L'implication

L'accentuation ou l'implication se manifeste dans les "phrases si, alors". En effet, "Il est inhérent à la pluie et à la marche sous la pluie que l'on se mouille car la pluie et la marche sous la pluie incluent (impliquent)". La logique, dans sa troisième partie, est l'étude de l'implication.

1. La formulation catégorique.

"Je suis satisfait". Un jugement qui est sans condition.

2. La formulation hypothétique ou le conditionnel.

"Si (et seulement si) la fille vient, je serai satisfait". Ou plus court, en fonction du contexte : "Dans ce cas, je serai satisfait". Ou caché : "Elle, la propriétaire, est satisfaite de l'arrivée de la fille".

Jugements conjonctifs et disjonctifs.

1. Les jugements conjonctifs.

"Un homme n'est pas à la fois consciencieux et cynique". Peut être réécrit : "Un homme, s'il est consciencieux, n'est pas cynique". Ou vice versa.

Note - Il y a une incohérence entre être consciencieux et être cynique. Cf. axiome de contre-diction.

2. Jugements disjonctifs.

"Tu ne peux pas être à ton poste et ne pas être à ton poste en même temps. Soit tu es à ton poste, et alors tu es inattentif comme un soldat qui monte la garde. Ou bien tu n'étais pas à ton poste, et alors tu étais en faute". Réécriture : "Si tu étais à ton poste, tu étais inattentif. Si vous n'étiez pas à votre poste, vous étiez en faute". - Ou : "L'un d'entre vous me donnera son argent. -- réécriture : "Si ce n'est pas l'un, alors l'autre remettra son argent".

Jugements conditionnels.

Nous nous tenons près de la porte du raisonnement. Là - dans la logique classique - tout se résume à des jugements conditionnels.

Jugements conditionnels cachés.

La clause causative : "étant la fille de ma mère, j'hérite de ma grand-mère". Ou : Je, en tant que fille de ma mère (clause réduplicative pour 'je') ou "Si je suis la fille de ma mère, alors ...".

La phrase de raisonnement : " Parce que ma mère avait prévu l'héritage de sa grand-mère, j'hérite ". "Si ma mère avait prévu l'héritage de sa grand-mère, alors..."

72.

La théorie du raisonnement.

Examinons les deux modèles de raisonnement de base.

1. -- *La distraction immédiate.*

Exemple... “Je pense. C’est ce que je fais”. (C’est un des jugements les plus célèbres de R. Descartes, qui conclut de la vie intérieure consciente au fait d’être).-- Un dérivé immédiat part du donné (GG), du syntagme prépositionnel, qui est présupposé comme directement connu. La phrase dérivée est supposée être évidente. Pour que la structure “si, alors” soit réalisée sans effort. Le raisonnement ne comporte que deux phrases.

2.- *La dérivation médiate (syllogisme).*

Commençons par le modèle de base. **1.** Tout ce qui pense est. **2.** Eh bien, je pense. **3.** C’est ce que je fais”. Où est la différence avec la dérivation immédiate ? La différence réside dans le fait que la prémisse de la double dérivation immédiate vient en premier.

Note - I.M. Bochenski, *Philosophical Methods in Modern Science*, Utr. /Antw., 1961,91 -- L’ auteur formule la structure de la dérivation indirecte d’une manière savante.

Règle de déviation.

“ A un dans un système “ (note : ici l’ensemble du texte de la phrase de conclusion ou du syllogisme).

1.-- *Une conclusion conditionnelle...*

“Si a, alors b” (*remarque* : la raison suffisante voir ci-dessus “Tout ce qui pense est”. Réécrivable en “Si on pense, alors on est”), où A représente une préface et B une post-sentence ultérieure.

2. -- *Est une déclaration similaire à.*

son préfixe A (déduction) ou son postfixe B (réduction), alors on peut introduire dans ce système un énoncé qui est le même que son préfixe B (déduction) ou son préfixe A (réduction)”.
Platon.- Il connaissait deux grands types de raisonnement qui correspondent à ceux de Bochensky.

1.-- *Synthesis (déduction)*

Si A, alors B. Bien, A. Donc B. Comme ci-dessus (Si on pense, alors on est ; bien, je pense ; donc je suis).

2.-- *Analysis (réduction).*

Si A, alors B. Eh bien, alors A. -- Donc, par exemple, “Si on pense, alors on est”. Eh bien, je le suis. Alors je pense”.

Note - On se rend ainsi compte que la conclusion n’est valable que pour certains êtres.

73.

Dérivations immédiates : induction sommative et mathématique.

1.-- L'induction "complète" (sommative).

Un professeur a amélioré tous (= summa : sum) les travaux après un. Ceci est répété avec la conclusion logique : "Je les ai tous améliorés" ! -- De tous séparément on conclut à tous ensemble. Résumer l'induction, ne pas "extrapoler" ou étendre les connaissances. Je ne fais que résumer.

La formulation en langage strictement logique

Si $e_1, e_2, e_3 \dots e$ (total) sont les éléments d'un ensemble, et celui de tous ses éléments (la 'summa' ; en latin) ; et si le qualificatif k (par exemple "j'ai progressé") est une propriété de chaque élément séparément, alors k est une propriété de tous les éléments pris ensemble".

Note - I.M. Bochenski, Méthodes philosophiques dans la science moderne, Utr./ Antw., 1961, 146 : "Il ne s'agit pas d'une induction (note : généralisation) au sens propre mais d'une sorte de déduction. Car en logique mathématique (logistique), il existe une loi en vertu de laquelle cette règle peut être établie de manière infaillible... d'ailleurs, son application est souvent utile (...).

Deux commentaires.

1. La notion d'"ensemble", élément final d'une interprétation unique de toutes les mathématiques actuelles - "modernes" - ne peut être fondée que de cette manière, au moins au début de l'axiome de la théorie des ensembles.

2. Bochenski entend par "induction réelle" l'induction "amplificative" ("expansion de l'information"), extrêmement utilisée en science, qui décide d'une partie des spécimens (les cas testés) à la somme ou à la totalité des spécimens (les cas testables).

2.-- L'induction mathématique (mathématique).

Si k est une propriété d'un nombre quelconque (n'importe quel nombre) et immédiatement de son successeur (habituellement indiqué par "nombre +" ou "nombre + 1,-on pense à la théorie des nombres de G. Peano) dans la séquence des nombres et - application- cette caractéristique k est en fait une propriété par exemple du nombre 1 (comme copie arbitraire), alors k est une caractéristique de chaque nombre séparément et de tous les nombres ensemble.

Note - Bochenski, o.c., 146 : "De telles inductions sont très courantes en mathématiques.

Cependant, il est clair que nous avons affaire ici à une véritable déduction".

74.

Détournement immédiat d'une opinion contraire.

Bibliographie : -- F.C. Bartlett, *Exercices de logique*, Londres, 1913, 51ff. (*Inférences immédiates*). -- Ch. Lahr, *Logique*, 511 / 513 (*L'opposition*).

La base... Le carré logique.

Toutes les filles sont belles (toutes : modèle). (a)	(a) contrair (e) (a) et (e) sont contraires Vertical : (a) - (i) et (e) - (o) sont subalternes. Diagonale : (a) - (o) et (i) - (e) sont contradictoires.	Toutes les filles ne sont pas beau (tous pas (non: contre modèle)). (e)
Toutes les filles ne sont pas belles (certaines le sont). (i)	(i) subcontraire (o) (i) et (o) sont subcontraires.	Toutes les filles ne sont pas belles (certaines le sont). (o)

Exemple. Tous les gens qui ne pensent pas sont superstitieux.

Question : Que déduisez-vous immédiatement des personnes qui pensent ?

1.- Deux jugements sont contradictoires si, bien qu'ayant le même objet et la même expression, ils diffèrent en quantité ou en qualité.

2 - Déduire immédiatement de l'affirmation ou de la négation d'un jugement donné l'affirmation ou la négation du jugement opposé, c'est déduire le contraire.

Typologie des contraires.

A l'intérieur du carré logique, on trouve des paires : "contrair / subcontrair", "subalterne / subalterne", "contradictoire / contradictoire". Ainsi : si deux propositions diffèrent, tant du point de vue de la quantité (tout/quelques oui/quelques non/aucun) que du point de vue de la qualité (modèle/contre-modèle), alors elles sont contradictoires. Ainsi les phrases A et O ou E et I. -- Subalternes sont les phrases qui ne diffèrent que par la quantité. Donc A et I et E et O.

Façon insinuante de parler.

Dans les milieux rationalistes, on peut facilement entendre le verdict "Tous les gens qui ne pensent pas sont superstitieux".

En d'autres termes : on confond le concept universel de la pensée avec le concept privé de la pensée rationaliste. Car on insinue que seules les personnes pensantes ne sont pas superstitieuses, ce qui est loin d'être prouvé... On tombe dans le non-dit : on ne dit pas que les personnes pensantes ne sont pas superstitieuses, mais on l'insinue. Et cela est dû à une déduction immédiate.

Critique. - La dérivation immédiate d'une opinion opposée est le moyen stylistique d'insinuer, d'inculquer.

75.

Détournement immédiat d'un jugement inversé.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, 513s. (*La conversion*).

Donné.-- L'échange ou la "conversion" au sein d'un même jugement : le sujet devient le proverbe et vice versa.

Demandé. -- Calculer avec les quantités (collection/système) et avec les qualités (confirmation (modèle)/disconfirmation (contre modèle) au sein des jugements, effectuer des dérivations.

Règle principale.

1. Si on le fait...

Si l'on peut déduire de - exprimé platoniquement - tout (ensemble universel) quelque (= encore exprimé platoniquement : ensemble privé), cela n'implique pas que l'on puisse déduire de quelque tout.

Note : Cela n'exclut pas que l'on fasse cela de manière hypothétique dans la méthode inductive. Après tout, "hypothétiquement" implique des réserves, y compris des tests supplémentaires à effectuer.

Exemple : la science expérimentale se déroule régulièrement comme suit. Si cette eau (échantillon) et cette autre eau (échantillon) bouillent encore et encore à 1000 C., alors on peut - en étendant la connaissance (en amplifiant, comme on dit) jusqu'à nouvel ordre, supposer que toute eau bout à 100 C.. En d'autres termes : de certains à tous !

2. Si on le fait...

Si, selon -- l'expression platonicienne -- le tout (système) peut décider d'une ou de plusieurs parties à l'intérieur du tout, on ne peut pas décider de l'inverse d'une ou de plusieurs parties sur l'inverse du tout. Sauf par référence aux parties qui sont déterminantes pour (la définition de) cet ensemble.

Note -- Quiconque se promène sur un petit marché et fait une enquête, oui, voit à travers (cognitivement) - ce qui n'arrive pas très souvent même à cette petite échelle, étant donné l'énorme complexité de tous les systèmes - peut décider de cet ensemble à des parties qui sont partout sur le marché.

Mais, à l'inverse, "caractériser" l'ensemble du marché sur la base d'aspects (ou de parties) du marché en question - sauf (ce que l'on appelle traditionnellement) a potiori, c'est-à-dire en se limitant à une ou quelques caractéristiques omniprésentes - est, sans aucun doute, logiquement parlant, hypothétique.

Jusqu'à nouvel ordre... y compris des tests supplémentaires, c'est-à-dire avec des réserves, ce raisonnement est logiquement fondé.

Note -- Ce double aspect (distributif et collectif) élaboré comme ci-dessus nous semble être le seul élément d'intérêt réel en matière de jugements "échangés". Le reste nous semble être un passe-temps pour les esprits astucieux.

76.

Dérivations immédiates : induction analogique.

L'esprit méchant.

L'enseignant parle du système solaire, y compris des planètes. Jantje : "Maître, si la Terre et Mars sont toutes deux des planètes, Mars (demande d'information originale) aurait-elle aussi une atmosphère avec de la vie, tout comme la Terre (modèle) ? En bref : Jantje raisonne à partir du modèle, des informations disponibles, jusqu'à l'original.

Structure du raisonnement. Bibliographie : Ch. Lahr, Logique, 608/611 (L'analogie). -- Méthode comparative.

Étant donné. La Terre et, par exemple, Mars appartiennent à une seule et même collection en raison d'un nombre minimal de caractéristiques communes (forme ronde, rotation de l'axe, orbite autour du soleil).

Demandé. Eh bien, la Terre a une atmosphère avec des êtres vivants. Mars aurait-elle donc aussi - peut-être la sienne - une atmosphère avec de la vie ? (hypothèse).

Gradation. John raisonne de ressemblance établie en ressemblance établie. D'un certain degré de similarité à un plus grand degré de similarité. La raison suffisante (du moins hypothétique) de la démarche de Johnny est la similitude déjà connue.

Le concept de "sciences comparées".

Ce que l'on appelle le "comparatisme", c'est-à-dire la tendance à comparer scientifiquement, va de la physique comparative à, par exemple, la science religieuse comparative. Sans parler de la science culturelle comparative.

Veillez noter.

Quand on compare, des variantes apparaissent.

a. Celui qui met en valeur la parabole (concordisme).

b. Les autres différences (différentialistes).

Notre position à ce sujet : une logique identitaire qui veut voir à la fois la différence et la similitude.

Note... Physiquement...J. Priestley (1733/1804) a généralisé à partir de la rouille et de la combustion, qui sont toutes deux des "oxydations" (processus de l'oxygène), qui dégradent quelque chose : "Si seulement toutes les autres oxydations étaient ainsi également dégradantes. -- Par analogie, "La lumière, les rayons ultraviolets, la chaleur sont des vibrations : seraient-ils tous régis par les mêmes lois de la nature ?".

Biologique - G. Saint-Hilaire (1772/1844 ; embryologiste) a été le premier à prêter attention à la similitude (dans le rôle) entre le bras (homme), la jambe (quadrupède), la nageoire (poisson). Dans le sillage de G. Cuvier (1769/1832), fondateur de la paléontologie, Saint-Hilaire a fondé l'anatomie comparée.

77.

Dérivations immédiates : raisonnement a-fortiori.

Le bon sens... “On se mettrait en colère pour moins” (ce qui signifie : “On se met en colère pour moins d’injustice”). Ou encore : “Il n’y a déjà plus rien. Sans parler de ça...”.

Mesure.

Qu’elle soit mathématiquement exacte ou simplement qualitative, une donnée peut être mesurée d’une manière ou d’une autre. Par exemple : un succès électoral (en nombre) ou une indignation (à peine, plutôt, fortement, extrêmement indignée).

Gradation.

C’est précisément une raison suffisante plus ou moins importante qui structure le “de des-te”, c’est-à-dire le raisonnement aortiori.

Bibliographie : A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, 1968, 32.-- Deux types.

1.- D’un jugement à un autre.

C’est-à-dire qu’en plus des raisons qui justifient la première, d’autres raisons s’appliquent à la seconde -- “déjà ..., d’autant plus”.

Modèle appliqué.

“En tant qu’inconstant, je t’aimais déjà. Maintenant que je suis devenu ferme, je t’aime d’autant plus fermement”.

Note -- 1. Deux phrases exprimant un fait clair.

2. Cette dérivation immédiate s’appuie ou non sur un axiome général, à savoir “déjà ..., d’autant plus”, dont les deux phrases donnent une application. Ce que la structure du syllogisme suggère.

2.--D’une quantité exprimée dans une phrase...

Par exemple, dans *Cicéron, Pro Milone* : les raisons (suffisantes) justifiant la violence en tant que “légitime défense” sont exprimées comme suit : “si l’on peut déjà tuer un voleur (comme moindre mal), alors à plus forte raison un meurtrier (comme Milo)”. La raison de cette gradation est la suivante : un meurtrier est, socialement ou éthiquement parlant, un mal pire qu’un simple voleur.

Note -- Deux “quantités”. Avec une différence de degré. De telle sorte que le premier ne peut être atteint ou dépassé sans que logiquement le second ne soit atteint ou dépassé en même temps.-- Selon Lalande, il s’agit de l’application d’un axiome général sous-jacent. Ce qui à son tour met en évidence la structure syllogistique - dont nous allons maintenant parler immédiatement. - C’est à travers la structure de profondeur de la dérivation immédiate que le syllogisme lui-même est exposé comme une dérivation indirecte.

78.

Un syllogisme implique trois concepts.

“Terminus esto triplex” ont dit les scolastiques. Au moins trois mais pas plus de trois... Un raisonnement en chaîne l’illustre.

A.-- Polysyllogisme. “Poly (= nombreux) + syllogisme”-- Ce qui n’est pas constitué d’éléments pouvant exister indépendamment ne se désintègre jamais dans son ensemble. Or, l’âme incorporelle pure de l’homme n’est pas composée d’éléments qui peuvent exister indépendamment. Ainsi, l’âme pure et incorporelle de l’homme ne se désintègre jamais dans son ensemble. Or, ce qui ne se désintègre jamais dans son ensemble est immortel. L’âme pure et incorporelle de l’homme est donc immortelle.

Remarque : il y a plus de trois termes ici, il y a donc plus d’un syllogisme.

B.-- Accumulation (sorites).

Sorites” (en grec ancien) signifie “accumulation”. Il existe deux types de syllogismes.

B.1. -- Accumulation à rebours (régressive).

Montaigne (1533/1592), célèbre pour ses *Essais* (1580), l’a mis dans la bouche du renard : “Cette rivière pétille. Ce qui pétille, bouge. Ce qui bouge n’est pas figé. Ce qui n’est pas gelé ne peut pas me porter. Donc cette rivière ne peut pas me porter”.

Note.-- Les ‘eh bien’s’ sont omis.-- Un tel raisonnement est une série de jugements tels que :

1. le prédicat de ce qui précède devient le sujet de ce qui suit,
2. jusqu’à ce que le verdict final du premier sujet soit prononcé.

B.2.- - Accumulation en avant (progressive).

“Athènes gouverne la Grèce. Je contrôle Athènes. Ma femme me contrôle. Mon fils de dix ans domine ma femme. Cet enfant dirige donc la Grèce”.

Note -- Une série de jugements pour que :

1. le sujet du précédent devient le proverbe du suivant,
2. jusqu’à ce que le jugement dernier du dernier sujet prononce le premier.

Note : Thémistocle d’Athènes (-525/-454), homme d’État et stratège, est connu pour ces sorites. Il s’agit d’un sophisme (erreur délibérément commise). Le terme “maître” a été utilisé à tort dans plus d’un sens.

Mais Thémistocle s’en sert comme d’une figure de style sous forme de syllogisme : il veut dénoncer sa femme ! En même temps, il fait étalage de ses capacités logiques ! Cela correspondait parfaitement à la personnalité “lisse” de ce Grec de l’Antiquité - nous avons maintenant une pièce de logique “déconstructive” qui se spécialise dans la destruction des faux raisonnements.

79.

19 des 256 types de fermeture sont valides.

Tout syllogisme normal comporte donc trois termes qui sont comparés deux à deux - toujours la méthode comparative - à savoir, le terme majeur ('maior') parce qu'il a la plus grande dimension - "toute l'eau" par exemple -, le terme mineur ('minor') - "cette eau" par exemple - et le terme moyen ('medius') - "bouillir à 100° C". Par exemple. -- "Toute l'eau bout à 100° C . Eh bien, c'est de l'eau. Donc cette eau, cette eau bout à 100° C".

Combinatoire.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, 519/528. On peut "expérimenter" des syllogismes. Réduit au plus important, cela donne ce qui suit.

A.1.-- Quatre figures ("schémas").

Le moyen terme peut occuper quatre places. Sub' = 'subiectum' (sujet). Prae" = "praedicatum" (proverbe).

a.-- Sujet en majeur et proverbe en mineur (sub / prae).

b.-- Dire en majeur et dire en mineur (prae / prae).

c.-- Sujet dans la majeure et sujet dans la mineure (sous/sous).

d.-- Proverbe en majeur et sujet en mineur (prae / sub).

Note.-- J. Lachelier (1832/1918), penseur kantien, connu pour son *Du fondement de l'induction* (1872), distingue les syllogismes en

a et b.-- apriorique, c'est-à-dire allant du général au particulier ou au singulier (sub / prae et prae / prae) ;

c.-- aposteriorité, c'est-à-dire passage du singulier ou du privé à l'universel (sub/sub) ;

d.-- invalide (prae / sub).

A.2.-- Soixante-quatre modes de fonctionnement ("modes").

A partir du sujet, le prédicat est extrait en fonction de la quantité (taille du sujet) et de la qualité (nature du prédicat : modèle / modèle intermédiaire / contre modèle). Avec une combinatoire complète des jugements possibles, cela donne 64 affectations du proverbe au sujet.

B.-- Deux cent cinquante-six formulaires.

$4 \times 64 = 256$.

B.1.-- Seuls 19 formulaires sont valables.

Ceux-ci portent des noms tels que Barbara, Celarent, Darii, Ferio,-- Baroco,-- Bocardo. Ceci depuis le Moyen-Âge de langue latine.

B.2.-- Seuls cinq ou six sont utilisés.

Ainsi Lahr, o.c., 520. -- Tout ceci est de la nourriture pour la combinatoire. Nous ne perdrons pas de temps à l'expliquer.

80.

Déduction (“sunthesis”) et réduction (“analysis”).

Nous l’avons vu juste avant : Lachelier distingue l’apriorisme (déductif) de l’apostériorisme (réducteur). En termes platoniciens : “sunthesis” et “analysis”.

Déduction.

“Si a (préface, VZ), alors B (post-sentence, NZ) - eh bien, A, alors B”. En langage hypothétique : “Si A, alors B et si A, alors B”.

Modèle applicable.

Si toute l’eau bout à 100° C., alors cette eau et cette eau (échantillons)... Eh bien, toute l’eau bout à 100° C. Donc cette eau et cette eau (échantillons) bouillent à 100° C.

Une raison suffisante.

S’il y a une raison suffisante, alors il y a déduction. -- Ici : on raisonne de toutes les eaux (ensemble universel) à certaines (ceci et cela) eaux (ensemble privé). Modalement parlant, la dérivation est nécessaire et donc déductive, apriorique. Tout est la raison suffisante de “un” (ou même de “un seul”), parce que “un” est une partie, un sous-ensemble, de “tout”.

Réduction.

“Si A, alors B... Eh bien, B, alors A”. En langage hypothétique : “Si A, alors B et si B, alors A”.

Modèle applicable.

Si toute l’eau bout à 100° C, alors cette eau et cette eau (échantillons). -- Eh bien, cette eau et cette eau (spécimens, échantillons) bouillent à 100° C ... Ainsi, toute l’eau bout à 100° C.

Raison insuffisante.

On parle également d’induction ou de généralisation “amplificative” (qui élargit les connaissances ou l’information), car l’information sur le point d’ébullition de l’eau obtenue à partir de deux échantillons est étendue (extrapolée) à toutes les eaux possibles.

Eh bien, si l’on n’a pas testé toute l’eau par le biais d’un échantillonnage, on ne peut pas être sûr que toute l’eau bout à 100°C. On raisonne d’un sous-ensemble à un ensemble universel. Un sous-ensemble est une raison insuffisante pour l’ensemble universel tant que le reste n’est pas testé. La dérivation est non nécessaire, possible. Rien de plus. Et donc réducteur.

Note - On voit que les modalités sont le signe par lequel on peut faire la différence entre la déduction qui est nécessaire, et la réduction qui ne l’est pas.

81.

Induction universelle et statistique.

Prenons un exemple... Existe-t-il une liste en circulation d'hommes baptisés et élevés dans la religion catholique qui ont occupé de hautes fonctions politiques d'extrême droite : Hitler (Allemagne), Mussolini (Italie), Franco (Espagne), Salazar (Portugal), Pétain (France), Pilsodski (Pologne), Horthy (Hongrie), Dollfus (Autriche), Schusnigg (Autriche), Tiso (Slovaquie), Degrelle (Belgique), Pavelich (Croatie).-- Quelle est la valeur probante de ces échantillons dans un monde catholique et de droite ?

Types. Il existe de nombreux types d'induction. Deux nous intéressent ici.

1.-- Induction universelle.

Si le pourcentage est soit 0 (aucun) soit 100 (tous), on parle d'induction universelle.

2.-- Induction statistique.

Si le pourcentage diffère de 0 et 100, il y a induction statistique.

Syllogisme. Bibliographie : W. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (N.J.), 1963, 55f.
-- X % des instances d'un ensemble exhibent la propriété E. Eh bien, e en est une instance. Donc e a X % de probabilité de présenter la propriété E.

Modèle d'application... Ces haricots proviennent de ce sac. Eh bien, ces haricots sont blancs à 75%. Donc - en généralisant (ind. amplificative) le reste des haricots sera aussi à 75% blanc.

Des échantillons.

L'induction en tant que généralisation dépend de l'échantillonnage. Pensez aux sondages d'opinion : sur 1 000 répondants, on arrive par exemple à 6 000 000 de Flamands.

1. -- Quantitatif.

Plus le nombre d'échantillons est important, plus la généralisation est approximative. Si l'on ne teste que deux haricots de "ce sac" pour leur couleur, la base est très étroite !

2.-- Qualitatif.

Plus les échantillons sont aléatoires, plus ils sont "réels" (objectifs) - dans un sondage d'opinion, on peut suggérer la réponse par la façon dont les questions sont posées. Les primitifs parlent aux ethnologues dans leur bouche.

Quelle est la valeur probante de notre exemple initial ?

1. On pourrait tout aussi bien chercher une liste de catholiques baptisés et élevés qui ont pensé démocratiquement et occupé de hautes fonctions. Cela rendrait l'induction plus approximative.

2. Il n'en reste pas moins qu'au cours d'une même période, autant de catholiques baptisés et élevés que de personnes d'extrême-droite sont allés aussi loin.

82.

Deux types de réduction (et donc de déduction).

Bibliographie : Ch. Peirce, *Déduction, Induction et Hypothèse*, in : *Popular Science Monthly* 1878, 13, 470/482. Peirce y présente une configuration de trois syllogismes qui mettent en évidence la similitude et la différence entre ce que nous appelons “généralisation” et “généralisation”. Dans son langage, on parle d’“induction” et d’“hypothèse” (également : abduction).

Note : A.D. de Groot, *Methodologie*, ‘s Gravenhage, 1961, 30, utilise aussi “induction” pour “hypothèse”.

1.-- Déduction.

Règle : Tous les haricots de ce sac sont blancs. Application (Bien,) Ces haricots viennent de ce sac : (Donc) ces haricots sont blancs.

Note.-- La règle (Rg) et l’application (Tp) constituent le fait phénoménologique (GG). L’exigence logique (Res) est - ce que le pragmatiste Peirce, à sa manière américaine, appelle - “résultat “ (au lieu de “ conclusion “) - .

2. -- Types de réduction.

Ce qu’il ne distingue pas dans la déduction, Peirce le distingue dans la réduction.

2.1.-- Généralisation.

C’est la réduction distributive. Appl. : Ces haricots (pris séparément) proviennent de ce sac. Rs. : (Eh bien,) ces haricots (pris séparément) sont blancs. Rg. : (Donc) tous les haricots (comme exx. séparés) de ce sac sont blancs.

Note : Le donné phénoménologique est ici l’application (déductive) et le résultat (conclusion). Il est immédiatement clair que la déduction est représentée dans la généralisation : elle est, en quelque sorte, l’idéal de la généralisation.

2.2.-- Généralisation.

C’est la réduction collective (compacte).

Rg. : Tous les haricots (pris collectivement) de ce sac sont blancs.

Rs. (Eh bien,) Ces haricots (pris collectivement) sont blancs.

Appl. : (Donc) ces haricots (pris collectivement) viennent de ce sac.

Note : La RG phénoménologique est maintenant la règle et le résultat déductif. La GR logique est l’application déductive.

Ainsi, une fois encore, la déduction reflète cette forme de réduction, mais différemment, en tant que déduction collective.

Donc Peirce pourrait avoir introduit un second type de déduction.

Rg. Tous les haricots (pris collectivement) de ce sac sont blancs.

Appl. (Eh bien,) ces haricots (pris collectivement ou de manière compacte) proviennent de ce sac.

Rs. : (Donc) ces haricots (pris collectivement) sont blancs.

En d’autres termes, il existe une déduction distributive et une déduction collective.

83.

Encore une fois, le syllogisme collectif.

Bibliographie : D. Mercier, *Logique*, Louvain/ Paris, 1922-7, 177/185 (*Nature et fondement du syllogisme*).

Répétons le schéma : “Si A (pré-phrased) alors B (post phrase).-- Bien, A. Donc B”. Mais basé sur la cohérence.

Modèle géométrique.

pré-phrased 1.-- Tous les triangles ayant deux côtés égaux ont nécessairement deux angles égaux.

pré-phrased 2.-- Bon, maintenant, ce triangle ici et toi, ABC, a deux côtés égaux.

post phrase.-- Donc ABC a immédiatement deux angles égaux.

Les géométriciens nous en donnent la preuve. Cela ne nous intéresse pas ici. Ce qui est intéressant, c’est ce qui suit.

1. -- Déduction. Non seulement il y a une cohérence entre “tout” (triangles) et “ce (triangle) ici et maintenant” (ABC) telle que de règle en règle on raisonne par nécessité (l’universel inclut le singulier ou le privé). Il y a aussi un autre lien : dès qu’un triangle à deux côtés égaux est proposé comme sujet, on est obligé de dire qu’il a deux angles égaux dans le dire. Ou, si l’on veut : “Deux côtés égaux dans un triangle impliquent nécessairement deux angles égaux”.

2.-- Modèle métonymique. Considérons le deuxième type de connexion. Deux côtés égaux - l’original - sont représentés par deux angles égaux - le modèle -. Non pas parce que les angles sont semblables aux côtés (modèle métaphorique) mais parce qu’ils y sont liés, ils fournissent des informations (vérité) sur les côtés égaux et ont donc une valeur de modèle. Valeur du modèle métonymique alors. Pour qu’ils puissent fonctionner dans un discours sur les côtés.

Note ontologique. Mercier, en tant que logicien ontologique, observe que, que le triangle soit purement imaginé ou matérialisé (en bois, encre sur papier, craie sur tableau), quelle que soit la longueur de ses côtés et la largeur de ses angles, où et quand se trouvent les côtés et les angles, la connexion “côtés/angles” est partout et toujours là. Inchangé. Eternel. Cela découle de la connexion “tous/ces”.

Lorsque les aristotéliens constatent un tel état de fait omniprésent, ils le considèrent comme le résultat de notre esprit abstrait. Dans l’abstrait, les platoniciens voient l’image d’une idée (idéation).

84.

Preuve par l'absurde ("ex absurdo").

Bibliographie : *D. Nauta, Logica en model*, Bussum, 1970, 27(280).

Prépositionnement : soit modèle, soit contre-modèle. En aucun cas : modèle intermédiaire.--

1. Ce modèle n'est, du moins pour l'instant, pas directement prouvable.
2. On prend la voie de la diversion. Car l'un d'eux propose un contre-modèle qui répond à ce qui est donné mais pas à ce qui est demandé. Car, si le contre-modèle est affirmé, il s'ensuit logiquement ce que ce contre-modèle réfute.

Une définition imparfaite.

Bibliographie : *W. Salmon, Logic*, Englewood Cliffs (N.J.), 1963, 30.-- La méthode socratique-philosophique mettait l'accent sur la définition. De préférence dans le cadre d'un dialogue. De préférence des valeurs éthiques, dans lesquelles la "justice" (conscience) était centrale.

La définition de Kefalos.

"Qu'est-ce que la justice exactement ? Kefalos : "Dire la vérité et rendre ce qui est dû. Socrate : "Cette définition est-elle correcte ?

Note. - Voici un Socrate qui applique l'éristique. Eristics cherche les points faibles. Avec K. Popper, on pourrait parler de "falsification" et avec J. Derrida de "déconstruction".

Socrate.

"Supposons qu'un ami sain d'esprit me confie des armes qu'il demande de lui rendre lorsqu'il n'est plus sain d'esprit. Est-il "juste" de les lui rendre ? Personne n'insistera pour que je les rende (...)

Note -- Dire la vérité est consciencieux dans tous les cas. Mais donner en retour n'est pas consciencieux dans tous les cas. Eh bien, une définition ne donne que ce qui est vrai dans tous les cas.

Une définition sophiste.

Les Sophistes étaient entre -450 et -350 intellectuels en Hellas qui définissaient l'homme vertueux comme l'homme expert. L'homme qui possède "technè : lat. : ars, habileté.

D'où Socrate a déduit :

"Un voleur est un expert dans la prise de biens. En tant que tel, le voleur est un être humain doté d'une "technè", d'une compétence. Socrate insinue : "Où est donc la justice (c'est-à-dire la conscience) ? On peut être à la fois expert et sans scrupules ! Pour le mouvement éthique de Socrate et Platon, c'était vrai : la compétence et la justice ne font que créer une société vivable et surtout prévisible !

85.

Une phrase d'accroche dilemmatique.

Bibliographie : W. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (N.J.), 1963, 32/34 (*Le dilemme*).-- L' auteur cite deux types de dilemme.

1. - La même post phrase.

“Soit p ou -p” (= modèle et contre-modèle). Si p, alors r. Si -p, alors aussi r”.

Modèle appliqué. -- Une sentinelle ne donne pas l'alerte : “Soit vous étiez à votre poste, soit vous ne l'étiez pas. Si tu l'es, tu n'as pas fait ton devoir. Sinon, tu n'as pas fait ton devoir”.

2.-- une post phrase en deux parties

“Soit p, soit q. Si p, alors r. Si q, alors a”.

Modèle appliqué.

Une personne se présente devant un juge, accusée d'une infraction mineure au code de la route dont elle n'est pas responsable : “Soit je plaide coupable, mais alors je suis condamné à une somme d'argent pour une “erreur” que je n'ai pas commise. Ou bien je plaide non coupable, mais je dois alors passer toute la journée du lendemain en prison”.

Note -- Il ne faut pas croire que le dilemme ne joue pas un rôle important.- *H. Arendt* (1906/1975), dans *La condition humaine* : K. Marx définit l'homme comme un “ animal laborans “, un être vivant qui travaille, tandis que dans “ le domaine de la liberté communiste (l'état futur) “, il exclut tout travail. Soit l'esclavage-travail productif, soit la liberté non productive sans travail”. - Qui est maintenant le vrai Marx sur un point aussi important ?

Définition.

Le dilemme exige au moins deux possibilités, mais pas plus. Il en va de même avec un trilemme (trois possibilités).

Modèle appliqué. Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, 528.-- Epikouros de Samos (-341/ -271), fondateur de l'épicurisme, est connu pour un soi-disant dilemme.

1. Ou encore : si l'âme périt avec le corps mourant, alors toute vie émotionnelle cesse et on ne ressent rien à la mort.

2. En d'autres termes, si l'âme survit à la mort, elle échappe aux troubles de la vie incarnée et est plus heureuse qu'avant.

Dans les deux cas, l'âme n'a pas à craindre la mort. (On voit : le premier type avec la même vie après la mort).

Ce à quoi Lahr répond : “Il existe une troisième possibilité, à savoir que l'âme survit à la mort mais de telle sorte que, en raison d'actions peu scrupuleuses, elle est sujette au remords ou du moins au regret. Epikouros devrait prouver qu'il n'y a que deux possibilités. Ce qui établirait un vrai dilemme.

86.

Raisonnement lemmatique-analytique.

O. Willmann", *Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 48 : "L'une des méthodes les plus fructueuses des mathématiques modernes, le principe analytique, est d'origine antique et spécifiquement platonicienne : Platon aurait été le premier à offrir des recherches au moyen de l'"analysis" au Thasien Leodamas". - Ainsi Diogones Laërtios 3:4.

Structure.

Il s'agit d'une forme de réduction dont la structure est la suivante : "Si A, alors B. Donc A". Où "A" est la valeur recherchée (GV).

Le 'lemme'

Puisque "A" est et reste inconnu pour l'instant, on introduit un modèle - un modèle hypothétique : "Si X, alors B. Eh bien B. Donc X (= A)". -- En d'autres termes : le demandé est inconnu. Mais on prétend qu'elle est connue et donc donnée. Ce faisant, on introduit une indication provisoire comme si elle était donnée : par exemple, "X".

Lemma : également " prolepsis ", lat. anticipatio, anticipation, en grec ancien signifiait entre autres choses " donné à développer " (donc en rhétorique).

Note -- Théorie du modèle : X est le modèle de A (de A en tant qu'original), parce que X fournit, éventuellement, des informations sur A. "Éventuellement" parce que c'est et reste un modèle hypothétique.

Note -- Puisque l'on cherche A via X, la méthode analytique, comme la preuve par l'absurde, est un moyen détourné de raisonner.

L'analyse.

Note : habituellement on ne dit pas "méthode lemmatico-analytique" mais simplement "méthode analytique" : bien qu'il s'agisse d'une variante de "analysis", la réduction.

L'analyse teste le lemme, X, en le situant dans la réalité (qui comprend le DONNÉ(les données initiales)). Il est testé pour ses relations - similitudes, cohérences.

Modèles appliqués

Ainsi dans la règle de trois.-- Par exemple, à partir de 75 on cherche 15%, qui est le X (GV).-- L'analyse situe ce X (15%) dans une structure connue, à savoir 100% (universel) / 1% (singulier) / 15% (privé). 75 en passant par 1/75 et ainsi de suite jusqu'à 15. 1/75.

Une application d'une grande portée est mentionnée à E. L. 27, où l'on voit comment Viète calcule avec des lemmes (lettres) au lieu de chiffres. Et ainsi s'établit l'"analyse" mathématique qui s'est avérée si primordiale... En ingénierie, la "méthode de la boîte noire" est un autre modèle de lemme.

87.

La maxime pragmatique (Ch.S.S. Peirce).

Ch. Peirce (1839/1914), dans son ouvrage *How to Make Our Ideas Clear*, in : *Popular Science Monthly* 12 (1878) : 286/302, formule sa “maxime pragmatique” --

1. Notre esprit porte son attention sur un objet, un donné.
2. Il prête attention aux effets pratiques que cet objet pourrait avoir. Eh bien, tout ce que nous savons “effectivement” de cet objet est présent dans ces effets pratiques.

Peirce s’oppose fermement à toute interprétation sceptique ou matérialiste de la maxime : “En fait, ce n’est que l’application du seul principe de logique recommandé par Jésus : ‘C’est à leurs fruits (*note*: résultats, effets) que vous les reconnaîtrez’. Cette maxime est étroitement liée aux idées de l’Évangile”. (*R. Berlinger, Hrsg. / Kl. Oehler, Uebers., Ch.S.S. Peirce, Ueber die Klarheit unserer Gedanken, Frankf.a.M., 1968, 62f.*).

Le monde en devenir.

Peirce reproche aux penseurs traditionnels d’accorder trop d’attention à l’origine de nos concepts. Pensons plutôt à l’avenir : quel sera l’effet de nos idées si nous les appliquons, si nous les testons, par exemple, par essai et erreur ? C’est ce qui est important. En 1905, il écrit : “Si une certaine règle pour une expérience (*note* : dans laquelle nos concepts sont appliqués) est possible, alors (*note* : si l’expérience se déroule) une expérience bien définie suivra. C’est cette expérience qui montre la véritable compréhension.

Ce n’est pas sans raison que *J. Dewey* (1859 / 1952), pensant un peu dans le sens de Peirce, dirait que “*le monde en devenir*” est au centre de la pensée pragmatique de Peirce qui n’a rien à voir avec la “pensée basse et sale”.

Lemmatique-analytique.

Il est immédiatement clair que nos concepts, avant que nous ne les introduisons dans la vie (par exemple dans l’éducation ; par exemple dans les laboratoires où ils sont expérimentés), ne sont que des modèles hypothétiques, des lemmes, du futur original qui émerge de la praxis.

En d’autres termes, ce que Platon appelle “analyse” est ici l’application pratique des concepts, qui ne révèlent leur véritable sens - leur définition - que par la pratique.

Il n’est pas surprenant que le pragmatisme américain ... ait trouvé un écho dans l’existentialisme et le marxisme européens, qui se concentrent également sur la vie plutôt que sur des concepts sans vie.

88.

Un paradigme scolaire du raisonnement lemmatico-analytique.

Donné.-- Les enfants, menés par Mlle Anita, sont dans la forêt. Une fille vient en courant vers le professeur : “Regardez, mademoiselle, une plume”.

Demandé.-- “Devinez à quel oiseau appartient cette plume” dit Mlle Anita. L’oiseau inconnu est le lemme.

Analyse. Une fille dit “C’est du merle noir”. Ce à quoi une veinarde répond : “Non, la plume n’est pas assez noire pour cela. Il appartient à une grive”.

Note : La plume est comme un signe ambigu ! L’ensemble dans lequel il s’inscrit n’est pas aussi immédiatement clair (généralisation).

Noms.

À ce moment-là, personne ne sait à quel oiseau appartient la plume. Les noms sont les indications provisoires des lemmes. (merle, grive). Comme le x dans “ $x = 12 a$ ” (où a est 7).

Note : Un lemme peut être aléatoire. Mais dans de nombreux cas, il y a une raison d’avancer le lemme : la connaissance des oiseaux par certains enfants leur fait viser des raisons (même si ce ne sont pas des raisons suffisantes).

Analyse.

La situation change : la classe est à la maison. A l’école, Jw. Anita sort ses livres d’oiseaux. Plein de photos en couleur. **1.** elle montre d’abord le merle noir : “Le panache est trop brun, mademoiselle”, s’exclame tout le monde. **2.** Nous cherchons donc ailleurs. Elle montre la grive. “C’est beaucoup mieux. **3.** La dame le met encore plus à l’épreuve : elle montre la femelle merle, qui est moins noire que le mâle merle. “Cela pourrait aussi venir d’une de ces femelles merles, mademoiselle.

Conclusion.

La plume est soit d’une grive, soit d’un merle femelle... En d’autres termes : selon les GG, l’ensemble (“ le système “, disent les savants) dans lequel s’insère la plume (un échantillon en fait) est indécidable.

Note : Nous comprenons immédiatement ce que les anciens appelaient la dialectique. Zénon d’Élée (-500/ ...), un élève de Parménide au tempérament éristique, c’est-à-dire à la disposition à découvrir les faiblesses du raisonnement, dit : “ Tu ne prouves pas non plus ce que tu prétends. Ceux qui défendent la grive et ceux qui prônent la grive femelle ne prouvent pas vraiment ce qu’ils défendent.

Lorsque le pour et le contre pèsent l’un contre l’autre, Aristote appelle cette situation “dialectique”. Il est impossible de déterminer qui a raison tant que de nouvelles données n’apparaissent pas. - Les visions du monde d’aujourd’hui - c’est ce qu’il semble - se trouvent dans une telle situation dialectique.

89.

Induction dialogique.

Que faire dans une société où les opinions (philosophies de vie) sont fondées sur le simple raisonnement (et non sur l'autorité) ? L'induction socratique nous enseigne.

1... Définir.

Socrate a traité des vertus éthiques : il a été le premier à tenter d'en formuler des définitions générales... C'est, selon Aristote, la première partie de la sociologie.

2.-- Induction.

Arriver à des dérivations par un raisonnement sous forme d'induction, compris comme une généralisation... C'est le deuxième aspect.

Situation.

Les sophistes - experts en politique et en éloquence, mais aussi en agriculture et en construction navale, par exemple - contrôlaient (-450/-350), sans trop de conscience ("justice"), de plus en plus de vie, entre autres l'éducation des jeunes et la gestion de la cité-état. C'est là qu'interviennent Socrate et Platon.

Induction dialogique.

Le dialogue en tant que méthode de raisonnement est ancré dans la tradition démocratique.

1. Dans l'agora, l'assemblée publique d'Athènes (démocratie directe), en principe, tout citoyen avait la possibilité de s'exprimer : de présenter sa propre opinion, avec des arguments.

2. Cela se reflète dans les *Historiai* d'Hérodote d'Halikarnassos (-484/-425) : les autres parlent avant qu'Hérodote n'exprime sa propre opinion.

Généralisation.

Socrate définit, induit (généralise) mais le fait en discutant, en dialoguant.

L'induction peut généraliser (concept distributif) mais peut aussi généraliser (concept collectif).

Ainsi, Platon dans son *État*... Il veut, socratiquement, arriver à une définition de la "dikaiosunè", du comportement consciencieux. Que fait-il ? Il laisse d'abord la parole aux autres, qui sont parfois en profond désaccord avec son opinion. Par exemple : Kefalos (environnement commercial), Polemarchos (cercle d'amis), Trasumachos (cynisme), Glaukon (mentalité de compromis), Adeimantos (opportunisme) définissent chacun de leur côté, à partir de leur propre échantillon, ce qu'est la justice, le comportement consciencieux.

Ainsi, on obtient une vision plus complète de l'ensemble, c'est-à-dire à travers les aperçus partiels. C'est ainsi que Socrate et Platon ont évité l'unilatéralité.

90.

Argument d'autorité.

L'autorité est multiple : il existe, par exemple, une autorité charismatique, mais aussi une autorité scientifique. L'autorité concerne la résolution de problèmes : ceux qui résolvent les problèmes acquièrent de l'autorité.

Bibliographie : W. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (N.J.), 1963, 63/67 (*Argument d'autorité*).

1.-- Déductif. -- X est un expert et donc, lorsqu'il juge, une autorité fiable. Les penseurs "orthodoxes" (= à ne pas confondre avec "sincères") tels que les autoritaires raisonnent de cette manière. Ils pensent de façon axiomatique, -- "dogmatique".

2.-- Réductif. Si la grande majorité/ une majorité/ un nombre suffisant de jugements de X dans un domaine sont vrais, alors X a une très grande/ grande/ une certaine autorité. Eh bien, la grande majorité/un nombre suffisant d'énoncés de X concernant un domaine s'avèrent être vrais (échantillonnage inductif). Alors...

Définition.

De ces deux raisonnements, il ressort que l'autorité est comme un concept : elle a un contenu qui renvoie à une portée (domaine).

En d'autres termes, ce qui ne relève pas de la compréhension d'un domaine ne relève pas de l'autorité. "Worüber man nicht reden kann, darüber soll man schweigen" !

L'autorité de A. Einstein.

A. Einstein (1879/1955) a élaboré une théorie de l'univers (cosmologie) appelée "théorie de la relativité". En termes microphysiques et astronomiques, tous les jugements se situent dans l'"espace-temps". Le monde matériel actuel n'a pas de temps ou d'espace absolu, indépendamment des conditions cosmiques. Nos jugements physiques sont donc relatifs.

Valeurs et relativisme culturel.

Certains ont déduit de la théorie d'Einstein que même nos jugements de valeur traditionnels sont non absolus, relatifs (en fonction des situations).

a. Synchronicité : nous vivons sur une planète avec une multitude ("multiculture").

b. Diachronique : chacune de ces cultures évolue au cours de son histoire. De sorte que nos jugements de valeur s'avèrent être relatifs. Les personnes qui font l'expérience de telles différences, voire de conflits, "relativisent" les valeurs.

Critique.

1. La théorie d'Einstein est strictement scientifique et son autorité est limitée à ce domaine (dont il a la "compréhension").

2. Une théorie culturelle relativiste, cependant, est strictement une science humaine. On ne confond pas la nature matérielle avec l'humanité !

91.

Domaines de compétence.

Une science sans valeurs éthiques.

Bibliographie : G. Del Vecchio, *Droit et économie*, in : *Bulletin européen* 1962 : janv./févr. 10/12.

L. L'économiste Einaudi (1894/1961) soutient que la science qu'il pratique est une science partielle et donc hypothétique (caveat).

1.-- "*Liberté des valeurs*

Cela ne signifie pas qu'une science professionnelle n'accepte pas les valeurs. Cela signifie qu'elle ne reconnaît que les valeurs qui s'appliquent à son domaine : ainsi l'économie reconnaît les valeurs économiques (marché, capital, travail, biens, services...). L'économiste est un "homo oeconomicus", une personne qui se limite aux valeurs économiques.

2. -- *L'éthique.*

Einaudi : "L'économiste, en tant que professionnel, ne dit pas : 'Vous devriez éthiquement agir comme ceci ou comme cela'. Dans ce cas, il irait au-delà de son domaine et entrerait dans un domaine dans lequel il n'est pas expert. Il pratiquerait l'éthique. -- Il dit bien : "Si vous agissez éthiquement de telle ou telle manière, alors, compte tenu des lois économiques, votre action éthique aura telle ou telle conséquence économique".

Note : G. Galilei (1564/1642) est avec Copernic, Tycho Brahe et Kepler le fondateur de la science naturelle moderne, qui est exacte, combinant expérience et mathématiques. En tant que tel, personne ne remet en cause son autorité.

Galilée et l'astrologie.

G. Sarton, le nid de l'histoire des sciences, dit : "Galilée était déterminé à éliminer l'astrologie comme une forme de superstition. Il est allé jusqu'à rejeter catégoriquement la possibilité que la lune, par exemple, influence les marées. En d'autres termes, il ne voulait même pas enquêter sur cette affaire. Sarton qualifie ainsi le rationalisme passionné de Galilée de "pas mieux que la superstition".

Galilée et les Écritures.

En 1992, le pape Jean-Paul II s'est exprimé devant l'Académie pontificale des sciences au sujet de la compréhension de l'Écriture sainte par Galilée : "La science et la théologie doivent agir dans la plus complète autonomie". En d'autres termes, la science de Galilée, fondée sur le libre examen, a son propre domaine. La théologie a les siennes...

Le pape : "Galilée semblait avoir plus de perspicacité (que les théologiens)". La plupart des théologiens de l'époque n'ont pas été jusqu'à se rendre compte des limites de leur "compréhension", dit le pape.

92.

Prétendre que le non prouvé est prouvé.

Bibliographie : Ch. Lahr, Logique, 699.

1.-- “*Petitio principii*” Par exemple, le médecin qui affirme hardiment (obstinément) que le choléra est toujours mortel mais qui, confronté à un choléra non mortel, déclare : “Ce n’est pas un vrai choléra”.

2... “*Circulus vitiosus*”. Sextos Empeirikos (tss. 100 et 300), le grand sceptique, appelait ce “diallèlos tropos” dialleel, car il s’agit d’une sorte de double petitio principii.

Le raisonnement circulaire de Descartes.

Ant. Arnauld (1612/1694 ; le grand Arnauld) avec *Pierre Nicole* (1625/1695) a publié *Logique ou Art de penser* en 1659. “ Comment Descartes peut-il prouver qu’il ne commet pas un *circulus vitiosus* lorsqu’il affirme que “ nous ne pouvons pas être sûrs que les choses que nous saisissons clairement et distinctement, existent réellement, à moins que Dieu ne soit là (...) “ ?

Car nous ne pouvons être sûrs de l’existence de Dieu que si nous la saisissons clairement.

Ainsi, avant de pouvoir être sûrs de l’existence de Dieu, nous devons être sûrs que les choses que nous saisissons clairement sont toutes vraies”.

Penser et vivre de manière axiomatique.

Des logiciens comme Arnauld et Nicole disent : “La plupart des erreurs humaines sont dues non pas tant à un raisonnement incorrect sur la base de prémisses vraies qu’à un raisonnement correct sur la base de jugements faux ou de prémisses fausses”.

Si quelque chose est vrai de la pensée, y compris des intellectuels, c’est ce que vient de dire “la Logique de Port-Royal” ! Un livre volumineux mais très scientifique comme *C. Hirsh-berg / M. Barasch, Guérisons remarquables*, Paris, 1996, le confirme pour la énième fois : les cancers qui guérissent spontanément sont mis de côté par les médecins comme étant sans importance, au nom de ce qu’ils ont appris dans les universités (les axiomes).

En ne l’abordant pas, ils peuvent maintenir la théorie établie (le paradigme dominant (Kuhn)) et dans ... leurs échantillons, ils ne trouvent alors que des confirmations des axiomes. C’est ce qu’on appelle à juste titre “l’induction axiomatique”.

Mais il n’y a pas que les intellectuels : beaucoup, beaucoup de gens défendent les axiomes qu’ils ont acquis de toute façon (éducation, inclinations), contre vents et marées.

93.

Déduction dans la narration et l'historiographie.

Un événement est l'objet de la narration et de l'historiographie. Or, une "histoire" est toujours une séquence de présage (qui contient la raison) et de suite (qui est dérivable). "Johnny a menti. Le maître a vu clair dans son jeu".

A.-- *Le bon sens.*

"Il fallait le faire". Cela exprime une nécessité (et donc une déduction).

Modèle appliqué.-- Une grève éclate dans une entreprise.

1. Les étrangers qui ne connaissent pas les présages (raisons) sont surpris.

2. Cependant, les personnes impliquées affirment que : a. le schéma était dur comme le roc pendant des mois ; b. les syndicats n'ont pas bougé d'un pouce. La tension (indiquant une crise, c'est-à-dire une situation imprévisible) montait. "C'était trop dur à supporter. Les initiés disent donc : "Il fallait que ça arrive" (à partir des présages comme raisons nécessaires, oui, suffisantes, on pouvait déduire la suite (le résultat)).

B.1.-- *Thoukudides d'Athènes (-465 / -401).*

Dans sa *Guerre du Péloponnèse*, *Thoukudides* se montre presque aussi "rationnel" qu'un historien moderne.

J.P. Vernant, Mythe et pensée chez les Grecs, II, Paris, 1971, 55, cite M.I. Meyerson à ce sujet : "L'ordre des faits dans *Thoukudides* est logique". Ce que confirme J. de Romilly : "Le récit de *Thoukudides* - par exemple une bataille - est une théorie".

Note : "La théorie doit être comprise ici comme une "logique appliquée". *Thoukudides* dépeint une victoire comme un raisonnement confirmé : " Si l'on connaît les circonstances (présages), alors la victoire est déductible ".

B.2.- *Hegel.*

Relisez la L.E. 20 ("Réalité") : *Hegel* rationalise l'univers total au nom de son concept de "wirklich". -- Dans ses *Grundlinien der Philosophie des Rechts*, il dit : "Alles was wirklich ist, ist vernünftig. Und alles was vernünftig ist, ist wirklich".

En d'autres termes, ce qui a un fondement suffisant est "vernünftig" (raisonnablement justifiable) et c'est précisément pour cela qu'il est "wirklich" (conscient de son rôle dans l'événement).

Ainsi, un gouvernement est "réel" dans la mesure où il saisit correctement le donné et l'exigé, et réalise la solution.

Note -- Nous savons très bien que les postmodernes, sous la forme d'un "narrativisme" omniprésent, qui considère toute science de l'histoire comme étant avant tout une interprétation (herméneutique) et même une simple œuvre d'art (esthétique), ne sont pas d'accord avec la narration positive (factuelle) et déductive.

94.

Modèles eulériens : identités visualisées.

Syllogisme.

Deux prépositions ('praemissae' : prémisses), comme donné conduisent logiquement au demandé, la post-sentence. Cet événement est régi par la structure identitaire de tout raisonnement : identité totale (de quelque chose avec elle-même), identité partielle (analogie) de quelque chose avec quelque chose d'autre ; la non-identité est un modèle, un modèle intermédiaire et un contre-modèle d'identité.

Visualisation.

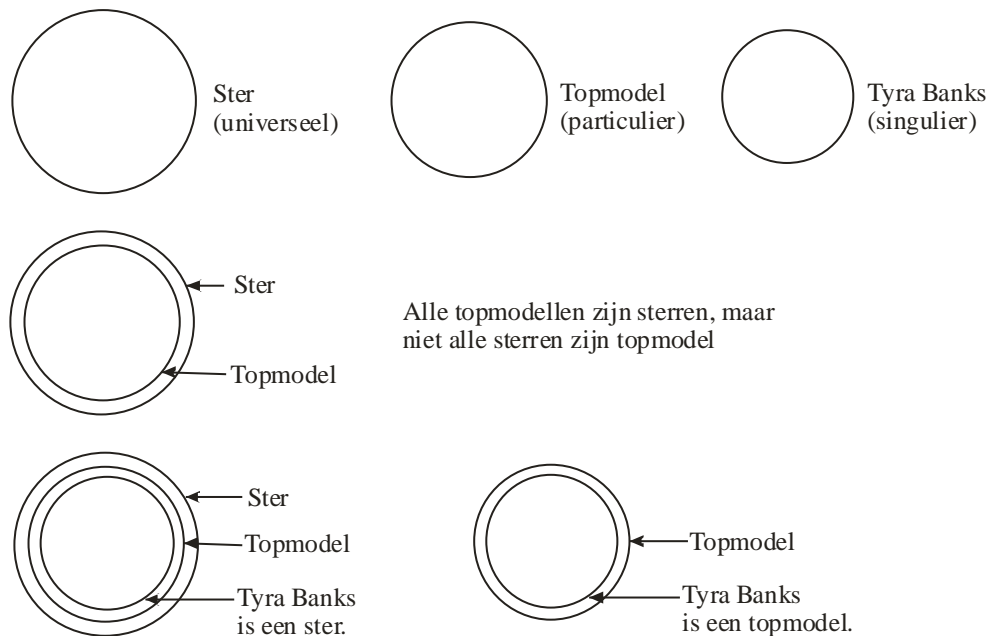
L. Euler (1707/1763 ; mathématicien suisse polyvalent) a conçu des cercles comme modèles.

Au fait : Ch. L. Dodgson (1832/1898 ; *The Game of Logic* (1886 : A Logic for Children) et plus tard J. Venn (1834/1923) ont visualisé des collections.-- Note : la coïncidence visualise l'identité.

1.1.- Identité partielle.

Ou "analogie". -- Prenons comme point d'orgue : "Tous les top models sont des stars. Bien alors. Tyra Banks est un top model. Donc Tyra Banks est une star".

Veillez noter que le terme "star" est large (stars de la chanson, du théâtre, du cinéma). Les top models sont des stars (stars de la mode).



Les dimensions conceptuelles sont indiquées par les rayons des cercles. Ainsi, le terme "top model" inclut Tyra Banks (en tant que copie de celle-ci). La coïncidence partielle symbolise l'identité (partielle).

95.

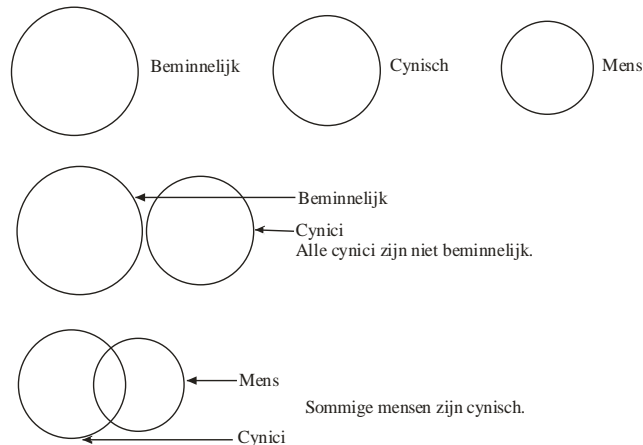
1.2. - *Identité partielle.*

“Toutes les personnes cyniques ne sont pas aimables.

Eh bien, certaines personnes sont cyniques.

Donc certaines personnes ne sont pas aimables”.

Là encore, un schéma déductif (de tous à certains).



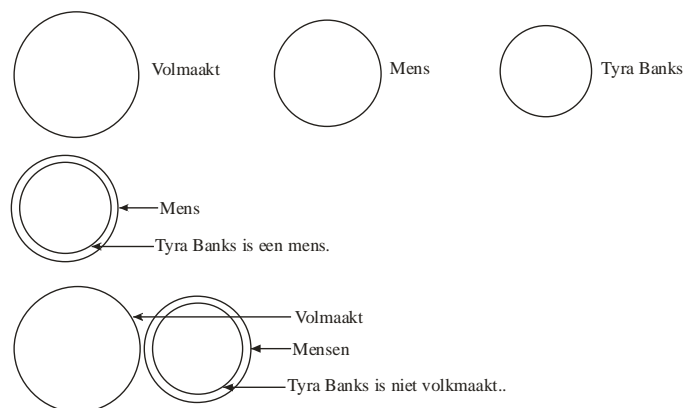
Les cercles, lorsque le rapport “cynique/amoureux” est visualisé, ne se croisent pas. Lorsque le rapport “humain/cynique” est représenté, ils s’entrecroisent”.

2. - *Totale non-identité.*

“Tous les êtres humains sont imparfaits.

Eh bien, Tyra Banks est un être humain.

Donc Tyra Banks n’est pas parfaite”.



Note : On peut rire de ces visualisations. On pourrait penser que la nature identitaire de la logique traditionnelle est une réflexion après coup. Or, pour la énième fois, il s’avère que ce n’est pas l’idée simple d’identité, comme l’imaginent certains logiciens et cognitivistes, mais l’idée multiple d’identité qui est à la base de la logique traditionnelle : modèle (identité totale)/ modèle intermédiaire (identité partielle) / non-identité totale (contre-modèle) !

96.

Discours de clôture “Epicheirèma” avec preuves intégrées.

Epicheirèma” : en grec ancien, “approche”, base de l’opération. Le *Topika* d’Aristote se définit comme un “argument court”, c’est-à-dire comme un syllogisme dans lequel chaque préposition est fournie avec une preuve.

Soit dit en passant, nous nous approchons ici d’un raisonnement scientifique.

Mathématiques.

Bibliographie : J. Anderson/ H. Johnstone, *Natural Deduction (The Logical Basis of Axiom Systems)*, Belmant (Calif.), 1962, 4.

a. -- Proposition. -- Prouver que $x((y + z) + w) = (xy + xz) + xw$.

b. -- Preuve... En plus de ce qui a déjà été donné (GG1), afin de prouver ce jugement, un axiome est nécessaire qui est énoncé comme donné (GG2) :

$x(y + z) = xy + xz$. Car nous sommes dans un système axiomatico-déductif.

Étape 1. -- Par axiome : $x((y + z) + w) = x(y + z) + xw$.

Étape 2.-- Toujours selon l’axiome : $x(y + z) + xw = (xy + xz) + xw$.

Note -- “On prouve une assertion mathématique en l’exposant comme la conséquence d’hypothèses”. Une affirmation mathématique est prouvée en démontrant qu’elle est l’inférence (la dérivation) de prémisses (axiomes, théorèmes déjà prouvés).

2.-- Légale.

M.V. Cicéron (-106/-43 ; homme d’État et orateur romain), dans son *Pro Milone (Rede t.v. Milo)* à la suite de l’epicheima.

Phrase 1.-- Dans tous les cas, il est justifiable en conscience de tuer d’abord un agresseur injuste - en légitime défense.

Preuve.

1. Le droit naturel (les règles de conscience conférées par la nature générale de l’homme) et

2. le droit positif (c’est-à-dire créé par l’homme) justifie cette légitime défense.

Remarque : ce que les axiomes sont aux mathématiques, les “principes” le sont à la moralité en droit. Ce sont des présupposés.

Phrase 2.-- Eh bien, Clodius était pour Milo un assaillant aussi injuste”. Des preuves. Le **a.** passé criminel de Clodius, **b.** son escorte douteuse, **c. ses** armes en sont la preuve.

Conclusion - Cette dernière est la proposition ou “thèse” à prouver : en latin, “propositio”. Comme je l’ai dit, cela anticipe ce que l’on appelle en méthodologie ou en logique appliquée la “théorie de la science” (épistémologie).

97.

Méthodologie des sciences naturelles : évolution des connaissances.

I.B. Cohen, dans son ouvrage *Revolution in Science* (Harvard Univ. Pr.), affirme que la science est un *long processus de (r)évolution*. Ce qui suit en est l'illustration.

Bibliographie : Découverte (Crapauds contre infections) : Journal de Genève
30.12.87.

Introduction -- Les occultistes (parmi lesquels les sorcières) préparaient des potions "pour soigner" dans un "chaudron de sorcière". L'un des ingrédients était le crapaud. Il a été jeté dans le chaudron en ébullition.

1. Phase d'observation

M. Zaslouff, biologiste à l'Institut national de la santé des États-Unis, a utilisé des crapauds (*Xenopus*) pour ses expériences. Il a été frappé par la rapidité avec laquelle les crapauds, dans une eau non stérile, guérissaient après une opération.

D'ailleurs, comme souvent, Zaslouff a découvert cela par hasard.

2. Formation d'une hypothèse.

Son lemme : il a émis l'hypothèse que le xénope contient quelque chose (une "boîte noire" ou "X") qui renforce le système immunitaire... Voilà pour le lemme. Passons maintenant à l'analyse.

3. Déduction des tests.

Il conçoit une série d'expériences. Ce qui revient à un échantillonnage (induction).

4. Tests. Zaslouff découvre une classe inconnue de molécules présentant des caractéristiques de micro-menace. Du mot hébreu "magain" (bouclier), il les appelle "magainines". Il s'agit de deux petites protéines qui sont abondantes dans la peau des animaux ressemblant à des grenouilles. Curieusement, Zaslouff a réussi à isoler le gène qui contrôle les magaines. Eh bien, les magainines sont un mécanisme de défense indépendant du système immunitaire connu. Ils inhibent rapidement la prolifération de nombreuses espèces de bactéries, de champignons, de levures et même d'animaux primitifs (organismes unicellulaires).

5. Un jugement de valeur.

Ces inductions sont en elles-mêmes du matériel que la communauté des chercheurs peut tester dans le monde entier. En outre, selon Zaslouff, les magainines peuvent être utilisées pour traiter les infections. En d'autres termes, la science évolue et crée des perspectives pour les recherches futures.

Note -- P. Feyerabend (1924/1994 ; épistémologue), connu pour son ouvrage *Against Method* (1975), représente un rationalisme anarchiste qui, entre autres, attribue à la magie un certain degré de rationalité scientifique. Sa thèse peut être qualifiée de "mitage épistémologique". L'ouverture d'esprit de Zaslouff confirme Feyerabend.

98.

Méthodologie (sciences humaines) : définition et examen des définitions.

C. Rogers (1902/1986) a un jour souscrit à la phrase de Kurt Lewin (1890/1947) “Rien n’est plus pratique qu’une bonne théorie”. -- La science et la théorie vont de pair. Considérons cela, du moins en ce qui concerne les sciences du comportement.

Bibliographie : J. de Jong-Gierveld, Le concept de “solitude” en théorie et en pratique, Deventer, 1980.

1. Observation. On collecte des “données”, des données en vrac sur le sujet. On rencontre quelqu’un qui se décrit comme “solitaire”. Une conversation s’ensuit. On se fait une idée générale, on consulte la littérature, d’autres témoignages clarifient.

2. Formation d’une hypothèse.

De Jong-Gierveld appelle cela la “conceptualisation”. Nous nous en tenons à la “définition” Une théorie est invariablement une définition d’un phénomène, ici la solitude. Le concept de “solitude” comprend, selon les témoignages, les éléments suivants :

a. Contacts manqués avec la famille, les amis, l’environnement ;

b. provoquant généralement des jugements de valeur essentiellement négatifs.-- Un tel fait est susceptible de se reproduire encore et encore dans les faits.

Voilà pour le lemme (conceptualisation préliminaire). Passons maintenant à l’analyse.

3. Déduction des tests. De Jong-Gierveld utilise ici le terme “opérationnalisation”, c’est-à-dire le concept théorique de “traduction en variables empiriques”. Comprendre les tests. Par exemple, une question : “Vous sentez-vous seul(e) ?” (ce qui est une base très étroite). Ou encore : une échelle (par exemple, dix questions négatives et dix questions positives). Chaque fois dans le cadre d’un “contact humain” bien préparé avec les personnes directement concernées.

4. Expérimentations. Le travail de terrain, c’est-à-dire l’examen pratique des personnes qui se sentent seules, comporte naturellement des surprises. Il y a ceux, par exemple, qui interprètent la “solitude” de la même manière que les érémites l’ont fait (et le font encore), qui recherchent la “solitude” afin de se rapprocher d’eux-mêmes (et de Dieu)... Ce type de “solitude” doit être intégré dans la compréhension théorique si l’on veut que la théorie soit “bonne”.

5. Un jugement de valeur. L’opérationnalisation des concepts comporte toujours des surprises, bien sûr. Ceux-ci font cependant évoluer la conceptualisation. Ce qui est typiquement scientifique (Th. Kuhn, I.B. Cohen).

Note : “Empirique” peut s’opposer à “mathématique”. Mais il est souvent synonyme d’“expérimental”, c’est-à-dire d’observation passive par opposition à l’observation active (par une intervention personnelle, par exemple un test).

Théorie de la méthode (science) : “rationalisme appliqué”.

Fr. Guéry, *L'épistémologie (Une théorie des sciences)*, in : A. Noiray e.a., *La philosophie*, 1, Paris, 1972, 135/178, discute longuement Gaston Bachelard (1884/ 1962 ; épistémologue) qui définit la science comme un “rationalisme appliqué”. - Considérons à quel point la science moderne est rationaliste. La définition de Guéry suit.

A.-- *Objet matériel.*

Tout ce qui peut être distingué du reste en tant que phénomène peut être un objet de science. Cela exclut bien sûr l'objet de la philosophie qui dépasse tout phénomène scientifique. - La science, en d'autres termes, est une science purement subjectale.

B.-- *Objet formel.*

Il s'agit du point de vue (perspective) à partir duquel le scientifique professionnel aborde le phénomène.

B.1.-- *Description.*

Les sciences rationalistes s'en tiennent au phénomène, c'est-à-dire à l'observable direct. En ce sens, ils sont purement phénoménologiques. Le donné (GG) régit tout.

Description rationaliste.

Depuis la science naturelle exacte (Copernic, T. Brahe, J. Kepler, surtout G. Galilei) - qui travaille de manière expérimentale-mathématique - seul le phénomène sécularisé (laïcisé) ressort.

A propos : lorsque par exemple Galilée voulait éliminer l'astrologie (qui faisait partie de l'occultisme de l'époque), il prouve la volonté de réduire le phénomène (réductionnisme) à tout ce qui n'est pas occulte, voire pas sacré. La matière, vue comme une machine, c'est-à-dire une réalité mécaniquement descriptible, est l'objet par excellence. Le fait qu'il n'ait même pas voulu étudier les marées matériellement perceptibles montre que Galilée était sérieux... Les matérialistes ultérieurs poursuivront radicalement dans cette voie. C'est ainsi que le scientisme triomphe.

B.2.— *L'explication*

On constate que les hypothèses qui sont censées rendre les phénomènes compréhensibles (“expliquer”) transparaissent déjà dans la sélection des phénomènes. Comme le dit *de Groot (Méthodologie)* : dans l'observation qui recueille les données (phénomènes), la formation d'hypothèses est généralement déjà à l'œuvre.

En d'autres termes, la science rationaliste n'est pas “objective” au sens de “impartiale”. Il s'agit fondamentalement d'un choix. Contrôlé par des axiomes... Ce qu'ont dénoncé K. Popper, I. Lakatos, Th. Kuhn, P. Feyerabend, ainsi que les postmodernistes récents (J. Derrida).

01. Notes d'étude

Après avoir décrit le thème (01), il est dit que le cours est un cours d'introduction (02).

Partie I : Ontologie.

La philosophie, dans la grande tradition, est une ontologie, c'est-à-dire la théorie de tout ce qui est, quel que soit le réel. Depuis les Grecs anciens, cette notion est définie par les termes "être" et "être".

L'existence effective (l'existence : en quoi une chose est-elle réelle ?) et l'être (l'essence : en quoi une chose est-elle réelle ?) constituent le contenu conceptuel de la "réalité" (03).

Il précise ensuite qu'il s'agit de l'identité ou de la singularité de ce qui est réel ou de l'être (le), et indique son étendue (domaine) (tout,-- tout ce que quelque chose est ; transcendantal) (04).

Le terme "réalité" est utilisé différemment en ontologie et dans le langage non ontologique (langage familier ; certains langages scientifiques) : les signes dont on dit qu'ils ne sont pas la réalité à laquelle ils se réfèrent (cartes / panneaux indicateurs ; signes mathématiques abstraits) sont des uns ; ils relèvent donc de l'ontologie (05).

Nous donnons immédiatement un premier exemple (modèle applicatif) de raisonnement, objet principal de la logique traditionnelle : à partir d'axiomes (prémisses) on déduit des propositions (05).

Le devenir, la réalité rêvée, la réalité fantasmée sont rejetés comme "irréels" en dehors de l'ontologie : dans l'ontologie, ils sont non-rien, donc quelque chose et en même temps réels (06).

La construction de la logique... "Si la réalité, alors la réalité". La logique est l'ontologie en termes de phrases "si... alors". Ces phrases contiennent des concepts (termes), exprimés en jugements (propositions). Un raisonnement est un jugement conditionnel. Immédiatement, nous avons les trois parties de la logique. (07).

La santé et le bon sens sont normalement logiques (08).

Partie II : Phénoménologie.

La réalité :

- a. apparaît (est "phénomène" ou "phénomène") et
- b. peut être démontrée. L'une est l'œuvre de la phénoménologie, l'autre celle de la logique. Puisque la phrase "si" est toujours un donné (GG) et donc quelque chose qui se montre, la logique est toujours phénoménologique au départ.

Ceux qui ont bien compris cette dualité, dans les temps anciens, étaient les rhéteurs :

- a. Ils décrivent ce qui est apparent (ou apparemment évident) ;
- b. Ils montrent ce qui n'est pas montré, combinant ainsi phénoménologie et logique (09/10).

02. Notes d'étude

La phénoménologie consiste à observer ce qui se montre (connaissance directe). Ceci est évident, par exemple, dans les signes : un signe est **a.** quelque chose qui se montre et **b.** quelque chose qui se réfère à quelque chose qui ne se montre pas mais qui est démontrable. (11).-

La phénoménologie, si elle est stricte, se limite au phénomène : juste cela et tout cela ("réduction"). En d'autres termes, le donné (GG) est le demandé (GV) dans la mesure où il peut être observé et représenté proprement. (12).

Herméneutique.

Selon Peirce, l'homme est essentiellement un interprète. C'est-à-dire qu'il/elle perçoit (saisit le sens) mais dépasse le cadre directement donné par l'interprétation (établit le sens). C'est ce que montre une comparaison entre un esprit sain et un esprit névrotique ou psychotique. (13 / 14).

L'intentionnalité.

Les scolastiques (800/1450) ont attiré l'attention sur la conscience en tant qu'attention portée à quelque chose (= intentionnalité). Mais nous pouvons aussi faire attention à faire attention à quelque chose (ce qui nous mène de la cognition à la métacognition). La phénoménologie est essentiellement la forme méthodique de l'attention portée à quelque chose, c'est-à-dire dans la mesure où le phénomène est, c'est-à-dire se montre. (15).

Cela se reflète dans les étapes sémantiques qui se concentrent sur le langage plutôt que sur l'intentionnalité exprimée dans celui-ci : objet, langage et méta-langage (citation). Un mot sur la "restriction mentale" (16).

Axiomatique.

Saisir la réalité (le sens, -- pour commencer phénoménologiquement), c'est saisir l'identité, identifier. Ceci est régi par le principe d'identité (tout ce qui est, est) (17). Saisir la réalité (phénoménologique mais surtout logique), c'est aussi chercher une raison (suffisante) ("Si raison suffisante, alors quelque chose de compréhensible") (18). La raison ou le motif est clarifié lors de la réécriture en phrases "si, alors". (19). Le concept de "Wirklichkeit" de Hegel est une application : tout ce qui a une raison est "réel" (justifié). (20).

Encore une fois : les données intelligibles ("wirklich", justifiées) sont celles dans lesquelles la raison est connue : déductivement et réductivement. (Les deux axiomes de base - l'identité et la raison suffisante - ne sont pas prouvables rationnellement : ils sont "donnés" (22).

Conclusion. Avec cela, nous en sommes au fondement : être(s), phénomène et ce qui peut être déduit logiquement du phénomène : ontologie, phénoménologie, -- logique. **D'ailleurs**, la "theoria" grecque (lat. : speculatio) était cela : être observateur et logique.

03. Notes d'étude

Partie III. -- Ordre(s) de doctrine.

L'ontologie parle de l'être, de la réalité. Eh bien, l'une des principales caractéristiques de tout ce qui est, c'est que c'est un. C'est ainsi que le disaient les Grecs anciens. - Platon distingue deux grands types d'unité.

1. Ensemble (tous les spécimens qui sont semblables constituent un "ensemble").

2. Système (tout ce qui est connecté, aussi différent soit-il, constitue un "système"). Ce que le Moyen Âge traduit par compréhension distributive (totum logicum) et compréhension collective (totum physicum) -- Nous avons à la fois la base réelle et l'objet réel de la logique traditionnelle : l'hénologie (théorie de l'unité)(23). -- Comme la similitude et la cohérence fondent l'ordre, l'harmologie ou ordre (théorie) est un autre nom de la théorie de l'unité. Le *De ordine de S. Augustin* est le premier ouvrage sur le sujet. La combinatoire est la doctrine de l'ordonnement (Augustin, Leibniz), c'est-à-dire de la localisation des données dans une configuration. (24).

Applications. Systémique (paire d'opposés). Différentiel (systémique avec modèles intermédiaires). Configurations mathématiques. (25).

Logique relationnelle. L'identité est un autre nom pour l'objet de la logique. L'identité totale, l'identité partielle et l'identité totalement absente constituent conjointement l'horizon dans lequel s'inscrivent la pensée et le raisonnement. Les relations sont composées d'identités partielles et de non-identités. Les logiciens confondent les termes logiques avec, par exemple, les mots. (26).

Arithmétique. Depuis le Père Viète, nous distinguons le langage ordinaire, le langage numérique et le langage littéraire. L'arithmétique est typique des logiques (valeurs syntaxiques). La logique tient compte du sens eidétique (sémantique) des signes avec lesquels elle est calculée. (27).

Identité partielle... ou analogie.

L'identité globale est exprimée dans la définition. L'identité partielle se taille la part du lion dans les opérations logiques. Deux types principaux : la similarité ("Ceci est une pomme") et la cohésion ("Cette pomme est saine"). A chaque fois, une caractéristique commune est en jeu, -- une caractéristique distributive ou collective. (28).

La théorie du modèle identique.

Un "modèle" est tout ce qui fournit des informations sur quelque chose d'autre. Cette autre chose est appelée "original". Deux types.

1. Distributif (métaphorique : Jantje haantje voor) et

2. Collectif (métonymique : la fumée est le feu). On dit aussi analogie "proportionnelle" et "attributive". (29).

04. Notes d'étude

Différentiels de base.

Il existe deux carrés logiques, l'un distributif et l'autre collectif (les personnes et l'ensemble de la race humaine). (30).

Tropologie.

Lorsque les gens parlent de manière métaphorique (tropologique), cette expression fait preuve de similitude (métaphore) et de cohérence (métonymie). La psychologie du sentiment de Ribot. (Métaphore... "Cette femme est un roseau". Identifier par la ressemblance. (32). Métonymie... "Les pommes sont saines." Identifier sur la base de la cohérence. (33).-- Synecdoque.-- Métaphorique : "Un soldat reste à son poste" (tout est identifié à un ou vice versa). Métonymique : "La barbe est là" (la partie est identifiée au tout ou vice versa). (34).

Note -- Vous voyez, l'ensemble de la tropologie illustre l'identité.

Logique.

Dans la synecdoque, deux types d'induction se distinguent : la généralisation (d'un ou de quelques uns à tous) et la généralisation (d'une ou de quelques parties à l'ensemble). (35).

Partie IV. -- Logique.

Après les fondamentaux, l'exposition.

IV.1.-- Logique des concepts.

Un concept est "un être dans la mesure où il est dans l'esprit". On distingue deux aspects : le contenu (les connaissances de quelque chose) et l'étendue (les choses auxquelles le contenu fait référence). " Tout ce qui... est " (" tout ça " = étendue, ... = contenu ; " est " situe dans la réalité). (36). -- La logique fonctionne avec des concepts définis. (37).-- Types de magnitude.-- Distributif : singulier, privé, universel). Collectif : simple, multiple, total.

En passant : "idiographie" (monographie). (38).

erloops : la portée transcendantale (englobante) a pour contenu " l'être (le) " et définit l'ontologie. (38).-- Modèle appliqué de classification : "critique sociale" (cinq types). (39). Le concept de "classification"... Taxinomie. Distincts, non séparés et aussi complets que possible. Encore une fois : distributif et collectif. La notion d'échelle (esthétique). (40).

Doctrine de définition. Modèle (critique sociale). (41).- La notion de "définition" : le contenu d'un concept et seulement ce contenu et tout ce contenu. Cela peut être fait dans un texte qui est une phrase complète. Mais souvent, un texte (beaucoup) plus élaboré est nécessaire(42). -- Définition distributive : catégorèmes (prédicabilités (43) et catégories (prédicaments) comme définition collective (44). Ce qui prouve que définir nécessite plus d'une phrase définitionnelle.

05. Notes d'étude

Typologie des définitions.

Définitions sémiotique (réalisée dans le langage abstrait du dessin) et opératoire (réalisée dans les actes empiriques et expérimentaux). Avant tout, nous nous souvenons de l'algorithme et du physique-opérationnel. (Définitions partielle (nominale) et totale (réelle).(46).-- Définition du singulier (l'unique, seulement l'unique, tous les uniques).(47). Définition du processus (praxéologique) : par exemple, la définition industrielle (sous-structure / superstructure). Le concept de système dynamique. (48). Définitions algorithmiques : définitions de cuisine et arithmétique. (49). L'induction convergente comme définition : concordance des indications (chasse au trésor).(50). Définition judiciaire : la narration est une définition (51). Définition de la culture (résolution de problèmes). (52). Définition de la beauté et œuvre d'art (Readymades).(53). Un texte comme définition (contenu et portée ou leçon morale et histoire d'un modèle). Sans l'échantillon vide. Sans la leçon morale aveugle. (54). Termes en tant que thèmes de la formation du texte (mot/rapport/jugement/texte entier). Textuologie. (55). La chreia antique comme définition (généralisée). (56/57).

IV.2.-- Logique judiciaire.

Les concepts sont le fondement du jugement.

Définition.

Pour dire quelque chose sur quelque chose. Affirmer à partir d'un original (qui demande des informations) un modèle (qui fournit des informations). C'est toujours avec le sujet que le dicton est complètement (par exemple dans une définition), partiellement ou pas du tout identifié. (58). - La taille du sujet décide de la quantité (distrib. ou coll.) ; le modèle/modèle intermédiaire ou le contre-modèle du dicton décide de la qualité.

Au passage : le jugement nuancé (dans un sens, oui ; dans un sens, non). (59). Objet / dire / dispositions (modalités). (60). -- modalités logiques dans la compréhension, le jugement, le raisonnement : nécessaire / non nécessaire / non nécessaire. (61). Un texte influencé par son contexte ("Hilde court ou Hilde marche"). Décidabilité d'un texte. (62).

Méthode comparative.

Comparer" n'est pas "égaler" ! Il s'agit de rechercher la similitude et la cohérence. Le jugement se tient ou tombe avec cela. Comparaison interne et externe, quantitative et qualitative.

Mesure

(comparer avec un modèle de mesure). (64). Les jugements sont basés sur la comparaison. Discussions. (65).

'Ne pas'. Le terme de jugement "pas" (corrélatif, contraatif, privatif, contradictoire (incohérent)). (66).

06. Notes d'étude

Application : “cercle carré” = absurde, c'est-à-dire absolument rien (preuve par l'absurde). (67).

Jugement indicatif.

Discussion avec des logiciens et des cognitivistes qui affirment que la logique traditionnelle ne peut pas exprimer les relations d'une manière logico-légale. Une relation est une propriété de quelque chose dans la mesure où elle est comparée à quelque chose d'autre.(68).

La raison suffisante pour un jugement.

Un jugement est “ réel “, c'est-à-dire justifié sémiotiquement (significativement, sémiologiquement) en tant qu'acte de langage syntaxiquement, sémantiquement et pragmatiquement : “ Il fait beau aujourd'hui “. (69) -- La raison suffisante pour un jugement de valeur. Types et “Cet enfant est un trésor” (syntaxique, sémantique, pragmatique). (70).

La phrase conditionnelle.

L'implication (“propre à”). Les formulations catégoriques et surtout hypothétiques (si, alors). (71). C'est la transition vers la doctrine du raisonnement.

IV.3.- - Logique de raisonnement.

Les infrastructures sont les concepts et les jugements. Deux types : dérivation immédiate (qui est la logique stricte) et dérivation indirecte (syllogisme). : déduction et réduction (nécessaire et non nécessaire). (72).

Les distractions immédiates.

L'induction complète ou sommative et l'induction mathématique. (73). Point de vue opposé (en passant : figure de style insinuante). (74). Jugement inversé (le sujet devient proverbe et vice versa). (75). Induction analogique : de la moindre à la plus grande similitude (base de la science comparative : concordisme/logique identitaire/différent(ial)isme). (76). Raisonnement a-fortiori (déjà... d'autant plus). (77).

Dérivation médiate (syllogistique).

Un syllogisme comprend trois concepts (sinon le polysyllogisme ou l'accumulation (sorites)) (78). Typologie : terme majeur/terme mineur et moyen terme peuvent être combinés pour former 256 formes dont 19 sont valides et 5 ou 6 sont utilisées(79).

Déduction (sunthesis) et réduction (analysis).

“Si A, alors B. Eh bien, A (raison suffisante). Par conséquent, “B” est la formule de déduction. “Si A, alors B. Eh bien, B (raison insuffisante). Donc A” est la formule de réduction. La déduction est nécessaire (modalité forte). La réduction est non-nécessaire (possible, probable) (modalité faible). (89).

07 notes d'étude

Induction universelle et statistique.

Soit 0 ou 100% ou entre les deux. Les sondages d'opinion : quantitatifs et qualitatifs. (81).- Deux types de réduction et donc de déduction : distributive et collective. L'exemple du haricot de Peirce : la généralisation et la généralisation sont potentiellement présentes dans la déduction (types). (82). Syllogisme collectif (cohérence). (83). Preuve par l'absurde : comme l'éristique (déconstruction, falsification : les points faibles). (84). Caprice diélematique (ou bien ou bien). (85).

Raisonnement lemmatique-analytique.

L'introduction d'un lemme (pour le A ou la préposition inconnus) comme modèle hypothétique. Analyse ou test de celui-ci. (86). La maxime pragmatique de Peirce : "C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez" (le monde en devenir). (87). Paradigme scolaire "Devinez à quel oiseau appartient cette plume." (88).

Au passage : " Ni toi ni moi... " (indécidabilité dialectique).

Induction dialogique. Méthode socratique-platonique : la démocratie dans la logique (89). Argument d'autorité : la compréhension que l'on a d'un domaine (par exemple, le concept de relativité d'Einstein). (90). Domaines d'autorité -- Il n'existe pas de science sans valeur. Les valeurs de domaine existent ! Économie et éthique. Physique et astrologie. Physique et interprétation de la bible. (91).

Prétendre que le non prouvé est prouvé.

"Petitio principii" et "circulus vitiosus". Les intuitions de la logique de Port-Royal sur le raisonnement axiomatique et surtout l'induction axiomatique (également dans les milieux scientifiques).(92).

Déduction dans la narration et l'historiographie.

"Il fallait que ça arrive". L'historiographie de Thucydides comme "logique appliquée". La rationalisation de toute l'histoire par Hegel. Contesté par les postmodernistes. (93).

Modèles eulériens... Identité visualisée. (94/95).

La science.

L'épicheirema (syllogisme avec preuves incorporées - modèle mathématique (axiomatique-déductif) et juridique) est la porte d'entrée de la science.(96).

L'évolution des connaissances :

La découverte des maganes par Zaslloff et la définition et le test de définition (97/98) comme observation/formation d'hypothèse/déduction de test/test/évaluation.-- Les sciences, jusqu'à l'époque moderne, comme le rationalisme appliqué décrivent les phénomènes mais pas sans axiomes rationalistes : le type d'explication détermine le choix des phénomènes à étudier. (99).

50. Éléments de philosophie 1997/1998 ;

Première année : éléments de la pensée (logique)

02. *Un cours propédeutique.*
03. *Ontologie (théorie de la réalité).*
04. *Définition de la “réalité” ou de l’“être”.*
05. *Syntaxe des caractères.*
06. *Utilisation du terme “réalité(s)*
07. *La construction (structure) de la logique traditionnelle.*
08. *Le bon sens et la logique.*
09. *Rhétorique du donné (phénomène) et du demandé (raisonnement).*
10. *Ce qui est immédiatement évident ou connu,*
11. *Méthode phénoménologique.*
12. *Réduction phénoménologique (limitation).*
13. *signification : sens du sens / sens du but.*
14. *Sens (interprétation) : sain, névrosé, psychotique.*
15. *Phénoménologie et logique : passage de la cognition à la métacognition.*
16. *Étapes sémantiques : objet.-- langage. Méta-langage.*
17. *La loi sur l’identité.*
18. *La raison nécessaire et (de préférence) suffisante (condition de base).*
19. *la méthode de réécriture et sa portée métacognitive.*
20. *Concept hégélien de “réalité(s)” ;*
21. *La loi de la compréhension.*
22. *Les fondements de la phénoménologie et de la logique.*
23. *Partie II : Hénologie (théorie unitaire).*
24. *Doctrines de l’harmonisation (ordre).*
25. *Harmologie appliquée.*
26. *La logique dite des relations.*
27. *L’essence logique de l’arithmétique.*
28. *l’identité partielle.*
29. *La théorie du modèle identique.*
30. *Différentiels de base.*
31. *Sens de la valeur identique.*
32. *Tropologie : métaphore.*
33. *Tropologie : métonymie.*
34. *Tropologie : synecdoque.*
35. *Généralisation et généralisation.*
36. *Logique des concepts.*
37. *Les notions de distribution ou de collectivité sont centrales.*
38. *Types de taille.*
39. *Modèle de classification d’un concept.*
40. *Le concept de classification.*
41. *Modèle de définition d’un concept.*
42. *Le concept de “définition” (essence)*
- 42.1 *Modèle de définition axiomatique : le nombre entier positif.*
43. *Catégories (prédicabilités).*
44. *Catégories (prédicaments).*

45. *Typologie des définitions.*
46. *Définition partielle et globale.*
47. *Définition du singulier.*
48. *Définition du processus (définition praxéologique).*
49. *Définitions algorithmiques.*
50. *Induction convergente.*
51. *Définition judiciaire.*
52. *Définition du terme "culture".*
53. *Définition de la beauté et de l'œuvre d'art.*
54. *Un texte comme définition.*
55. *Les termes comme les thèmes.*
56. *La chreia antique (liste des catégories).*
57. *Un modèle applicatif.*
58. *La logique du jugement.*
59. *Quantité/qualité du jugement.*
60. *Objet / dire / dispositions (modalités).*
61. *Les modalités en logique.*
62. *Un texte peut être profondément influencé par un contexte.*
63. *Thèmes : un matériau et de nombreux objets formels.*
64. *Méthode comparative (comparatif).*
65. *Le jugement est basé sur la comparaison.*
66. *Le terme de jugement "pas".*
67. *"Un cercle carré est impensable car absolument rien".*
68. *Jugement pertinent.*
69. *La raison suffisante pour un jugement.*
70. *La raison suffisante pour un jugement de valeur.*
71. *Le verdict conditionnel.*
72. *La théorie du raisonnement.*
73. *Dérivations immédiates : induction sommative et mathématique.*
74. *Dérivation immédiate d'un jugement contraire.*
75. *Dérivation immédiate d'un jugement annulé.*
76. *Dérivations immédiates : induction analogique.*
77. *Dérivations immédiates : raisonnement a-fortiori.*
78. *Un syllogisme implique trois concepts.*
79. *19 des 256 types de freins de blocage sont valides.*
80. *Déduction ("sunthesis") et réduction ("analysis").*
81. *Induction universelle et statistique.*
82. *Deux types de réduction (et donc de déduction).*
83. *Encore une fois, le syllogisme collectif.*
84. *Preuve par l'absurde ("ex absurdo").*
85. *Une phrase d'accroche diélemmatique.*
86. *Raisonnement lemmatique-analytique.*
87. *La maxime pragmatique (Ch.S.S. Peirce).*
88. *Un paradigme scolaire du raisonnement lemmatico-analytique.*
89. *Induction dialogique.*
90. *Argument d'autorité.*

91. *Domaines d'autorité.*
92. *Prétendre que le non prouvé est prouvé.*
93. *Déduction dans la narration et l'historiographie.*
94. *Modèles eulériens : identités visualisées.*
95. 1.2. - *Identité partielle.*
96. *Le discours de clôture d'Epicheirema avec des preuves intégrées.*
97. *Méthodologie des sciences naturelles : évolution des connaissances.*
98. *Définition de la méthodologie (sciences humaines) et test de définition.*
99. *Théorie de la méthode (science) : "rationalisme appliqué".*
01. *Notes d'étude*
02. *Notes d'étude*
03. *Notes d'étude*
04. *Notes d'étude*
05. *Notes d'étude*
06. *Notes d'étude*
07. *Notes d'étude*